TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

Lettres d'un saint prêtre au P. Recouvreur des missions du Levant. 1

Lettre à un missionnaire d'Alep, sur le Massacre des Turcs, sur la Foiblesse des chrétiens, et sur les principales circonstances de son voyage. 9

Lettre du P. Lomagne, missionnaire de la compagnie de Jesus, au P. le Gentil, de la même compagnie, procureur des missions du Levant, avec le relatif d'un concile national tenu chez les Maronites à la montagne. 14

Relation d'une mission faite dans les environs du mont Liban. 159

Lettre du P. Gaubert, missionnaire du Levant, sur l'emprisonnement des missionnaires à Damas. 205

Lettres des différentes persécutions essuyées contre les catholiques d'Alep et de Damas. 219

Lettres écrites à M. Berryer, agent général des affaires de la France en Syrie. 249

FIN DU TOME PREMIER.

LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

TOME QUATRIÈME.

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE,
RUE PALATINE, N° 5, A PARIS.

LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS;

COLLATIONNÉES SUR LES MEILLEURES ÉDITIONS,
ET ENRICHIES DE NOUVELLES NOTES.

MÉMOIRES DU LEVANT.

SEMIN. PHILOS. NANNET
AD USUM ALUMN

Imprimerie de Béthune.

A PARIS,
AU BUREAU, PLACE SAINT-SULPICE, N° 8;
ET CHEZ GAUME FRÈRES,
RUE DU POT-DE-FER-SAINT-SULPICE, N° 5.

1830.

ÉDIFIA

PAR

MI

De la ville
Souciet, d
au Levant

Thessal
gardée dan
chrétienne
doine. Elle
IV.

LETTRES

ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

MÉMOIRES DU LEVANT.

DESCRIPTION

De la ville de Salonique, par le P. Jean-Baptiste Souciet, de la compagnie de Jésus, missionnaire au Levant.

Thessalonique, ou Salonique, étoit regardée dans les premiers siècles de la religion chrétienne comme la ville capitale de la Macédoine. Elle est située à quarante degrés trente-

six minutes de latitude, presque à l'extrémité d'un grand golfe auquel elle donne son nom, et où se décharge, à trois ou quatre lieues de la ville, le Vardar, autrefois *Axius*. Elle a un port, ou plutôt une rade très bonne et très sûre, qui s'étend du sud-est au nord-ouest, à environ deux ou trois lieues.

Les Grecs et les Italiens appellent aujourd'hui cette ville *Saloniki*. Les Turcs la nomment *Selanik*. Son premier nom fut *Halis*. Celui de Thessalonique lui fut donné par Philippe, père d'Alexandre-le-Grand, en mémoire d'une victoire qu'il avoit remportée assez près de là sur les Thessaliens. D'autres prétendent qu'elle ne fut ainsi nommée que pour honorer la sœur d'Alexandre qui portoit ce nom. Le premier sentiment me paroît le plus raisonnable. Saint Paul y prêcha l'Évangile; beaucoup d'infidèles furent convertis par ses discours. Il y envoya son disciple Timothée pour les confirmer dans la foi. Deux épîtres magnifiques de ce grand apôtre nous attestent combien ce troupe au lui étoit cher. L'Église de Thessalonique fut très florissante dès la naissance du christianisme; elle compte dans ses fastes un grand nombre de héros chrétiens qui ont versé leur sang pour la religion. Le plus illustre est saint

Démétrius, qu'elle a choisi pour patron. Il étoit proconsul. A peine fut-il converti à la foi, qu'il en devint l'apôtre, et mérita d'en être le martyr sous l'empereur Maximien. Les archevêques de cette ville ont toujours eu un rang distingué parmi les métropolitains de la Grèce, ils y sont regardés comme de petits patriarches; leur autorité s'est étendue dans toutes les provinces comprises autrefois sous le nom d'Illyrie; ils y avoient la qualité de vicaires ou de légats du saint Siége. Le pape saint Damase honora de ce titre Ascholius, archevêque de Thessalonique; il le chargea de faire ordonner un évêque de Constantinople à la place de Maxime, philosophe cynique, et usurpateur de ce siége. Syrice, successeur de Damase, veut qu'aucun évêque ne soit ordonné dans le district de Thessalonique sans l'aveu et le consentement d'Anysius, successeur d'Ascholius. Innocent Ier lui écrivit. Rufus succéda à Anysius, et le même pontife, en le félicitant, s'exprime ainsi : *Je confie à votre prudence et à votre sagesse le soin et la discussion des causes qui peuvent naître dans les Églises d'Achaïe, de Thessalie, de l'ancienne et de la nouvelle Epire, des deux Dacies, de la Mœsie, de la Dardanie*, etc. *Je ne fais qu'i-*

miter en cela les souverains pontifes mes prédécesseurs, qui donnèrent la même charge aux bienheureux Ascholius et Anysius, etc. Boniface Ier marque au même Rufus qu'il est prouvé par les mémoires et les monuments des pontifes romains, que la sollicitude de toutes les églises de la Macédoine et d'Achaïe doit être confiée aux archevêques de Thessalonique. Ils conservèrent pendant quelques siècles cette qualité de légats du saint Siége dans l'Illyrie. Cette correspondance avec l'Église de Rome les préserva long-temps des schismes divers qui s'élevèrent dans l'Église de Constantinople. Ils n'eurent aucune part à celui de Photius : l'exemple des autres prélats grecs les entraîna dans la suite. Quelques-uns se signalèrent dans les schismes qui suivirent. Siméon, dans le douzième siècle, et dans le quatorzième siècle, Nicolas Cabasilas, et le fameux Grégoire Palamas, se distinguèrent entre les autres. Pour Eustathius, dont nous avons les commentaires sur Homère, il se mêla plus de belles-lettres et d'histoires profanes que de théologie et de science ecclésiastique. Ce Siméon, dont je viens de parler, composa un gros ouvrage contre les Latins; il soutient qu'ils ne sont pas chrétiens, et prétend le prouver par cet argument

qu'il croit invincible : *Nous sommes*, dit-il, *appelés chrétiens du saint chrême, qui est la matière du sacrement de confirmation ; or, les Latins ne reçoivent pas la confirmation incontinent après le baptême : donc ils ne sont pas chrétiens.* Son livre est plein de pareils raisonnements.

Au reste, si Thessalonique donna au schisme de zélés défenseurs, la religion trouva dans un prélat originaire de cette ville un héros dont on ne sauroit assez louer l'attachement à la foi. Il se nommoit Isidore. Il étoit archevêque grec à Kiovie, et primat de Russie. Au concile de Florence il travailla avec ardeur à la réunion de l'Église grecque et de l'Église latine. Le pape Eugène l'honora de la dignité de cardinal avec Bessarion, ce savant et vertueux archevêque de Nicée. Isidore rendit encore d'autres services importants ; on sait que les Grecs renoncèrent bientôt à l'union dans Constantinople : le pape l'envoya aussitôt dans cette capitale de leur empire. Il la purgea du schisme une seconde fois. Après cette victoire il se rendit à sa métropole de Kiovie, et comme il y prêchoit publiquement la soumission à l'Église romaine, les schismatiques lui firent souffrir les plus indignes traitements. Il trouva moyen de sortir de prison, et se réfugia à Constan-

tinople, où il fut fait esclave, lorsque cette ville fut prise par les infidèles ; il se racheta, et se retira à Rome, où il termina sa carrière. Il y mourut saintement l'an 1463. Tel fut à peu près l'état de la religion à Thessalonique jusqu'au temps où les Turcs en firent la conquête.

Thessalonique n'a pas été moins florissante dans le civil et le politique. Dès que les Romains eurent réduit la Macédoine en province, cette ville en devint la capitale; le proconsul y fit sa résidence; elle fut honorée plus d'une fois du séjour et de la présence des empereurs. Après la défaite des Goths, des Huns et des Alains, le grand Théodose y vint passer l'hiver; il y tomba malade ; c'est là qu'il fit appeler le saint évêque Ascholius, et que s'étant assuré de la pureté de sa foi, il reçut le baptême de sa main (1). Guéri presque subitement, et par une espèce de miracle, ce prince reconnaissant, par un édit daté de cette ville, proscrivit l'arianisme de tout son empire. Théodose revint à Thessalonique en 387, pour s'aboucher avec le jeune Valentinien qui, suivant aveuglément les conseils de Justine sa mère, favorisoit l'hérésie; il le persuada et l'attacha pour toujours

1 L'an 380.

à la foi catholique. Ce second voyage fut encore marqué par de nouveaux édits contre la secte arienne. Il falloit que du temps de Théodose Thessalonique fût une ville distinguée, puisque dans la révolte qui coûta la vie à sept mille hommes de ses habitants, on parle de cirque et de courses de chariot. D'ailleurs une populace, quelque insolente que pût être celle-là, n'auroit jamais porté l'audace jusqu'à insulter un si grand empereur, et à répandre le sang du général des armées de l'empire, si elle n'avoit cru pouvoir se défendre par sa multitude.

Après la mort de Théodose cette ville fut pillée et saccagée par les barbares. Ils la prirent plus d'une fois, tantôt par la force, tantôt par la trahison de ses commandants. Soumise ensuite aux empereurs de Constantinople, elle demeura sous leur puissance jusqu'à l'an 1180 que Guillaume, roi de Sicile, la conquit; mais elle rentra bientôt sous la domination de ses anciens maîtres. En 1413 Andronic Paléologue la vendit, ou du moins l'engagea aux Vénitiens pour une grosse somme d'argent; mais huit ou neuf ans après, Amurat II la leur enleva sans retour. On juge aisément qu'après tant de révolutions et de désastres elle n'est plus ce qu'elle étoit dans les beaux siècles de l'empire romain.

Elle est même fort différente de ce qu'on lit de son dernier état dans le dictionnaire de Moréry. Cet auteur a été trompé par de fausses relations; mais quoiqu'elle gémisse, comme le reste de la Grèce, sous le joug de la tyrannie ottomane, elle est encore aujourd'hui une ville considérable. Sept ans de séjour que nous y avons fait nous ont donné tout le temps de la bien connoître, et nous ont mis en état d'en faire une description exacte.

Salonique, ainsi qu'on la nomme à présent, a environ deux lieues de tour. Il ne paroît pas que son enceinte ait jamais été beaucoup plus grande. On voit seulement du côté le plus élevé de la ville les restes d'un ancien mur dont la longueur est d'environ un mille; il n'y a que quelques pas de distance entre ce mur et celui qui la renferme aujourd'hui. Il ne reste aucun vestige qui puisse faire conjecturer qu'elle ait eu des faubourgs et des maisons de plaisance. Elle est fermée d'un simple mur flanqué d'espace en espace de méchantes tours carrées; elle s'étend du sud-est au nord-ouest à environ deux milles en ligne droite; et de ce côté-là la mer baigne presque partout ses murs. Du couchant au septentrion son enceinte, qui s'élève sur des collines, est fort irrégulière.

Au plus haut de cette enceinte on voit un château qu'on appelle les Sept-Tours. Ce château a toujours été peu de chose, et maintenant il tombe en ruines : il est cependant garni de bonnes pièces de canon. A côté et au pied de ce château on trouve une espèce de faubourg ou de petite ville séparée du reste de Salonique par une enceinte de murailles. Cet endroit n'est habité que par des Turcs. L'air y est pur, et la vue fort étendue, puisque de là on découvre aisément les montagnes d'Épire et celles de Thessalie. Outre ce château, Salonique a encore trois forts. Le premier est à la pointe d'un angle que font les murs entre l'orient et le midi; il ne consiste qu'en deux grosses tours, l'une ancienne et carrée; l'autre récente et ronde, qui n'est séparée de la mer que par une petite enceinte avec trois ou quatre tourelles ou vedettes. Les Turcs firent construire cette tour il y a environ cent ans. Le pacha de la ville, pour donner l'exemple, y travailla lui-même, et il obligea tous les habitants à y travailler, sans en excepter l'archevêque. Quelques années après que l'ouvrage eut été achevé, une escadre vénitienne parut devant Salonique. Celui qui la commandoit fit sommer le pacha de lui

donner quarante mille sequins[1], et le menaça, en cas de refus, de bombarder la ville. Les Turcs n'aiment pas à donner. Le gouverneur fit répondre qu'il n'avoit point de sequins à son ordre, mais qu'il avoit quarante mille boulets de canon à son service. Les Vénitiens jetèrent des bombes. On leur répondit de ce fort avec de grosses pièces d'artillerie qui endommagèrent qnelques-uns de leurs vaisseaux, et les obligèrent de se retirer.

Le second fort est à plus d'un mille du premier, hors de l'enceinte des murs, et à l'endroit du port où l'on débarque. Ce n'est qu'une grosse et ancienne tour hexagone; ce fort est situé peu loin de la porte de la Marine, en dehors, dans l'endroit où les murs de la ville commencent à s'éloigner du rivage.

Le troisième est placé à un demi-mille du premier, à l'angle des murs qui tournent de l'occident vers le septentrion. Il paroît n'avoir guère que deux cents ans. Il consiste en quatre petits donjons qui renferment un assez grand espace. Chacun de ces forts où châteaux est muni de grosses pièces de canon de bronze, braquées contre la mer : chacun a son aga ou

[1] Le sequin vénitien vaut une pistole.

commandant particulier, avec quelques canonniers. Une grosse tour ronde et solidement bâtie, à l'endroit où les murs commencent à descendre des Sept-Tours, sert d'arsenal et de magasin à poudre. Ce sont là toutes les fortifications de Salonique. Avec tout cela, et quoique les Turcs l'appellent *Khalé*, c'est-à-dir forteresse, nom qu'ils donnent à toutes les villes un peu fortifiées; elle n'est rien moins qu'une ville forte; elle n'a ni ouvrage extérieur ni fossés, ses murailles foibles en beaucoup d'endroit ne sont terrassées nulle part : d'ailleurs elle est dominée du côté nord-est par des hauteurs voisines. Elle a au reste une espèce de garnison de sept à huit cents janissaires, la plupart mariés et peu aguerris. Leurs exploits se bornent à quelques insultes qu'ils font aux pauvres sujets du grand-seigneur, et quelquefois aux Francs : ils entendent bien cette espèce de petite guerre, et c'est la seule qu'ils entendent.

Il y a encore deux à trois cents Turcs marchands qui ont le titre de janissaires, mais sans en recevoir la paie; ceux-ci sont assez tranquilles et ne font de mal à personne.

Du côté des Sept-Tours et du faubourg qui tient à cette forteresse, la descente est roide,

scabreuse, et semée de petits rochers qui s'élèvent à fleur de terre. En d'autres endroits de la ville, de grands jardins occupent presqu'un tiers du terrain; les deux autres sont occupés par des maisons. Les hauts quartiers qu'habitent les principaux d'entre les Turcs sont bâtis pour l'agrément : ils n'ont point de solidité; les murs ne sont que de terre grasse détrempée et couverte d'un enduit de mortier. On les soutient par deux longues pièces de bois ou solives minces jointes ensemble par des traverses, engagées horizontalement dans la maçonnerie, et distantes de trois, quatre ou cinq pieds l'une de l'autre; cette espèce de charpente dirige les maçons pour élever à plomb leurs murailles; mais ces pièces de bois, qui souvent paroissent à l'extérieur, venant à pourrir, ces murailles s'écroulent.

La partie haute de la ville a des sérails ou hôtels assez beaux pour le pays : leurs principales pièces sont la cour, des galeries fort larges qui ont vue sur la mer, et de belles salles bien plafonnées; avec des estrades ou sofas sur lesquels les Turcs reçoivent les visites, donnent audience, et rendent la justice.

La plupart des Grecs habitent au pied des collines qu'enferme la ville, et dans les rues où

il n'y a guère qu'eux. Les plus riches et les plus qualifiés, qui sont en petit nombre, ont d'assez belles maisons bâties et disposées à la turque.

Les Juifs occupent bien un tiers de la ville habitée; ils sont répandus dans les bas quartiers, dans les marchés, et le long des murs du côté de la mer. Quelques riches marchands de cette nation sont bien logés, d'autres le sont passablement; mais le plus grand nombre est si pauvre, qu'ils habitent des maisons ouvertes de tous côtés, et sans cheminées, parce qu'ils ne brûlent qu'un peu de charbon. Cette nation est naturellement malpropre; ce défaut dans cette populace ainsi entassée, joint à la mauvaise nourriture, fait naître parmi eux beaucoup de maladies épidémiques, et même la peste, dont ils sont souvent presque les seuls frappés.

Les rues de Salonique sont étroites et couvertes en partie de sofas qui de chaque maison sortent en dehors, et sont mal pavées et fort malpropres dans la basse ville. Vers le milieu, où sont les marchés, les rues sont couvertes de planches, ce qui les rend obscures, mais fraîches en été.

On voit là un édifice assez solide et assez

beau; il consiste en six petits dômes à deux rangs, soutenus et séparés par des pilastres joints les uns aux autres par des arcades; c'est ce qu'on appelle le *Bezestan*, et c'est le lieu où les marchands d'étoffes de soie, de mousselines, d'indiennes, ont leurs boutiques, moyennant sept ou huit piastres qu'ils paient par an. Vers le quartier de la Marine, il y a beaucoup de magasins, dont quelques-uns nouvellement bâtis sont assez propres. On voit dans la ville quatre où cinq *kans* principaux; ce sont des bâtiments à plusieurs ailes, ou corps-de-logis partagés en petites chambres; chacun peut y loger pour son argent.

De tous les ouvrages publics dont l'ancienne Thessalonique étoit embellie, il n'y en a plus que deux dont il reste des vestiges. Le premier est un vaste portail ou arc de triomphe de cinquante pieds de haut, sur trente ou trente-cinq de large; il est placé au milieu d'une rue assez près de la porte nommée *Calamaria;* il est soutenu par deux gros pilastres ou massifs de marbre blanc, chargés de figures en demi-relief, de chevaux et d'hommes armés, plus petits de la moitié que le naturel, et qui semblent représenter une bataille. Ces figures, qui sont bien conservées, ne paroissent pas fort dé-

licates; elles sont surmontées d'une architrave et d'une corniche simple, d'où naît l'arcade faite de briques, et fort gâtée; elle sert de retraite aux cigognes qui y font leurs nids. On ne voit que le haut d'un des deux pilastres; le bas est couvert par des boutiques, l'autre est environné de maisons qu'on y a adossées; ainsi je n'ai pu savoir s'ils contenoient des inscriptions. Ce grand arc ou portail a été accompagné de deux autres moins considérables, de l'un desquels on voit encore le bas du cintre. On croit que ce monument a été élevé par Marc-Aurèle après une grande victoire qu'il remporta sur des peuples barbares.

L'autre reste d'antiquité est à peu près au milieu de la ville, à l'entrée d'une maison des Juifs : ce sont six grosses colonnes de marbre blanc, d'un ordre simple, dont le pied est enterré. Elles sont posées de suite en ligne droite, et elles ont leur architrave, leur frise et leur corniche; au-dessous sont des pilastres de marbre, séparés les uns des autres par un espace vide. A ces pilastres qui ont sept à huit pieds de hauteur, sont adossées des deux côtés des figures humaines en demi-relief. Ces figures sont au moins de taille naturelle. D'un des côtés, une de ces figures a des ailes : les trois

autres ont été endommagées par les injures de l'air. De l'autre côté l'une de ces figures tient un cigne sur sa poitrine, et les autres ont à la main quelques instruments de musique. Ce monument, qui paroît être d'un siècle où florissoient les beaux-arts, n'est apparemment qu'une petite partie d'un grand édifice comme d'un théâtre, d'un temple, ou de quelque portique.

Au sud-est de la ville, le long des murs en dedans, il y a une place longue d'environ deux cents pas, et large peut-être de cinquante, mais qui paroît évidemment avoir été beaucoup plus longue et plus large, puisqu'elle est environnée de méchantes maisons assez récentes : on croit que c'étoit autrefois l'hippodrome et le lieu des spectacles. Dans les murs, surtout de ce côté-là, on a pratiqué des voûtes ou arcades que quelques-uns disent avoir été des chapelles bâties par l'ordre de Théodose, afin qu'on y priât Dieu pour les ames de ceux qu'il avoit fait massacrer. D'autres assurent qu'elles n'ont été faites que pour garder les choses nécessaires à la défense de la ville, et pour mettre à couvert les soldats de la garnison. Malgré ces traditions du pays, il y a de l'apparence que ces prétendues chapelles étoient

ce que les Romains appeloient *caveæ*, et que ces voûtes n'ont été pratiquées que pour renfermer les chevaux et les animaux qui servoient aux spectacles; et ce sentiment est d'autant plus vraisemblable, qu'on voit de pareils monuments à Béziers et à Nîmes dans ce qui reste d'anciens cirques. On trouve en beaucoup d'endroits dans la ville et hors de la ville, sur les tombeaux des Turcs, des colonnes de marbre, de granit et de jaspe; des bustes, des statues, des bas-reliefs, des chapiteaux, et d'autres pierres bien travaillées, mais dégradées maintenant et fort défigurées. Je n'ai point vu à ces ouvrages d'inscriptions que j'aie pu lire, ou qui méritent d'être rapportées; et pour faire voir la négligence des Turcs, il suffira de dire que j'ai remarqué, parmi des pierres communes, un bloc de porphyre maçonné, au bas d'un minaret de mosquée. Il faut cependant rendre une justice à ces peuples; ils ont grand soin de conduire l'eau, par divers canaux, dans les villes et dans les bourgades. Ils bâtissent des fontaines près les mosquées et aux environs même des villes, et des repos de promenades qu'ils appellent *kiosques*.

Ces kiosques ne consistent qu'en une espèce de grand cabinet ou belvédère, ouvert de trois

ou même de quatre côtés, et couvert d'un simple toit; et auprès on y pratique un petit endroit, fermé de murailles, pour servir de cuisine à ceux qui vont s'y réjouir. Le kiosque est ordinairement ombragé de quelques arbres qui donnent du frais. Tout le monde peut aller s'y promener, et même y manger, lorsque les maîtres du lieu n'y viennent point. Il se trouve de pieux musulmans qui, pour le salut de leur ame et la commodité du public, font faire des kiosques et des fontaines jusque sur les grands chemins : cette dévotion est fort à la mode chez les Turcs.

Il y a environ vingt-cinq ans [1] qu'on trouva les ossements d'un géant d'une grandeur extraordinaire [2]; on dit que le crâne contenoit un boisseau de blé : la chose est probable, à en juger par quelques-unes de ses vertèbres qu'on avoit attachées à la porte de la Marine.

On trouva aussi vers le même temps, dans la

[1] Le P. Souciet écrivoit en 1734.

[2] Il est probable, ainsi que cela a été vérifié par de savants naturalistes dans des circonstances tout-à-fait analogues, qu'on aura pris pour des ossements d'homme les ossements fossiles de quelque grand quadrupède anté-diluvien. (*N. des Éd.*)

muraille d'une maison, plusieurs petites figures de plâtre ou d'une autre matière couvertes d'un vernis verdâtre; elles avoient la forme d'enfants emmaillotés ou de termes; les visages paroissoient être d'hommes ou de femmes, et avoir un air triste; elles étoient de la grosseur du petit doigt, les unes plus petites, les autres moins.

Voilà tout ce que j'ai pu découvrir d'antiquités à Salonique. Les médailles d'or, d'argent et de cuivre y étoient autrefois assez communes; et un marchand françois m'a dit qu'il en avoit une fois acheté quarante-neuf quintaux, toutes médailles de bronze. Sans faire tort à sa sincérité, on pourroit, je crois, en sûreté de conscience, en rabattre quelque chose. Il ajouta qu'il les avoit revendues à un chaudronnier : c'étoit dommage; il pouvoit, il devoit même y en avoir de curieuses. Les médailles sont aujourd'hui extrêmement rares : depuis sept ans on n'a découvert que quelques médailles consulaires, et celles de quelques rois de Macédoine, ou de quelques empereurs romains, mais presque toutes assez communes : on n'y trouve plus même ces pierres précieuses gravées qu'on y trouvoit autrefois. Un chancelier françois de cette échelle en

avoit de fort belles qu'il a emportées en France; j'en ai retenu des empreintes en cire d'Espagne et en cire commune.

Les mosquées sont presque les seuls édifices solides et considérables de la Turquie : on en compte ici jusqu'à trente grandes, outre quelques autres fort petites qui sont peu fréquentées. Les Turcs en ont bâti quatre ou cinq; les autres sont d'anciennes églises dont ils se sont emparés. Les plus célèbres étoient celles de Sainte-Sophie, de Notre-Dame, de Saint-Démétrius et des Saints-Apôtres.

Sainte-Sophie, Αγία Σοφία, comme on l'appelle encore aujourd'hui, est construite, comme beaucoup d'églises grecques, sur le modèle de Sainte-Sophie de Constantinople, mais en petit. C'est un édifice carré, couronné d'un dôme assez plat tout couvert de plomb; le vestibule est soutenu par de belles colonnes de marbre, et il y a au dedans un siége de porphyre mal travaillé.

Il y a près de quatre-vingts ans que l'église de Notre-Dame a été changée en mosquée. On estime l'architecture de l'édifice et la hardiesse de la coupole. On y voit de chaque côté douze grandes colonnes de marbre jaspé, dont les chapiteaux sont surmontés de croix que les

Turcs n'ont point endommagées, c'est à présent la principale mosquée de la ville.

Celle de Saint-Démétrius est un grand vaisseau qui a une nef et deux ailes de chaque côté, séparées les unes des autres par quatre rangs de colonnes de marbre de différents ordres, mais qui se répondent bien l'un à l'autre. Il y a, outre cela, six belles colonnes de jaspe d'une grande hauteur qui soutiennent la tribune. Cette église étoit fort nouvelle quand les Turcs prirent Salonique. Elle n'a point de voûte. Il y a six ou sept ans qu'elle se trouva en mauvais état; le plafond étoit crevé, et l'édifice menaçoit ruine. Pour le réparer, on vendit le plomb de la couverture, et on en fit une de tuiles. Il y avoit un vaste souterrain qui subsiste encore, et dans ce souterrain un puits que les Grecs disent être miraculeux. L'église des Apôtres dont on a aussi fait une mosquée, a quatre petits dômes autour du principal; elle est d'une bonne architecture.

Dans la cour d'une autre mosquée qui est tout proche des murs vers l'orient, et qui autrefois étoit une église, on montre un grand siége de marbre assez bien travaillé où les gens du pays prétendent que saint Paul a prêché; et dans un enfoncement de la mosquée on con-

serve une grande quantité de biscuits que les Vénitiens y avoient ramassés lorsqu'Amurat II assiéga la ville [1], il y a plus de trois cents ans. Il paroît certain que l'attaque se fit de ce côté-là, et l'on voit encore à la distance d'une demi-lieue une hauteur considérable qui paroît manifestement avoir été faite en partie de mains d'hommes, sur laquelle étoit dressée la tente du sultan. C'est la coutume de ces princes de camper sur de pareilles élévations que leur fait l'armée. On dit aussi qu'après qu'ils ont levé le camp, on accumule de nouvelles terres sur l'endroit où a été le pavillon impérial, afin qu'une terre qu'il a honorée de son séjour et de sa présence ne soit pas foulée par d'autres pieds. L'un et l'autre peut être véritable.

Au reste les mosquées sont toutes nues; et à cela près que le pavé est couvert, du moins en partie, de tapis et de nattes, plusieurs sont malpropres. Elles n'ont en dedans pour ornements qu'une tribune d'où les imans lisent au peuple l'alcoran, et en dehors une tourelle ou minaret très élevé et d'une construction hardie du haut duquel on annonce cinq fois par jour les heures de la prière.

[1] Amurat II enleva Thessalonique aux Vénitiens en 1429.

Salonique n'a que deux maisons de religieux turcs, l'une dans la ville, l'autre sur une colline hors des murs ; celle-ci a un grand enclos. Il y a dans chacune de ces maisons huit ou dix frères (c'est le nom qu'ils se donnent) gouvernés par un supérieur perpétuel. A certains jours ils tournent avec une rapidité extraordinaire dans leur mosquée. Ils peuvent se marier; mais jamais leurs femmes n'entrent dans le monastère.

Les églises grecques sont au nombre, non pas de trente (comme dit Moréry), mais de douze ou treize seulement. Elles sont placées, non pas sur les rues, les Turcs ne le fouffriroient pas, mais dans des enfoncements derrière des maisons. La cathédrale, dédiée sous le nom de saint Démétrius, est assez proprement bâtie; c'est un grand vaisseau, partagé en une nef, deux ailes et le sanctuaire, sans parler du vestibule : elle n'est que plafonnée. Deux ou trois rangs de siéges règnent tout autour. Sur une des ailes est une galerie pour les femmes, qui, selon la louable coutume de l'Église d'Orient, sont toujours séparées des hommes. Le sanctuaire est fermé par une haute cloison de bois sculpté, et ornée de peintures qui représentent notre Seigneur et la sainte

Vierge, des Saints de l'ancienne et de la nouvelle loi, et quelques Pères grecs. Ces peintures n'ont rien de bien délicat ni de bien naturel. On ne voit dans l'église aucune statue; les Grecs se font mal à propos un scrupule d'en avoir. On n'y voit qu'un seul autel; et sur cet autel sans ornements est un petit tabernacle où est le saint-sacrement. Au fond du sanctuaire sont des siéges en demi-cercle pour les prêtres et pour l'évêque qui se place au milieu de son clergé. Tel est dans la Grèce l'usage de toutes les cathédrales.

On garde dans celle de Salonique le corps de Grégoire Palamas; on y honore ce prélat comme un saint, surtout un des dimanches de carême où l'on ne célèbre la liturgie que dans cette église. A la vérité l'office ne fait point mention de ce prétendu saint; mais chacun vient se prosterner devant la relique qu'on expose à la vénération publique. Ce corps est tout desséché, comme les Grecs croient que deviennent tous les corps de ceux qui sont morts excommuniés, et quelques-uns n'ont pas de foi à la sainteté de Palamas. Il y en a même qui s'absentent de cette cérémonie : un des derniers archevêques prêchant ce jour-là, ne dit

pas un mot de l'objet du culte; son exemple a été suivi.

Les autres principales églises de Salonique sont les paroisses de saint Athanase, de saint Nicolas, de saint Mennas, de saint Constantin et de la bienheureuse Vierge. Cette dernière paroisse fut brûlée il y a quarante ans; il en coûta quinze cents piastres pour obtenir la permission de la rebâtir. On s'y porta avec un zèle admirable; les uns fournirent de l'argent, les autres des matériaux, ceux-ci leur ouvrage, ceux-là leurs soins; et en peu de temps leur travail fut achevé : elle est solidement bâtie, très propre en dedans et très régulière.

Il n'y a qu'un monastère, qu'on appelle en turc *Chiaoux Monastir* (Monastère de l'Huissier): j'ignore l'origine de cette dénomination, je sais seulement qu'il avoit autrefois plusieurs priviléges aussi utiles que peu glorieux. Les Mahométans les avoient accordés aux moines, parce qu'ils avoient contribué à les rendre maîtres de la ville; mais comme la reconnoissance s'affoiblit, surtout quand elle est onéreuse, ces priviléges ont été restreints. Ces religieux, qui ne sont plus aujourd'hui que dix ou douze, paroissent doux et d'un fort bon commerce entre eux.

Il n'y a point de religieuses, mais seulement quelques vieilles filles ou veuves habillées de noir qui font profession d'avoir renoncé au monde. Les Juifs ont pour le moins trente synagogues, quelques-unes assez grandes, toutes assez mal bâties.

Trois différentes nations habitent Salonique, et toutes ensemble font environ quarante mille ames : dix mille Turcs, huit à neuf mille Grecs avec quelques Bulgares, et dix-huit à vingt mille Juifs. La ville est gouvernée par un pacha et un molla. Ce pacha est comme le gouverneur de la province, et son autorité s'étend sur tout le militaire. Le molla juge définitivement des causes civiles et criminelles, et n'est présidé par le pacha que quand celui-ci est pacha à trois queues. Il y a aussi un janissaire-aga qui commande les janissaires de la ville, et protège les Juifs. Ces officiers changent ordinairement tous les ans, et quand leurs successeurs entrent par une porte, ils sortent par une autre. Les imans qui président à chaque mosquée dépendent du mufti, qui est le chef de la religion.

Les Grecs, quoique soumis en tout aux Turcs, ont cependant leurs archontes. Ces archontes ont quelque autorité dans la répartition des

levées qui se font sur la communauté : ils sont gouvernés pour le spirituel par l'archevêque, aidé des principaux papas, comme le grand économe, le proto-syncelle, etc. Cependant il n'y a que quelques années qu'un laïque ayant femme et enfants, non seulement avoit soin du revenu de l'archevêché, mais étoit même une espèce de grand-vicaire : il donnoit aux papas les permissions de célébrer et de confesser; il les interdisoit comme bon lui sembloit : je ne sais même s'il ne prétendoit pas pouvoir excommunier. On a remédié à ce désordre. Les évêques suffragants de la métropole de Salonique s'y rendent tous les ans pour la fête de saint Démétrius qui se célèbre avec grande solennité le 6 de novembre. On ne sera peut-être pas fâché de voir la description de cette cérémonie à laquelle j'ai assisté.

Une grande partie de la nuit fut employée au chant de l'office. Sur les six heures et demie du matin, on revêtit de ses habits pontificaux l'archevêque qui étoit sur un siége élevé tout au bas de l'église. Il avoit une espèce d'aube d'une étoffe de soie à fleurs d'or, et par-dessus une robe à manches courtes, mais larges : elle étoit d'un damas rouge à grandes fleurs d'or et de soie; cette robe répond à notre chasuble.

Il lui pendoit sous le bras droit une pièce carrée comme une bourse de calice, où étoit représentée en broderie très fine la transfiguration de Notre-Seigneur. Son pallium étoit fort large, et d'une moire d'argent, avec une riche broderie entremêlée de grains de perles. Une autre pièce brodée en argent, et à peu près carrée, lui couvroit la poitrine; enfin il portoit sur la tête un bonnet fait en couronne impériale, d'une moire d'argent garnie de perles et de diamants de peu de prix, et ce bonnet étoit terminé par une petite croix d'émail avec quelques pierreries.

Sept évêques s'habilloient dans le sanctuaire. Au lieu d'aubes, ils prirent des tuniques d'étoffe de soie rouge à fleurs d'or, et une espèce de chapes qui n'avoient d'ouverture que pour passer la tête : ces chapes étoient de différentes couleurs. Leurs étoles étoient larges de six ou sept pouces, et bien brodées, et au lieu de mitre, ils n'avoient que leurs bonnets ordinaires de laine noire, faits comme la forme d'un chapeau. Les dignitaires de la cathédrale et les curés de la ville étoient aussi vêtus d'ornements magnifiques, et les évêques n'étoient distingués d'eux que par leur large étole. Les diacres n'avoient qu'une tunique et l'étole en travers.

Évêques, prêtres, diacres, tous portoient sur les extrémités des manches de petites pièces d'étoffe qui leur servoient de manipules. Au bas des manches et des vêtements de l'archevêque étoient attachées des clochettes, telles qu'en portoit le pontife des Juifs.

L'autel étoit couvert d'une étoffe de soie rouge à fleurs d'or qui descendoit jusqu'à terre de tous côtés. L'archevêque y vint, précédé des diacres, des prêtres et des évêques. On portoit sa crosse, qui est comme un bâton de saint Antoine, croisé par le haut d'un morceau d'ivoire. Il portoit lui-même un petit chandelier d'argent à trois branches dont les cierges allumés s'unissoient par le haut; et avec ce chandelier il donnoit des bénédictions en formant le signe de la croix. Il en donnoit aussi quelques-unes avec les trois doigts, comme font nos évêques : ensuite il fit plusieurs encensements.

On commença la liturgie par une hymne en l'honneur de saint Démétrius; ensuite le prélat récita quelques prières, fit sur soi quelques signes de croix, et s'assit sur son trône derrière l'autel, ayant à ses côtés les évêques et les prêtres sur des bancs. On chanta l'évangile du haut d'une tribune; on pria pour le patriarche de

Constantinople et pour l'officiant. L'archevêque et ses assistants allèrent à un des côtés du sanctuaire prendre les oblations de pain et de vin, devant lesquelles le peuple fit de profondes inclinations. Le pain fut mis sur une patène, et le vin dans un calice. Suivirent diverses bénédictions et oraisons pendant lesquelles les prélats eurent presque toujours la tête couverte. Ils se découvrirent un peu avant la consécration, dont l'officiant prononça les paroles assez haut. Pendant la consécration les évêques et les prêtres, rangés autour de l'autel, ne firent aucune génuflexion, mais seulement des inclinations, suivant leur usage. Après la consécration, un diacre remuoit sans cesse une pale autour du calice qui demeura découvert. Après quelques prières un prêtre chanta de la tribune l'oraison dominicale.

Les évêques récitèrent l'un après l'autre une formule de soumission à leur archevêque. Après quelques oraisons vint la communion. Le célébrant commença le premier. Il prit d'abord l'espèce du pain, puis le sang précieux où l'on avoit mêlé une goutte d'eau chaude depuis la consécration, outre celle qu'on avoit mise auparavant. Ils prétendent marquer par cette cérémonie, ou l'eau qui sortit avec le sang

du côté ouvert de Notre-Seigneur, ou, selon d'autres, le désir ardent qu'il avoit de sa passion. Ensuite l'officiant donna à chacun des évêques et des prêtres un petit morceau de pain consacré qu'ils reçurent dans leurs mains, et qu'ils consumèrent autour de l'autel; puis ils vinrent prendre un peu de sang de Notre-Seigneur à trois reprises. L'archevêque présentoit le calice aux évêques, et un des évêques aux prêtres. Avant la communion les prêtres et les évêques approchèrent du calice quelques morceaux de pain, qu'ils rendirent aux laïques qui les avoient offerts; c'est une espèce de pain béni qu'ils appellent *eulogie*.

La liturgie étant achevée, l'archevêque, assis sur un siége élevé au milieu de la nef, et tenant sa crosse de la main gauche, fit pendant une demi-heure le panégyrique du Saint. Son discours me parut fort raisonnable. Après le sermon il distribua du pain béni aux plus distingués de l'assemblée, et en la recevant on mettoit quelques pièces d'argent dans un bassin qui étoit tout proche. Toute la cérémonie dura plus de deux heures. Les évêques et les prêtres me firent politesse, jusqu'à se retirer quelquefois pour me laisser voir plus commodément. L'archevêque même, avant que de commencer

son discours, me fit placer honorablement, et après le sermon il me fit inviter à monter chez lui pour y prendre le café : comme je n'avois point encore dit la messe, je le remerciai. J'allai le lendemain lui faire visite avec le père supérieur. Il nous reçut avec beaucoup d'honnêteté, et parla fort obligeamment des Latins, et en particulier des Jésuites : il en avoit parlé de même le jour de la fête à ses évêques et à ses papas. Nous le vîmes une seconde fois ; mais comme il avoit des ménagements à garder, il se contenta de nous envoyer son proto-syncelle, un prêtre et son diacre, pour nous rendre la visite.

Les Grecs de Salonique, à parler en général, paroissent peu aliénés des François et du rit latin : quelques-uns même des plus honnêtes gens et des plus capables sont de nos amis; nous n'en connoissons qu'un qui dogmatise contre nous. Un des plus grands maux de l'Église grecque est l'ignorance crasse des peuples et d'un grand nombre de pasteurs. Jugez-en par ce trait qu'on m'a raconté. Un papas de la campagne étant venu à Salonique, fit à un papas de la ville la question suivante : « Est-» il vrai que Jésus-Christ est Dieu ? Il me sem-» ble l'avoir souvent entendu dire ainsi ; d'un

» autre côté, on dit qu'il est homme : comment » accorder ces deux choses ensemble ? S'il est » Dieu, comment peut-il être homme, et s'il » est homme, comment peut-il être Dieu ? » Le papas de la ville, mieux instruit, fit le catéchisme au papas de village, qui acquiesça à tout : il ne falloit pas être grand théologien pour résoudre la question. Quelle instruction un peuple grossier peut-il attendre de pareils docteurs ?

Les Juifs font presque la moitié des habitants de Salonique, ce qui ne se trouve apparemment en nulle autre ville du monde ; aussi y ont-ils plus de liberté et de priviléges que partout ailleurs. Ils y vinrent en grand nombre lorsqu'ils furent chassés d'Espagne ; et avant que de s'y établir ils envoyèrent des députés à Constantinople pour obtenir des conditions avantageuses. Ils ne sont pas exempts du tribut général ; mais on leur fait quelque grâce, parce qu'ils se sont chargés de fournir de grosses étoffes pour habiller les janissaires. Ils ont le droit d'acheter une certaine quantité de laine avant qu'on puisse en vendre à aucun autre. Ce privilége leur rapporte un profit considérable. Ils forment une espèce de petite république ; ils ont entre eux une sorte

de gouvernement et de juridiction dont le chef est celui de leur religion. Ils l'appellent le grand kakam. Ce juge a ses accesseurs ou conseillers choisis entre les principaux de la nation. Ils recueillent eux-mêmes certains droits qu'exigent les Turcs, et ils taxent chacun selon ses facultés. Pour se mettre en état de payer ces tributs et de satisfaire à d'autres besoins, ils mettent volontairement quelques impôts sur la viande et le vin qu'ils achètent, en sorte que ces denrées leur coûtent plus cher qu'aux chrétiens; enfin, ils ont une caisse commune pour parer aux avanies qu'on leur fait, et pour fournir aux autres dépenses de la nation. Ils tirent de ce fonds de quoi habiller leurs pauvres orphelins qui sont en grand nombre, et de quoi payer la caragie ou la capitation de ceux qui sont insolvables; en un mot, ils se gouvernent assez bien, et se font rarement des affaires avec les Turcs. Ils n'en sont pas pour cela plus unis entre eux; le moindre intérêt les divise.

Leur langage est un espagnol corrompu mal prononcé. La plupart des hommes entendent l'italien, et quelques-uns le provençal. Ils portent tous la barbe longue, et un toupet ou deux de cheveux autour des oreilles : les femmes

renferment leurs cheveux dans une espèce de longue queue plate qui leur pend derrière la tête, et attachent au bout un bouton de cuivre. Ils sont fort laborieux, et ils se mêlent de toutes sortes de métiers : les uns sont commerçants, les autres artisans : ceux-ci sont courtiers des marchands, ceux-là vendent en détail : plusieurs sont pêcheurs, bateliers, maçons, manœuvres, portefaix; ces derniers sont fort misérables, ils ne vivent que presque de châtaignes pendant l'hiver, et pendant l'été que d'herbages, de concombres et de melons d'eau qu'on nomme *carpoux*. Cette mauvaise nourriture leur cause plusieurs maladies.

Ils sont communément trompeurs, méprisés également des chrétiens et des Turcs; mais ils n'en sont pas moins attachés à leur religion, et à beaucoup de superstitions dans lesquelles leurs kakams les entretiennent. Ils observent religieusement le sabbat; et si ce jour-là ils ont besoin de feu, ils prient quelques chrétiens de leur en allumer : cependant il arrive de temps en temps que quelques-uns se font Turcs par la crainte de la mort ou de la bastonnade. Les nouveaux Musulmans originairement Juifs sont peu estimés des anciens Mahométans : ils conservent toujours de père en fils une inclination

secrète pour le judaïsme, jusqu'à réciter leurs anciennes prières au lieu de celles de l'alcoran.

Il y a environ soixante ans qu'ils se persuadèrent que le Messie alloit enfin paroître. Pour se préparer à son arrivée, et le recevoir plus dignement, ils cabalèrent ensemble, et voulurent se rendre maîtres de la ville. Les commandants turcs en furent avertis ; on fit arrêter les chefs de la révolte, et à force de menaces on les obligea d'embrasser la religion mahométane après leur avoir fait avouer que Jésus-Christ est le Messie : c'est un aveu que les Mahométans exigent toujours d'eux avant leur prétendue conversion.

Outre plusieurs petites écoles, les Juifs ont à Salonique un collége seulement, où ils enseignent leur philosophie, leur droit, et je pense aussi leur théologie; les dix mille écoliers que quelques voyageurs leur ont libéralement donnés, se réduisent à quelques centaines, tous, ou presque tous, de la ville même, et non pas de tout l'empire ottoman. Il n'y a nulle apparence que ce collége ait jamais été plus florissant. Les étudiants y soutiennent des thèses imprimés, comme leurs autres livres, en caractères hébraïques, mais dans leur langage vulgaire. Il ne paroît pas qu'il y ait à Salo-

nique des Juifs savants en hébreu, et l'on n'y parle d'aucun rabbin de réputation; ils ont cependant une grande liberté pour l'exercice de leur religion. Leurs synagogues sont situées et ouvertes sur les rues, privilége que n'ont pas les chrétiens. Quand ils portent leurs morts en terre, ils chantent de toutes leurs forces, et leur chant est très désagréable. Le convoi est souvent nombreux, mais les femmes n'en sont point; elles se contentent de pleurer à la maison, et elles ont une certaine formule de lamentations et de gémissements. Les cimetières de cette nation occupent un fort grand terrain hors d'une des portes de la ville, parce qu'ils n'enterrent jamais, non plus que les Turcs, deux corps dans la même place. Quand ils ont mis le corps en terre, quelques-uns tournent à l'entour, et le kakam paroît parler au mort. On remplit ensuite la fosse sur laquelle on accumule de petites pierres, de sorte que leur sépulture s'élève toujours de terre; on met sur la plupart une tombe communément de marbre, sur laquelle on grave l'épitaphe en lettres hébraïques, avec des ornements de fleurs et de diverses figures. Il n'y a que les pauvres qui n'aient point de tombe, ou qui n'aient qu'une pierre plate sans épitaphe.

Outre les Juifs anciens habitants de Salonique, il y en est arrivé depuis vingt-cinq ou trente ans d'Italie, d'Espagne et de Portugal. Ces nouveaux venus sont vêtus comme les Francs; ils ne portent point la barbe, mais seulement une moustache; ils ne se font pas même scrupule de manger avec les chrétiens; ainsi les autres ne les regardent que comme des demi-Juifs, et presque comme des déserteurs de la loi. Il y a parmi eux de gros marchands qui, à la religion près, sont honnêtes gens. Ils ont des médecins assez habiles qui sont pour la plupart sous la protection de la France.

C'est le commerce qui attire tant de monde à Salonique. Il n'y a guère que quatre-vingts ans que les négociants des divers pays de l'Europe y trafiquent. Les François ont commencé les premiers, et il y a plus de soixante-dix ans qu'ils y ont un consul; cependant leur commerce et celui des autres étoit fort peu de chose. Mais il y a environ vingt-cinq ans qu'il fut considérablement augmenté par le traité des blés que le grand-seigneur permit, moyennant un droit qu'on lui payoit comme pour toutes les autres marchandises. Chacune des huit années que dura cette permission, on vit à Salonique cent quarante, cent cinquante, et jusqu'à cent

quatre-vingts bâtiments françois; mais depuis qu'elle a été révoquée, le commerce est fort diminué, et jamais il ne sera florissant, tant qu'on ne tirera pas librement des grains du pays, parce qu'il fournit assez peu d'autres choses dont les étrangers veuillent se charger. La laine, le coton, le tabac, les cuirs, la cire, l'alun, le fer : c'est là à peu près tout ce qui peut entrer dans le commerce avec les nations d'Occident. Le transport du fer est défendu; les Juifs se saisissent de presque toutes les laines; le coton n'est pas beau; la cire et l'alun manquent, et l'on trouve ailleurs du tabac et des cuirs à meilleur compte : ce n'est proprement que sur les blés qu'on peut faire de gros profits, et c'est pendant cette traite de grains que les Anglois, les Hollandois, les Vénitiens et les sujets de l'empereur voulurent avoir leur consul à Salonique. L'indigo, le papier, la quincaillerie et surtout les draps sont les principales marchandises qu'y apportent nos François; mais depuis que les Turcs ont perdu Belgrade, il se débite à Salonique bien moins d'étoffes qu'auparavant. Enfin le commerce y est si fort tombé, qu'une partie de nos bâtiments et de ceux des autres nations sont réduits à faire la caravane, c'est-à-dire, à se louer à des

gens du pays pour des voyages à Smyrne, à Constantinople, en Egypte, en Syrie, à Candie, etc.

Si les Turcs étoient et plus industrieux et plus laborieux, s'ils faisoient valoir leurs terres ce qu'elles peuvent valoir, le commerce seroit plus avantageux et pour eux et pour les étrangers: mais l'agriculture est presque abandonnée, et les paysans découragés, parce que les gens en place leur enlèvent de force les blés à vil prix et les revendent bien cher. Dans un renouvellement de capitulation avec la Porte, il seroit à propos d'insérer quelques articles contre les monopoles, surtout par rapport aux François et à leur commerce, et de demander des réglements qui missent nos marchands et nos marins à l'abri des vexations et des avanies qu'ils ont à essuyer dans les contestations qui s'élèvent entre eux et les Turcs.

Tel est le pays et la ville où l'on a cru qu'il étoit de la gloire de Dieu et du salut des ames d'établir une mission de notre compagnie.

RELATION

De l'établissement et des progrès de la mission de Thessalonique, extraite des Mémoires du P. Braconnier, par le P. Souciet.

Le P. François Braconnier, auteur de ces mémoires, et fondateur de la mission de Salonique, étoit un homme d'un mérite bien au-dessus du commun. Il avoit l'ame grande et généreuse, l'inclination bienfaisante et un courage à toute épreuve. Comme il savoit l'allemand quand il vint dans ces missions, il fut d'abord d'un grand secours aux esclaves de cette nation qui se trouvoient alors à Constantinople ; ce furent là ses premières occupations et les essais de son zèle. Devenu supérieur-général des missions de Grèce, il s'attira l'estime et la confiance de tous ceux avec qui cet emploi lui donnoit des rapports. Il sut si bien gagner le fameux comte Tékély, qu'il l'engagea à faire entre ses mains abjuration du luthéra-

nisme. Cependant il ne pouvoit oublier ses chers esclaves; et quand il s'agissoit du service des pauvres ou du salut des ames, le risque de la contagion et celui des mauvais traitements ne pouvoient l'arrêter. Il y pensa perdre la vie; sa santé en fut beaucoup altérée; cependant il soutint ses travaux et ses maladies avec une patience infatigable.

C'est de ce saint homme que Dieu s'est servi pour fonder la mission de Salonique : voici comme il en raconte lui-même l'établissement. (Le P. Braconnier ignoroit qu'en 1690 on avoit fait une mission en Macédoine; elle fut courte, et ne se fit qu'en passant. C'est ce que nous apprenons par nos mémoires de ce temps-là.) Il est assez surprenant, dit-il, que les missionnaires de notre compagnie et des autres ordres religieux, n'eussent point encore pénétré en Macédoine au commencement de ce siècle pour y faire mission; tandis que depuis long-temps ils étoient répandus dans les échelles du Levant, et que toute l'Asie sembloit ne pas suffire à leurs travaux apostoliques. Je ne pensois pas moi-même à venir dans ces pays; je n'avois en vue que de parcourir la Galatie, la Cappadoce et les provinces voisines, pour travailler auprès des Arméniens catholiques ou

schismatiques, lorsqu'un marchand françois qui étoit venu de Salonique à Constantinople, ayant appris mon dessein, me conseilla de tourner mes vues plutôt sur la Macédoine.

Il me fit entendre que la capitale de cette province et les îles voisines offriroient un plus vaste théâtre à mon zèle, et que j'y ferois plus de fruit dans les ames. Le même jour qu'il me fit cette confidence, en ouvrant les Actes des Apôtres, j'étois tombé sur le seizième chapitre, où il est rapporté que saint Paul, étant dans l'Asie mineure, vit pendant la nuit, dans un songe miraculeux, un Macédonien qui lui faisoit cette prière : *Passez en Macédoine et secourez-nous.* Ce rapport de la lecture que j'avois faite le matin, et de l'entretien que j'eus l'après-dînée avec le marchand, me parut comme un avertissement du Ciel; et je ne pensois plus qu'à suivre, s'il étoit possible, la route que l'Apôtre m'avoit tracée.

M. notre ambassadeur à la Porte[1], aussi zélé pour l'avancement de la religion que pour l'honneur du Roi et du nom françois, favorisa mon entreprise, et me gratifia même de cent

[1] Le marquis de Fériol.

piastres[1] pour fournir aux premières dépenses nécessaires. Je m'embarquai à Constantinople[2], et j'arrivai à Salonique. M. le consul de France me reçut avec bonté, et je réglai avec lui que je prêcherois dans sa chapelle les dimanches les mercredis et les vendredis aux chrétiens du rit latin, de quelque nation qu'ils fussent. La foule fut grande, et les Arméniens qui n'ont à Salonique ni église, ni prêtre, l'augmentèrent. Préparés pendant le carême, tous au temps de Pâques, firent à l'envi de dignes fruits de pénitence. J'eus même des conférences sur la religion avec quelques Grecs schismatiques qui ne me parurent pas éloignés du royaume de Dieu.

On me sollicitoit de toutes parts de m'arrêter dans cette ville, du moins pendant une année; et en particulier le desservant de la chapelle consulaire, qui s'ennuyoit un peu de cet emploi, m'en pressoit fort. On m'apportoit pour raison que bien des gens, surtout les Arméniens et les Grecs, n'entendoient pas la langue françoise, et qu'il falloit un mission-

[1] La piastre turque vaut un écu de trois livres monnoie de France.

[2] Le 29 janvier 1706.

naire qui en parlât plusieurs. Ces justes représentations m'ébranlèrent; je jugeai cependant plus à propos de suivre mon premier projet, et de faire mission en plusieurs endroits. J'employai le reste de l'année à parcourir les régions que je savois être encore plus destituées de secours que cette capitale. Je me mis donc en mer après Pâques pour aller dans quelques îles voisines du continent de Thessalie à l'orient du mont Pélion; et le troisième jour j'abordai à Scopoli, qui est la principale de ces îles, que les anciens et même les nouveaux géographes n'ont pas encore bien connues.

Scopoli[1] est à la vérité une petite île qui n'a pas plus de trente-six milles de tour, mais elle est fort bien cultivée, et l'on y compte huit à dix mille habitants, dont la plupart sont rassemblés dans une ville assez jolie qui n'a point de nom particulier. On dit que cette île se trouvant déserte, il y a deux cents ans, le chef de cuisine du grand-seigneur, ou, selon d'autres, le chef des boulangers de Constantinople, l'obtint du prince, et la repeupla en y faisant venir des Grecs des environs.

[1] Ou *Scopelo*, et anciennement *Scopelus* (*N. des Éditeurs.*)

Les Scopolites ont des priviléges qui ne sont pas même connus ailleurs sous la domination des Ottomans; aucun de ces infidèles ne demeure parmi eux; ils ont la liberté de sonner des cloches, et de planter des croix sur les chemins et sur les collines. Si pour terminer leurs procès ils sont obligés d'appeler quelques juges turcs, ou s'il en vient quelqu'un de lui-même, ils ne sont tenus de lui fournir la subsistance que durant trois jours. Ils ont un évêque grec, qui l'est aussi de l'église de Schiathos. Scopoli a peu de blés, mais en récompense on y fait beaucoup de vin. C'est presque partout un gros vin rouge, foncé et fort coulant, mais qui flatte peu le goût, parce que pour le conserver on enduit de poix-résine bien lavée une des douves des grands tonneaux dans lesquels on le met : ce qui donne à ce vin un goût de résine qui n'est point agréable. Lorsque les Vénitiens étoient maîtres de la Morée, on y débitoit beaucoup de ce vin, et nos François ont considérablement gagné à ce commerce. On en porte encore à Corfou, et surtout à Salonique. On fait aussi à Scopoli un peu de vin blanc qui est fort bon, aussi bien que l'eau-de-vie qu'on tire du vin rouge ou de son marc. On voit dans cette île de fort belles eaux; elle

est abondante en cèdres, en orangers, en citronniers et en autres arbres dont les fruits sont excellents.

Elle me parut propre par sa situation à en faire le centre de mes excursions; mais comme j'étois alors pressé, après y avoir employé huit jours à instruire et à exhorter ce qui s'y trouva de François, je fis voile vers Négrepont : c'est ainsi qu'on appelle la principale ville de l'île du même nom, qui est l'Eubée des anciens. Cette île est fameuse par l'Euripe qui la sépare de la terre ferme, et par le flux et reflux qui se fait assez régulièrement chaque jour, et dont on a jusques ici ignoré la cause. Il est probable cependant que ce flux et reflux vient de la variété alternative et réglée des vents qui en soulevant plus ou moins la mer, tantôt d'un côté de ce détroit, tantôt de l'autre, forcent les eaux à couler sur la même ligne, sous le petit pont de bois qui joint une tour avancée sur le canal, bâtie sur la pointe de l'île. Je crois pour moi que c'est là tout le mystère. Le consul me vit avec joie, et me reçut d'autant plus volontiers que, quoique nommé par la cour, il n'avoit point de chapelain. Je séjournai quinze jours tant dans la ville que dans quelques villages voisins où j'fut appelé.

L'île de Negrepont[1] s'étend le long de la côte orientale de la Grèce, à environ cent cinquante milles de longueur sur une largeur beaucoup moindre. Le canal qui la sépare du continent est fort étroit en quelques endroits. On y compte trois forteresses, près de deux cents villages, quarante mille chrétiens, et à peu près autant de Turcs. Elle abonde en blé, en huile, et en troupeaux; mais l'air y est malsain, surtout dans la principale ville. Nous y avions autrefois établi une mission, que le massacre de quelques-uns de nos missionnaires, et plus encore l'intempérie de l'air et les maladies contagieuses, nous ont obligés d'abandonner. Dans le peu de séjour que je fis à Négrepont, je voyois chaque jour la moisson croître entre mes mains; mais j'avois donné parole aux habitants de Scopoli, et je revins à eux un peu avant la fête de l'Assomption. Je passai les mois de mai et de juin dans les fonctions et les exercices de mon zèle. Je voulois me transporter dans le continent voisin; mais comme la peste faisoit bien du ravage en Thessalie, mes amis me déterminèrent à entreprendre le voyage du mont Athos. J'en parcourus tous les monastères;

[1] Ou *Egripo*. (*N. des Éd.*)

et, à parler en général, ces moines me parurent de bonnes gens, simples et fort ignorants. Je leur demandai pourquoi ils étoient aliénés des Latins. « Avons-nous si grand tort, me répon-» dirent quelques-uns d'entre eux ? il n'y a que » quelques siècles qu'un pape passa exprès de » Rome à Constantinople pour obtenir de l'em-» pereur grec la permission de ruiner nos mo-» nastères ; de quel œil devons-nous regarder » des gens qui ont ainsi conspiré notre perte? » Je leur fis voir le ridicule de ce conte inventé exprès pour les aigrir et entretenir le schisme; je leur démontrai qu'il y avoit plus de mille ans qu'aucun pape n'étoit venu au Levant, et qu'on n'avoit jamais pensé à les détruire.

Je m'étois proposé de ne point parler de religion dans ce premier voyage pour ne les point effaroucher ; mais il ne me fut pas possible de garder cette résolution. Le premier monastère où j'abordai fut celui des quarante Martyrs. On me demanda dans une assemblée nombreuse ce que je pensois de Grégoire Palamas, autrefois un de leurs confrères, et ensuite archevêque de Thessalonique. Au lieu de répondre à cette question, je les priai eux-mêmes de me dire ce que racontoient leurs propres historiens de ce Grégoire. Le moine qui s'étoit

chargé de disputer avec moi sentit bien la force de mon interrogation; il me répondit aussitôt que, quoique Palamas eût été un saint homme, il avoit eu même dans l'église d'Orient des contradicteurs et des adversaires. Eh quoi donc! répliquai-je, appelez-vous saint un homme qui au jugement non seulement de l'empereur Andronic, mais même du patriarche de Constantinople et de son concile, a eu des opinions erronées et extravagantes sur des points de foi, et qui a été publiquement excommunié! La droiture de mon adversaire l'empêcha de nier le fait : c'étoit me donner un grand avantage. Il se contenta d'excuser Grégoire; mais il n'y réussit pas, et tous convinrent qu'on ne devoit pas blâmer les Latins de ce qu'ils ne le reconnoissoient pas pour saint. On s'en tint là, et la dispute n'alla pas plus loin.

On renoua la partie à Carguès [1], petite ville où réside l'évêque de ces moines. Ce prélat avouoit que le souverain Pontife est le légitime successeur de saint Pierre; mais il refusoit à ce chef des Apôtres la primauté. Il me donnoit beau jeu, et il me fut aisé d'assurer cette prérogative, par les paroles mêmes de Jésus-Christ

[1] Ou *Karkis* (*Note des Édit.*)

au chapitre 16 de saint Matthieu, et au 21e de saint Jean; par l'autorité des conciles, par les témoignages et les exemples de saint Athanase, de saint Basile, de saint Chrysostôme, et des autres saints de l'Église orientale, qui ont reconnu les papes juges dans les causes majeures. Battu par ses propres armes, il ne rendit point de combat, et la contestation finit, non par des querelles et des criailleries, comme il arrive assez ordinairement, mais par des marques de charité mutuelle. On me pressa même de faire un plus long séjour : je me contentai de promettre que je tâcherois de revenir. Je retournai à Scopoli, j'y reçus le brevet du Roi par lequel sa Majesté rétablissoit les Jésuites chapelains de son consul à Salonique; c'étoit pour moi une raison pressante de me rendre dans cette capitale. Dès le lendemain de mon arrivée, le brevet du Roi fut lu dans l'assemblée des négociants chez M. le consul, et il fut reçu avec un applaudissement général.

Le P. Matthieu Piperi m'étant venu trouver au commencement d'avril, nous nous abouchâmes ensemble; et il fut réglé qu'il y auroit toujours un missionnaire à Salonique, et que l'autre continueroit les excursions commencées dans les pays circonvoisins. Pour me confor-

mer à cet arrangement, je partis incontinent après Pâques, et je parcourus une bonne partie de la Macédoine : on sera peut-être bien aise de savoir ce que je remarquai dans ce voyage.

Je trouvai presque partout le terrain assez semblable à celui de nos meilleures provinces de France; il produit un vin délicat, et toutes sortes de grains; du froment, du seigle, de l'orge, du millet, et même du riz en quelques endroits. Près de Salonique, le terroir est moins fertile : on y voit beaucoup de rochers, et de pierres semblables à l'ardoise, ce qui fait croire qu'il y en a des carrières; mais les gens du pays ne se sont pas encore avisés d'y fouiller. On y voit aussi le long du chemin un banc de rochers, élevé et assez égal, qui a bien une lieue de long, et qu'on dit être de la pierre à chaux.

Ce pays est fort agréable par la variété des objets qu'il présente : on y voit des plaines, des montagnes, des collines, des forêts, des prairies, des lacs, des rivières et deux grands étangs, dont l'un a bien trois lieues de tour, et l'autre six lieues de longueur sur une demi-lieue de largeur. Ils ne sont séparés que par des plaines très fertiles. La pêche de ces étangs

est affermée au nom du grand-seigneur : on y prend des carpes, des anguilles, des brochets, des perches, des tanches d'une grosseur monstrueuse, et d'autres poissons que nous ne connoissons point. Sur ces lacs et sur ces étangs, on trouve diverses sortes d'oiseaux aquatiques; des hérons, des cygnes, des canards, des oies sauvages, et une espèce de pélican; c'est le nom que je crois devoir donner à un oiseau plus gros que le cygne, et d'une couleur blanchâtre, qui a le bec long d'un pied, et plus gros à proportion qu'il n'est long. Il est large de trois ou quatre doigts à la racine, et diminuant proportionnellement il se termine en pointe.

Auprès du plus grand de ces étangs, on voit un groupe de rochers fort rapprochés les uns des autres; ils ne sont pas fort gros pour leur hauteur qui est de dix à douze pieds. Comme je les considérois attentivement pour voir si ce n'étoient pas les ruines de quelque château, le janissaire qui me conduisoit m'apostropha ainsi: Cet amas de pierres vous étonne, me dit-il; vous en ignorez sans doute l'histoire; je vais vous l'apprendre. C'est une noce. Comment une noce! m'écriai-je! Oui, une noce. Vous saurez, ajouta-t-il, qu'une fille s'étant mariée malgré

ses parents, sa mère lui donna sa malédiction; et au moment même, non seulement l'épouse et l'époux, mais tous les conviés furent changés en pierres. Il lut mon étonnement dans mes yeux et dans ma contenance. Est-il possible, s'écria-t-il, que vos livres ne parlent pas d'une si grande merveille? Mais les vôtres en disent-ils quelque chose, répondis-je? Eh! qu'est-il besoin de livres, me dit-il, quand on voit les choses de ses yeux, et que les pierres, pour ainsi parler, nous instruisent? Ni lui, ni aucun de la troupe ne put rien dire davantage. Je n'entrepris pas de les détromper; mais je profitai de cette crédulité pour leur parler de la soumission et du respect dus aux pères et aux mères, et des rigoureux châtiments qu'exerce la justice divine sur ceux qui sont infidèles à ces devoirs. Comme je m'aperçus qu'ils m'écoutoient avec une attention respectueuse, je passai à nos obligations envers Dieu : je leur fis remarquer qu'à bien plus forte raison, nous étions obligés de servir le Père céleste à qui nous devons tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes. Ma petite exhortation fut bien reçue.

Sur le chemin de Salonique à la Cavale, on voit les ruines de Contessa, et celles de l'ancienne Rhédine, que les Provençaux nomment

Rondine. Ces deux forteresses donnoient leur nom au golfe qui est entre ceux de la Cavale et de Monte-Santo. Nos cartes géographiques l'appellent golfe de Contessa. Les cartes marines de Provence l'appellent golfe de Rondine, et les gens du pays ne le connoissent que sous le nom d'Orfano.

Le pas de Rondine est fameux dans le canton par les vols et les meurtres qui s'y sont commis autrefois; et il en a retenu le nom de Val des Voleurs. On raconte à ce sujet une aventure fort plaisante, et qui ne fait pas beaucoup d'honneur à la bravoure des Juifs; la haine et le mépris qu'on a pour cette nation perfide, a perpétué la tradition du conte ou de l'histoire.

Amurat, dit la chronique, étant occupé au siége de Bagdad, et ayant besoin de troupes, envoya ordre à tous les Juifs de Salonique en état de porter les armes, de venir l'y joindre. Il fallut obéir : ils sortirent de la ville au nombre de sept à huit mille, armés de toutes pièces pour se rendre à Constantinople, et de là en Asie. Ils marchèrent fièrement en ordre de bataille; mais sur le bruit qu'il y avoit des voleurs au pas de Rondine, ce prétendu corps d'armée fait halte; on assemble le conseil de guerre, on délibère et l'on conclut, à la pluralité des

voix, qu'il faut envoyer à Salonique demander une escorte de janissaires pour se défendre contre les voleurs. Le pacha, homme d'esprit, et qui savoit qu'on ne guérit point de la peur, voyant bien par cette démarche le peu de fonds qu'il y avoit à faire sur de pareilles troupes, licencia cette brave milice, et leur ordonna de retourner chacun chez soi. Il leur fit grand plaisir; ils préférèrent le repos à la gloire, et ils achetèrent volontiers leur liberté au prix de ce petit affront. Le sultan, informé de l'aventure, en rit de bon cœur, et depuis plus de deux siècles elle est encore célèbre dans le pays.

Prevesa, qui n'est qu'à quatre lieues de la Cavale, est encore un assez gros bourg, où il paroît qu'il y a des forges de fer; il est situé dans une gorge de montagnes peu élevées, entre deux belles plaines entourées de jolies collines, et semées de villages. La campagne est si bien cultivée que dans une étendue immense, elle présente des moissons de toutes parts : elle est arrosée par une petite rivière, qui serpente et roule doucement ses eaux. On les ménage pour arroser les terres ou l'on sème le riz. Le fleuve Strymon coupe aussi cette plaine, et il est encore d'un plus grand secours pour cette sorte de grain.

On voit dans cette campagne les ruines d'une fort grande ville. Sa figure étoit à peu près ronde, et il y avoit presque une lieue d'une porte à l'autre: on croit communément que c'étoit l'ancienne Philippes, qui a été long-temps la capitale de la Macédoine; cependant les Turcs lui donnent le nom de petite Philippes, et nomment Philippes, sans restriction, *Philippopolis* de Thrace, bâtie par l'empereur Philippe. On tient encore tous les ans une foire sur les ruines de celle dont je parle. Un reste de château paroît sur une colline au septentrion : mais je crois cet ouvrage plus moderne; la structure en étoit mauvaise, et bien différente de celle d'une espèce de temple ou de palais dont on voit encore de beaux restes, presque au milieu de l'enceinte de cette ville. Ces ruines consistent en quatre colonnes d'une belle pierre de taille, hautes de vingt à vingt-cinq pieds, sur lesquelles règne un entablement riche en ornements, et de bon goût. Environ huit ou neuf pieds plus bas, on voit un petit corridor où, cinq pieds au-dessous, une petite frise d'environ huit pouces de haut régnoit sur des pilastres qui ont tous été enlevés, et dont il n'est resté que les chapiteaux. Chaque pilier a deux de ces chapiteaux, au-dessus desquels on voit des nais-

sances d'une voûte qui devoit être de briques, ou d'une pierre fort légère. De sorte qu'il semble que cet édifice étoit à deux étages : il renfermoit encore d'autres colonnes, puisque les quatre qui subsistent ont des pierres de communication en largeur et en longueur.

On trouve aussi du côté de l'occident, un reste de vestibule et une porte d'une maçonnerie de briques, épaisse de quatre à cinq pieds. On ne voit parmi tout cela aucune inscription ; et dans ce qui y paroît d'ornements, on ne voit aucunes figures. On remarque seulement dans les chapiteaux quelques feuillages qui ressemblent à celui d'un plane. Comme on a creusé en cet endroit, on a déterré une espèce de tombeau d'un marbre blanc fort tendre, avec une inscription grecque en neuf lignes dont aucune n'est entière, et dont le caractère est mauvais ; je la crois cependant du temps des païens. Comme on ne peut en tirer aucun sens, je ne me donnai pas la peine de la transcrire. Pour ce qui est des colonnes et du portique, il n'y paroît aucuns caractères gravés.

On trouve une grande quantité d'inscriptions au pied de la colline dont j'ai parlé. Comme le roc y est fort massif, on l'a taillé en forme de plaque, et on y a tracé diverses figures en

bas-relief; mais ces figures sont mal conservées, et ne paroissent pas de bonne main. On y voit aussi une inscription grecque, d'un assez mauvais caractère, et déjà tout effacé; les latines, au contraire, sont d'un beau caractère, et bien conservées. On reconnoîtra, sans doute, en les lisant, que toutes ces inscriptions ne sont que des listes des noms de ceux qui s'associoient pour le culte de l'idole que les Romains nommoient *Sylvanus* ou *Sylbanus*, ce qui fait conjecturer qu'elles sont du temps des consuls. Outre les noms des associés, on voit par l'inscription la part qu'ils ont eue à l'ouvrage, les présents qu'ils ont faits à la divinité, en quoi ils ont contribué à la bâtisse ou à l'ornement du temple.

Inscriptions trouvées près de Philippes, telles qu'elles ont été copiées par le P. Braconnier. Gruter, *tome* 1, *page* 129, *nomb.* 10, *n'en avoit rapporté que les cinq premières lignes, et d'une manière fort imparfaite.*

Première Colonne.

P. HOSTILIVS P. TIL. PHILADELPHVS
PETRAM INFERIOREM EXCIDIT

TITVLVM FECIT VBI
NOMINA CVLTOR. SCRIPSIT SAC.
VRBANOS P.
I. VOLATTIVS VRBANVS SAC.
I. NVTRIVS VALENS IVG
HERMEROS METRODORI
C. PACCIVS MERCVRIALIS
P. VEITIVS VICTOR
C. ABELLIVS ANTIROS
ORINUS COLONIÆ
M. PVBLICIVS VALENS
CRESCENS ABELLI
CHAVIVS PVDENS
M. VARINVS CHRESIMVS
M. MINVTIVS JANVARIVS
P. HOSTILIVS PHILADELPHVS
L. HEPENNIVS VENVSTVS.

Et neuf autres lignes que le P. Braconnier n'a pas copiées, sans doute, parce qu'elles ne contenoient que des noms.

Seconde Colonne.

M. HERENNIVS HILENVS
CATILIVS FVSCVS

CATILIVS NIGER
THARSA COLONIÆ
PHOEBVS COLONIÆ
CL. ÆLIVS FELIX
M. PLOTIVS GELOS.
P. TROSIVS GEMINVS
M. PLOTIVS VALENS
M. PLOTIVS PLOTIANVS F.
M. PLOTIVS VALENS F.
I. ATRAPIVS SVCCESSVS
C. LICINIVS VALENS
C. VELLEIVS RIVA.

Et neuf autres lignes également omises.

Troisième Colonne.

HOSTILIVS NATALES
C. PACCIVS MERCVRIALES
M. ALPINVS SACERDOS
C. VALERIVS FIRMVS
VELLEIVS PAIBES
VELLEIVS ONESIMVS
PHOIBVS COLON
C. FLAVIVS PVDENS.
L. VOLVTIVS FIRMVS

M. PVBLICVS CASSIVS
C. ABELLIVS SECVNDVS
ATILIVS FVSCVS
L. DOMITIVS VENERARIVS
L. VOLATIVS VRBANVS
C. JVLIVS PHILIPPVS
L. DOMITIVS ICARIOS
CAMELLIVS CRESCENS
M. ATIARIVS MOSCHAS.

Et quatre autres lignes omises.

Inscription la plus élevée à droite.

CVLTORES..... I. SILBANI S. D.
Q. SACERDOTEM AC.. IOBICTORE
Q. SEDIVS PROCLVS PA ER VAR DIONYSI
SEDIVS VALENS II. PROCVLVS
C. NAGAPETV HERACLI FI.
P. SVLIS QUINTVS
S. MARTIALES FR.
V. RTIVS SILBANVS.

Inscription dont la place n'est pas marquée.

P. HOSTILIVS PHILADELPHVS

OB HONOREM ÆDILIT. TITVLVM
POLIVIT DE SVO
ET NOMINA SODAL. INSCRIPSIT
EORVM QVI MVNERA POSVERVNT
DOMITIVS PRIMIGENIVS STATVAM
ÆREAM SILVANI CVM ÆDE
C. OVATIVS SABINVS AT. TEMPLVM
TEGENDO TEGVLAS CCCC TECTAS
NVTRIVS VALENS SIGILLA MARMORIA
DVA HERCVLEM ET MERCVRIVM
PACCIVS MERCVRIALES OPVS CEMENTIC..
CCL ET TABVLA PVTA OLYMPVM, etc.

Cinq autres lignes omises.

Seconde Colonne de la dernière inscription.

ALFENVS ASPASIVS SACERDOS
SIGNVM ÆREVM SILVANI CVM BASI
ITEM VIVVS XI MORTIS CAVSA E SVI REMISIT
HOSTILIVS PHILADELPHVS INSC IN
DENTIBVS IN TEMPLO PETRAM EXCIDIT.

Je crois qu'on doit aussi rapporter au temps de la république romaine ou des consuls, une fameuse pierre qu'on voit à l'orient de la ville, environ à cinq cents pas de distance. Elle est

creusée en forme de vase; elle a quinze pieds de haut et huit de large; elle est de couleur grisâtre comme le roc dont j'ai parlé; elle est unie, et sans autre ornement qu'un cordon ou espèce de couronne de feuilles de laurier qui règne sur les bords. On voit une inscription gravée sur les deux côtés de cette pierre. Cette inscription qui est la même sur l'un et l'autre côté, contient neuf lignes en caractères latins. Les cinq dernières ne peuvent plus se lire, on ne lit même la quatrième qu'en devinant un peu. Les lettres de la première ligne sont au nombre de neuf; elles sont si grosses et tellement séparées l'une de l'autre, qu'elles occupent un espace de près de huit pieds en longueur. Celles de la deuxième, de la troisième et de la quatrième vont toujours en diminuant proportionnellement, ce qui fait qu'elles contiennent plus de lettres. Voici l'inscription qui s'y lit en lettres initiales:

C. VIBIVS. CF.
COR QVARTVS.
MILLEGVN MACEDONIE.
DECVR ALAES CVI VIOR.

Ce grand vase est posé sur une espèce de

base de deux pierres mal assemblées l'une avec l'autre : je crois que c'est une urne qui a servi à renfermer les cendres de deux Romains dont le nom y est marqué, et peut-être celle de quelques autres de leur famille. On croit dans le pays qu'elle est du temps des rois de Macédoine, mais cette opinion me paroît mal fondée. Cependant on pourroit conjecturer que cette urne a servi pour le même usage aux Macédoniens; que les Romains conquérants et maîtres de ce pays se la sont appropriée, et qu'ils y ont fait graver les noms qu'on y lit encore. Le haut de ce vase est bien conservé, mais le bas est beaucoup endommagé; il étoit apparemment couvert, mais le couvercle n'y est plus.

A quelques lieues au nord est la Cavale, petite ville qui n'a point de fortifications à la moderne, mais une simple enceinte de murailles flanquées de tours; elle est située sur un rocher qui s'avance, et fait cap à l'île de Thasso, qui n'en est éloignée que de cinq ou six lieues. Ce rocher a quelque ressemblance avec un cheval qui tourne la croupe à la mer, et présente la tête élevée vers la terre de Macédoine, à laquelle il est attaché par un isthme assez bas, qu'il ne seroit pas difficile de cou-

per. C'est par cet isthme que viennent dans la ville la plupart des eaux qui descendent des montagnes voisines : elles y sont conduites par un aqueduc qui a deux canaux l'un au-dessus de l'autre, élevés, l'un de vingt pieds, l'autre de trente-cinq. Sur la pointe du rocher est un château escarpé; mais malgré ce château la place n'est pas forte, et l'armée navale des Vénitiens s'étant présentée dans la pénultième guerre, à la première volée de canon, le commandant envoya offrir le tribut au capitaine général de la flotte.

Quelques géographes disent que cette ville étoit autrefois appelée *Calyba* et *Bucephala*, ce qui fait croire qu'elle est une de celles qu'Alexandre fit bâtir en l'honneur de son cheval Bucéphale, et son nouveau nom de Cavale reviendroit assez à ce dernier. Quoi qu'il en soit, elle n'est sûrement l'ouvrage ni des Génois, ni des Vénitiens qui l'ont possédée les uns après les autres; mais elle subsistoit du temps de l'empire romain, du moins à en juger par trois sépulcres qu'on a trouvés près la porte de la ville. En voici les inscriptions; les caractères en sont encore fort bien marqués et très lisibles.

Première Tombe au-dessous de l'aqueduc.

CORNELIA P FIL ASPRILLA SAC
DIVÆ AVG.

A la seconde ligne.

ANNO XX IV H S E

Seconde Tombe proche la porte de la Marine.

CORNELIA LONGA ASPRILLÆ
MATER ANNO LX H S E

Troisième Tombe auprès d'une Mosquée.

P. CORNELIVS ASPER ATIARIVS.
MONTANVS
EQVO PVBLICO HONORATVS
ITEM ORNAMENTIS DECVRIONATVS
ET VIRATVS PONTIFEX FLAMEN
DIVI CLAVDI
PHILLIPPIS ANNO XXIII H S E

Ce mot *Philippis* fait naître une autre difficulté; et sur cette inscription latine, quelques

gens ont pensé que cette ville s'étoit appelée Philippes, et que les Romains lui avoient donné ce nom pour éterniser la mémoire de l'ancienne Philippes qui étoit ruinée. Je crois qu'elle ne l'a jamais porté, mais que ces sépulcres ont été bâtis dans la capitale de la Macédoine, et, dans la suite des temps, transportés à la Cavale, qui n'en est qu'à trois ou quatre lieues.

De la Cavale je passai dans l'île de Thasso[1]: elle a environ quatre-vingts milles de tour; la pêche y est quelquefois fort abondante. Le même jour que j'arrivai on prit pour le moins vingt mille poissons en deux ou trois coups de filet. Cela vous étonne; les pêcheurs eux-mêmes en furent surpris, et ils attribuoient ce bonheur à l'arrivée des missionnaires. Environ douze mille de ces poissons n'étoient guère différents du hareng pour la grosseur et la figure; les autres étoient beaucoup plus petits. Cette île a des mines d'argent qu'on a fouillées, comme il paroît, par des routes souterraines qu'on voit encore dans les montagnes.

Les vins de Thasso étoient autrefois estimés à Constantinople; on les trouvoit délicats et bienfaisants. Les uns, dit-on, inspirent la joie,

[1] Anciennement *Thasos*. (*N. des Édit.*)

les autres concilient le sommeil : saint Chrysostôme a prêché contre cette sorte de luxe. Les anciens connoissoient un raisin sous le nom de *Tassia uva*, parce qu'il se trouvoit principalement en cette île. Aujourd'hui ses vins sont en discrédit, et, quoiqu'elle soit fertile en bois, en troupeaux et en une certaine graine qui sert à teindre en rouge, on parle beaucoup plus de ses huiles, de son miel et de sa cire. C'est en cela que consiste son principal trafic, et elle produit de ces sortes de denrées en si grande quantité que le capitan-pacha à qui elle appartient en retire plus de revenu que d'aucune des Cyclades et des Sporades.

Les Thassiens croient que l'hérétique Nestorius est mort dans leur île, où il fut relégué, disent-ils, par l'empereur Théodose-le-Jeune, pour n'avoir pas voulu se soumettre au concile d'Éphèse. Ils montrent trois tombeaux, dont ils prétendent qu'un est celui de Nestorius, et les deux autres de deux de ses disciples, mais il n'y a aucune inscription qui en fasse foi; ainsi cette opinion est, selon toutes les apparences, une fable des Grecs modernes, et voici ce qui pourroit bien y avoir donné lieu. En lisant dans les historiens ecclésias-

tiques que Nestorius fut exilé dans l'Oasis, une affreuse solitude d'Égypte, où il mourut misérablement, ils ont sans doute pris l'O d'Οάσις pour un Θ, d'où ils ont fait Θάσος, qui est le nom de leur île. Voilà sur quoi peut être fondée la prétendue tradition.

Au reste, cette fausse persuasion des Thassiens fait qu'ils craignent qu'on ne les soupçonne de nestorianisme : pour éloigner ce soupçon, ils sont les premiers à en accuser les autres, et à invectiver contre cet hérésiarque et ses sectateurs.

Ils ne paroissent guère connoître d'autre hérésie que celle-là ; et l'on est sûr de les gagner en invectivant contre elle.

Je fus surpris d'en voir un demander comment nous appelons la sainte Vierge, si c'est Θεοτόκος, avec l'accent sur la pénultième syllabe, ce qui signifie mère de Dieu ; ou Θεότοκος, avec l'accent sur l'antépénultième, ce qui veut dire enfant de Dieu. Je n'aurois jamais cru que le souvenir de cette subtilité grammaticale se fût conservé si long-temps, au milieu de l'ignorance crasse où sont presque tous les Grecs en matière de religion. Comme je lui eus répondu que l'Église catholique reconnoissoit Marie non seulement pour

fille de Dieu selon l'esprit, mais aussi pour Mère de Dieu, tous applaudirent à cette réponse, et me donnèrent de nouvelles marques d'amitié.

L'île de Thasso conserve encore aujourd'hui des monuments de l'antiquité; et les ouvrages même des Génois nous apprennent à remonter plus haut, puisqu'ils n'ont été construits que de pierres ramassées d'autres édifices plus anciens, et que l'on y voit de grandes pièces du plus beau marbre, mêlées sans ordre avec le moellon le plus grossier. Il y reste d'ailleurs de précieux vestiges d'une domination plus puissante, entr'autres le port avec une fort belle darse autour de laquelle régnoit un beau quai pavé de marbre blanc, qui subsiste encore en partie. La plaine voisine, qui a plus d'une lieue de diamètre, est toute couverte de ruines d'anciens édifices.

Ce qui m'a le plus frappé, c'est un sépulcre qui s'élève de terre à la hauteur de douze à quinze pieds, et qui n'est composé que de cinq pièces, toutes d'une belle pierre grise. Ces cinq pièces sont, premièrement, le couvercle taillé en pointe de diamant, avec les quatre angles relevés comme pour soutenir quelques figures: ce couvercle a neuf pieds et demi de long, quatre de large, et deux dans sa plus grande

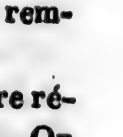
hauteur. Secondement un coffre carré et uni, de neuf pieds de long, quatre et demi de large, autant de haut. Troisièmement une espèce de tombe épaisse de deux pieds, ornée d'un bourrelet et d'une moulure autour qui sépare ce premier coffre du second. Quatrièmement, le second coffre taillé par le dehors en forme de piédestal, haut d'environ quatre pieds. Cinquièmement une base haute de deux pieds depuis le coffre carré jusqu'au bas. Toutes ces pièces ont plus d'étendue en longueur qu'en largeur, de sorte que la base a bien onze pieds de long et six de large. Je ne trouvai aucune inscription sur ce monument.

On voit aussi presque au centre de l'île les ruines d'un château avec deux inscriptions et des bas-reliefs; mais ces inscriptions, l'une grecque et l'autre gothique, sont pleines de fautes, et ne disent rien autre chose, sinon que ce château a été rebâti l'an du monde 6910, c'est-à-dire, l'an de l'ère chrétienne 1402, puisque, selon le calcul des Grecs, la première année de l'ère chrétienne est la 5508 depuis la création du monde.

L'inscription grecque est accompagnée d'un écusson blasonné d'une croix cantonnée de quatre lettres grecques que les empereurs de

Constantinople substituèrent par dévotion à celle du *Labarum*, je veux dire, I. X. N. K. qui signifient que c'est Jésus-Christ qui remporte les victoires.

L'inscription gothique parle d'une autre réparation du même château faite en 1434. On voit sur cette même table de marbre trois écussons; celui du milieu a le champ semé d'écailles de poissons, et en chef une croix cantonnée de quatre B, ainsi renversés. L'écusson de la droite est fuselé en pal; ce qui ressemble aux armes des princes Monaco de la maison de Grimaldi. L'écusson de la gauche porte écaillé comme celui du milieu, mais sans la croix. Les métaux sont distingués des couleurs dans ces armoiries; ils ne le sont point entre eux non plus que les couleurs entre elles.



A l'extrémité de l'île, vers le sud-est, il y avoit une petite ville défendue par un château: je n'ai trouvé là ni inscriptions, ni figures, excepté deux grands tigres en relief placés au-dessus d'une porte. On me raconta que cette ville avoit été ruinée depuis environ cinquante ans, par des corsaires de Malte. Ils voulurent enlever une fille, et furent d'abord repoussés; mais ils revinrent quelque temps après en

grand nombre, se rendirent maîtres de la ville, s'emparèrent du château, et le détruisirent. Ce fait m'a été confirmé par des Provençaux qui me nommèrent le capitaine de ces corsaires, et ils m'ajoutèrent qu'il étoit mort dans l'indigence et la misère, quoique ses courses fréquentes et heureuses eussent dû beaucoup l'enrichir. Cette violence avoit rendu odieux les Francs dans toute l'île. Le nom françois y est pourtant plus respecté que dans aucun autre endroit de l'empire ottoman.

Les Anglois et les Hollandois y sont peu connus; les Allemands et les Vénitiens y sont regardés comme ennemis; les François y sont bien venus, parce qu'ils ont facilité le commerce des habitants du pays, et se sont intéressés en leur faveur auprès de la seigneurie de Venise, et du Grand-Maître de Malte.

Revenu de cette excursion, j'envoyai le P. Piperi à la côte voisine de Thessalie, et ce ne fut qu'après bien des dangers qu'il arriva à la plage Zagora. On donne ce nom aux environs des monts Pélion et Ossa, si fameux par les fables des poètes : ce sont des gorges de montagnes, des plaines, des vallées, des collines agréables, que la nature elle-même semble avoir pris soin d'embellir. Ces cantons enchantés ne

doivent à l'art aucuns de leurs ornements. Le célèbre vallon de Tempé avec son fleuve Pénée, en fait une partie considérable. Presque tout ce canton charmant est coupé par de beaux ruisseaux qui serpentent en cent petits canaux naturels, et arrosent divers arbres d'une hauteur extraordinaire, et donnent aux bergers et aux troupeaux un abri délicieux contre les ardeurs du soleil. L'air ne peut manquer d'être fort sain dans un si beau pays; cependant les habitants, presque tous Grecs, n'en vivent pas plus long-temps, faute de savoir se gouverner et se modérer : ils n'usent presque que de mets salés et de fruits. Quoique leur vin ne soit pas des meilleurs, ils en prennent avec excès. Ils le boivent toujours pur, comme tous les peuples du Levant, qui se moquent de nous quand ils nous voient mettre de l'eau dans notre vin; mais aussi, en échange, ils boivent l'eau toute seule, quelquefois pendant plusieurs mois. Ils passent souvent de l'un à l'autre par caprice et sans règle : aussi sont-ils sujets à des maladies fort dangereuses, surtout pendant l'été et pendant l'automne. On trouve dans ce pays de bons chevaux qui soutiennent encore la réputation de l'ancienne cavalerie thessalienne. On y nourrit toutes

sortes de troupeaux, et on y trouve quantité de blé, de miel, de cire et même de soie.

Le P. Piperi parcourut toutes ces contrées, et ne revint me rejoindre à Salonique qu'après trois mois écoulés.

Il resta avec moi tout l'hiver, et nous ignorions quels secours nous pouvions espérer, pour donner à la nouvelle mission la forme qui convenoit.

La maison consulaire où nous avions demeuré jusqu'alors, n'étant guère propre pour les fonctions de notre sainte religion, nous avions loué, vers la fin de l'année précédente, un petit appartement dans la paroisse de saint Athanase; je m'y retirai, et je laissai le P. Piperi chez M. le consul. Là je dressai un autel. J'y disois la messe les jours ouvriers, et je commençai à travailler au salut des Grecs, par l'instruction de leurs enfants qui y accouroient en grand nombre. Les parents de ces jeunes Grecs et plusieurs autres personnes y venoient en foule; chacun me proposoit ses difficultés sur les choses de la foi et sur les différences des deux rits : ils saisissoient avidement les réponses, et d'un jour à l'autre revenoient en plus grand nombre.

Le voyage que j'avois fait au mont Athos nous faisoit honneur auprès des Grecs qui ont

en singulière vénération ces monastères, les religieux qui les habitent, et ceux qui les ont visités. Quoique tout le monde ne nous fût pas également bien affectionné, personne cependant n'osa se déclarer contre nous, excepté un orfèvre grec dont je vais vous raconter la ridicule calomnie.

Un jour il se trouva dans une nombreuse assemblée, où la plupart de ceux qui la composoient parloient fort honorablement de nous; il n'osa pas contredire ouvertement. Ces papas, dit-il, ont du zèle; mais je ne puis m'empêcher de leur vouloir du mal depuis que j'ai su, de très bonne part, que le roi de France a envoyé quatre de leurs confrères en Moscovie, pour faire périr le Czar : et ils se sont volontiers chargés de cette commission. Tous furent surpris de ce discours. L'accusation étoit grave par elle-même; elle pouvoit faire plus d'impression en ce pays que partout ailleurs. Les Grecs sont persuadés, on ne sait sur quel fondement, que le Czar les délivrera un jour de la domination des Turcs. Comme la Grèce et la Moscovie suivent le même rit, peut-être cette persuasion est-elle fondée sur la conformité de religion. Quoi qu'il en soit, cette calomnie suffisoit pour renverser notre mission nais-

sante. Heureusement un de ceux qui écoutoient ce discours, étoit revenu depuis peu de Moscovie; il assura qu'il y avoit vu quelques-uns de nos pères; qu'ils y vivoient dans la pratique des vertus propres de leur état, et qu'ils y étoient honorés de la bienveillance et de la protection du prince.

Malgré cette espèce de justification que sembloit nous avoir ménagée la Providence, je crus devoir porter les choses plus loin. Je priai d'autres Grecs, que je savois avoir demeuré long-temps à Moscou, d'aller trouver l'orfèvre et de le détromper; je fis encore plus, je portai mes plaintes au consul de France, et je lui déférai cette atroce calomnie faite contre le roi très chrétien. Je le conjurai cependant de ne pas faire punir le calomniateur selon la rigueur des lois, mais de lui faire les reproches que méritoit une imputation si odieuse, et de l'avertir qu'il se tînt désormais dans les bornes du respect qu'il devoit à la vérité, à l'honneur du Roi, et à celui de la religion. La démarche réussit comme je le souhaitois : quand il s'agit de l'honneur du Roi, ou de la nation, MM. nos consuls ne savent ce que c'est que de plier; ils prennent le haut ton, et se font respecter. M. Arnaud fit une

sévère réprimande au calomniateur, et l'assura que si nous n'avions intercédé pour lui, il n'auroit pas manqué lui-même de le faire punir, ou de le traduire au tribunal du juge turc, pour le faire châtier comme criminel de lèse-Majesté à l'égard du plus grand des rois qui vivent en paix avec la Porte ottomane. Cette affaire fit grand bruit : les Grecs en furent instruits ; notre modération nous fit honneur, et nous les attacha encore davantage ; nous ressentîmes bientôt les effets de cette affection. Le seigneur Jean Paléologue, le plus distingué des primats de la ville, voyant avec peine que la maison que nous avions louée étoit petite, obscure et fort incommode, résolut de nous en faire bâtir une autre dans une place voisine de son palais, et il exécuta son projet l'année suivante.

Tout sembloit concourir à nous accréditer. Les Arméniens qui trafiquent à Salonique n'y ont point d'église, et les Grecs, qui les méprisent, ne les reçoivent pas volontiers dans les leurs. Dès qu'ils apprirent qu'il y avoit un missionnaire qui parloit turc, et même arménien, ils accoururent en foule chez nous pour entendre la messe, et recevoir les sacrements. Parmi eux, un pauvre homme tomba malade ; nous l'as-

sistâmes pendant sa maladie, et nous lui procurâmes tous les secours spirituels et temporels que l'humanité et la religion demandent. Il mourut entre nos bras. Ses compatriotes ne savoient comment le faire enterrer; les Grecs leur demandoient une grosse somme d'argent. Comme il n'étoit pas de notre rit, et qu'il étoit sujet du grand-seigneur, nous ne pouvions faire cette fonction sans une permission expresse. Ses confrères prirent le parti d'aller trouver le molla, ou juge souverain de la ville, et de lui exposer leur peine.

Seigneur, lui dirent-ils, il est mort un de nos frères; il étoit pauvre, nous ne savons comment le faire inhumer. Si nous nous adressons aux Grecs, ils nous demanderont une trentaine de piastres, et le défunt n'a peut-être point laissé trente aspres [1]. Mais les pères françois l'ont secouru dans sa maladie; ils s'offrent à l'enterrer pour rien, si vous avez la bonté de le permettre. Cela est merveilleux, répliqua le juge turc, que ces pères après avoir assisté votre homme pendant sa maladie, veuillent bien encore lui rendre gratuitement les

[1] L'aspre est une petite monnoie turque qui vaut six deniers, monnoie de France.

derniers devoirs. J'ai toujours ouï dire que les François sont généreux, et cette occasion en est une nouvelle preuve. Allez, ajouta-t-il, il n'y a pas à délibérer, adressez-vous à eux, puisqu'ils veulent bien vous rendre ce service, et si quelqu'un ose vous inquiéter, plaignez-vous, j'y mettrai bon ordre.

Les Arméniens, transportés de joie, vinrent me trouver avec cette permission. Je fis à leur confrère des obsèques honorables : je fournis le luminaire, et j'engageai plusieurs François à y assister. Cette charité étoit placée; elle charma les Arméniens, qui depuis ce temps-là furent plus assidus que jamais à notre chapelle; et s'ils ne sont pas la plus nombreuse partie de notre troupeau, ils en sont la plus édifiante par leur piété.

Nous exercions tranquillement notre ministère, et nous voyions prospérer nos travaux, lorsque la peste se fit sentir. La contagion, qui se répandoit de jour en jour, obligea le consul et presque toute la nation françoise à quitter Salonique, et à se retirer à Galasso, gros bourg distant de sept lieues vers l'orient, et agréablement situé dans un air pur et fort sain (c'est l'ancienne ville d'*Adrameria*, qui est encore aujourd'hui un siége épiscopal),

M. le consul pria le P. Piperi de le suivre et de servir d'aumônier à la caravane : nous crûmes ne devoir pas refuser à notre protecteur cette marque d'amitié.

On partit de compagnie le 20 juin [1] au matin, et on arriva au terme le soir. On marchoit comme en ordre de bataille. Dès que les habitants de Galasso virent paroître l'étendard blanc que M. le consul faisoit porter à la tête de la troupe, ils le saluèrent d'une décharge de mousqueterie, et l'on y répondit avec un plus grand nombre d'armes à feu. Les Galassiens avoient placé dans la campagne des fusiliers de distance en distance, pour recevoir leurs nouveaux hôtes, et leur servir d'escorte; ces fusiliers se joignoient à mesure qu'on avançoit, et ils marchoient à la tête de la caravane. A l'entrée du bourg, les primats se présentèrent, et après avoir salué M. le consul, ils lui montroient les logis qu'on avoit destinés pour lui et pour sa suite. On avoit été prévenu, et le pacha de Salonique avoit envoyé à Galasso un commandement qui portoit que pour leur argent les François fussent logés commodément, et qu'on leur fournît tout ce qui leur

[1] Année 1708.

étoit nécessaire pendant tout le temps qu'ils y séjourneroient. L'ordre fut ponctuellement exécuté. Dès qu'on eut pris possession des maisons marquées, on arbora le pavillon au haut de celle du consul; on régala plusieurs fois l'évêque, l'aga, les papas et les primats; et tout se fit avec cet air de politesse et de magnificence qui est le caractère de notre nation, et qui lui fait tant d'honneur auprès de l'étranger.

Le P. Piperi, chargé du spirituel, n'oublia rien pour engager tout le monde à sanctifier ce séjour par les plus saints exercices de la religion. Il dressa un autel dans la maison du consul. Tous les jours il y célébroit la sainte messe, que nos François entendoient régulièrement. Quelquefois il les menoit à de petits pélerinages de dévotion; le terme le plus ordinaire étoit une église de Sainte-Anastasie. Il sut si bien gagner les bonnes grâces de l'évêque, que ce prélat lui permit d'instruire les pères et les enfants : tout se passa avec une satisfaction mutuelle. Les Grecs mêmes se déclarèrent en bien des occasions pour le rit romain. La peste ne dura que deux mois, et nos François revinrent à Salonique, dans le même ordre qu'ils en étoient partis. L'évêque, à la tête de ses papas, vint en cérémonie leur

souhaiter un bon voyage, et s'arrêta pour voir passer la cavalcade. Les primats et une bonne partie du peuple la suivirent jusque hors du bourg. On sait que les François aiment à faire de la dépense, surtout dans le pays étranger. Comme leur séjour avoit répandu quelque argent, le peuple, et surtout les pauvres gens, furent touchés de leur départ. En rentrant dans Thessalonique, ils traversèrent une partie de la ville l'étendard levé, pour conduire M. le consul chez lui.

Le 7 novembre, le P. Piperi s'embarqua sur une pinque pour visiter les chrétiens des îles circonvoisines. Il avoue, dans la relation qu'il a faite de ce voyage, que jamais de sa vie il n'a été en si grand danger. Nous mîmes à la voile, dit-il, avec un vent favorable, et tout l'équipage étoit dans la joie. Sur le soir, le ciel se couvrit de nuages épais, la mer s'enfla extraordinairement, et le vent changeant d'un moment à l'autre, nous fûmes obligés de courir tantôt vers Cassandria, tantôt vers Zagora. L'alternative de ces vents, qui firent le tour de la boussole depuis minuit jusqu'au jour, augmenta la tempête, et nous mit à deux doigts de notre perte. Le capitaine vint me dire, la larme à l'œil, d'implorer la miséricorde de

Dieu et la protection de la sainte Vierge; que le vent seul pouvoit nous sauver, et que le vent commençoit à manquer; j'étois, Dieu merci, assez tranquille sur mon sort; je le priai de m'avertir des progrès du danger et du temps où il seroit nécessaire de donner une absolution générale. Le jour parut et augmenta notre frayeur, à la vue des vagues qui venoient tout à la fois de trois ou quatre endroits différents se briser contre notre barque avec un bruit horrible, et les plus violents balancements que j'aie jamais sentis sur la mer; enfin le vent manqua tout-à-fait. C'est alors que nous nous crûmes perdus, et qu'on ne songea plus qu'à se préparer à la mort. On sonna la cloche, on se mit à genoux; je me plaçai au milieu, tenant en main un tableau de la sainte Vierge, dont je récitai les litanies : je fis faire à tous les assistants des actes réitérés de contrition, de résignation à la volonté du Seigneur, de foi, d'espérance et de charité.

Le capitaine fit ensuite, en son nom, et au nom de tout l'équipage, un vœu à Notre-Dame de *Vatopedi*, qui est en grande vénération à Napoli de Romanie : chacun promit de faire une offrande selon ses facultés. Je jetai de l'eau bénite dans la mer; je leur fis promettre

de se confesser en arrivant à terre; j'en confessai quelques-uns, et je les avertis tous de se tenir prêts à recevoir l'absolution, si bientôt Dieu ne nous envoyoit un peu de vent pour surmonter les flots. Après ces devoirs de piété, je tâchai de les consoler, en leur faisant espérer que Dieu auroit pitié de nous : qu'il n'avoit apparemment permis cette horrible tempête que pour faire rentrer les pécheurs en eux-mêmes, et les rappeler à lui. A ce discours, tous m'interrompirent, et s'écrièrent en pleurant : Jésus, sauveur de nos âmes, ayez pitié de nous; Vierge sainte, secourez-nous; oui, mon Dieu, ajoutèrent-ils, vous nous traitez comme nous le méritons ; mais nous promettons de nous convertir et de changer de vie. Alors nous chantâmes trois fois : *Patrona navigantium, ora pro nobis*. Mes enfants, leur dis-je ensuite, je sens dans mon cœur que cette Reine toute-puissante, l'asile et le refuge des pécheurs, exaucera nos vœux. Peu de temps après, nos voiles s'enflèrent : on crie miracle ; on redouble les prières; la reconnoissance entretient les sentiments que la crainte avoit fait naître ; le vent se fortifie, et devient en poupe. Notre course s'acheva sans alarmes ; nous fûmes assez heureux pour

ganer le port de Palermo [1], avant le coucher du soleil. D'abord que nous eûmes pris terre, notre premier soin fut de nous mettre à genoux, Latins et Grecs, pour rendre de très humbles actions de grâces à Dieu, à sa sainte Mère, et aux Saints que nous avions invoqués.

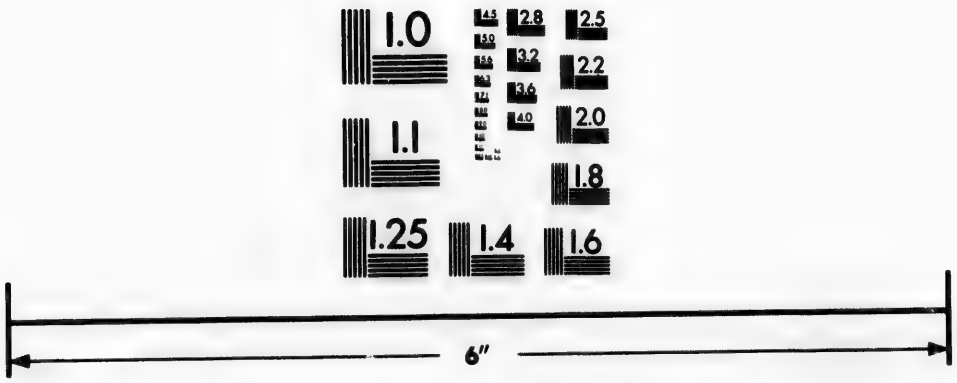
Le P. Piperi finit ainsi sa relation. Cette tempête, dit-il, me parut singulière; mais quelque chose de plus singulier encore, c'est qu'après le danger passé, aucun des passagers délivrés de la crainte du naufrage, ne fut infidèle aux promesses qu'il avoit faites, et tous se confessèrent à Scopoli avec des sentiments d'une parfaite pénitence.

La maison que nous avoit fait bâtir le seigneur Paléologue, se trouva logeable au mois de février [2]. J'allai m'y établir. Alors les Grecs accoururent à nous en plus grand nombre, attirés par l'étendue et la commodité de cette nouvelle demeure. Le fruit répondit au travail, et j'eus la consolation de voir le nombre des catholiques s'augmenter de jour en jour. Ces succès naissants m'enhardirent, je souhaitois établir huit ou dix missionnaires à Thessalonique et aux environs; mais les besoins des autres mis-

[1] C'est le port de l'île Scopoli ou Scopelo.

[2] Année 1709.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

sions, la coutume des Turcs, qui ne souffrent les missionnaires que dans quelques îles, e dans les échelles du Levant où il y a des consuls françois, firent échouer ce dessein, et il fallut se borner à ce qu'on avoit fait jusqu'alors.

La guerre qui s'alluma entre le czar et le grand-seigneur [1], nous procura un surcroît de travail. Les Grecs, par aversion pour les Turcs, qui leur reprochoient sans cesse qu'ils étoient Moscovites d'inclination, et par l'espérance qu'ils avoient conçue de leur prochaine délivrance de la domination ottomane, commencèrent à nous découvrir avec plus de confiance leurs sentiments sur la religion, ce qui nous donna de nouvelles occupations. Les plus raisonnables et les mieux instruits d'entre eux, paroissoient souhaiter une réunion générale et solide de l'Église d'Orient avec celle d'Occident. Chaque jour ils nous proposoient de nouveaux doutes qu'il falloit éclaircir. Un d'eux entre autres, nous ouvrit un vaste champ de disputes, en nous présentant un ouvrage posthume d'un nommé Dosithée, patriarche schismatique de Jérusalem. Cet ouvrage avoit été imprimé en Valachie, l'an 1705, et est intitulé: Τόμος χάρας, (Livre de joie),

[1] Année 1711.

En effet, dès la préface, ce téméraire discoureur se félicite d'avoir convaincu les Latins d'hérésie et d'impiété manifeste; et il invite arrogamment tous ceux de son parti à prendre part à sa joie. Le corps de l'ouvrage comprend : 1° deux lettres de Photius au pape Nicolas Ier; une troisième au clergé d'Antioche; une au patriarche d'Alexandrie, et enfin, une cinquième à l'archevêque d'Aquilée. 2° Les actes du faux synode où il présida, et qui le confirma dans le siège de Constantinople, en chassant saint Ignace. 3° Des notes sur ce synode. 4° Des ouvrages d'un certain Nicolas, *Iatro-Philosophe* (ou médecin-philosophe), et d'un Mélèce contre la primauté du Pape. 5° Un mauvais dialogue contre le concile de Florence. Voilà ce que contenoit le livre.

Après quelques conférences particulières sur ce bel ouvrage, dont nous découvrîmes les faussetés, les fraudes, les calomnies, tous les assistants convinrent qu'il devoit être rejeté, et on me l'abandonna, afin que dorénavant il n'infectât personne de son venin. A peine ce travail fut-il fini, que je fus chargé d'un autre qui demandoit beaucoup plus de discussion et plus d'application. Il y avoit à Venise un jeune homme de Salonique, que son oncle, l'un des

principaux de la ville, avoit prié de lui ramasser tout ce qu'il pourroit trouver d'ouvrages des Pères grecs, et de les lui envoyer. Il s'acquitta parfaitement bien de sa commission, et il lui fit tenir les œuvres de saint Athanase, de saint Denis l'Aréopagite, de saint Cyrille d'Alexandrie, de saint Grégoire de Nazianze et de saint Grégoire de Nysse; mais à la fin de chaque livre, on y avoit inséré quelques pages de papier, où l'on avoit écrit quantité de notes, qui tendoient à prouver que ces saints avoient été du sentiment des Grecs modernes, sur la procession et la mission du Saint-Esprit, sur le purgatoire, sur la primauté du Pape, sur la béatitude des Saints, et sur la lumière *thaborique*, idée chimérique de Grégoire Palamas. Pour réfuter tant de calomnies, il fallut lire attentivement tous ces gros volumes, expliquer ces textes qu'on nous objectoit, en produire d'autres et de plus clairs en faveur des dogmes catholiques, afin que la vérité parût dans tout son jour. Ce fut un travail immense; mais avec le secours divin, nous y réussîmes de telle sorte que nos adversaires parurent pleinement satisfaits. Tandis que pour gagner les schismatiques, nous employions la persuasion, nous avions en même temps recours à

l'autorité po
dans nos mi
man ou com
qui défendo
peine aux F
nous pour e
gile. C'est a
principaux e
Le chancelie
beaucoup da
avec respect
sé; et ce jug
entre les mai
nous crûmes
veau consul
la chapelle co
et il reconnu
Le jour de
ouverte et p
personne s'y
notre maison
des messes s

[1] En 1712.
[2] M. Brue,
ambassadeur
[3] M. de Boi
la religion.

l'autorité pour les empêcher de nous troubler dans nos ministères; et nous obtînmes un firman ou commandement du grand-seigneur [1], qui défendoit à quiconque de faire aucune peine aux François lorsqu'ils viendroient chez nous pour entendre la lecture du saint Évangile. C'est ainsi que les Turcs appellent les principaux exercices de notre sainte religion. Le chancelier de l'ambassadeur [2] nous servit beaucoup dans cette affaire. Le firman fut reçu avec respect par le molla, à qui il étoit adressé; et ce juge, après l'avoir lu, nous le remit entre les mains. Pour en tirer plus d'avantage nous crûmes devoir attendre l'arrivée du nouveau consul [3]. A son arrivée, il consentit que la chapelle consulaire fût transférée chez nous, et il reconnut la nôtre en cette qualité.

Le jour de la Pentecôte, 15 de mai, elle fut ouverte et publiquement fréquentée, sans que personne s'y opposât. Nous avions déjà disposé notre maison de manière qu'on y pût célébrer des messes solennelles, et y faire le service di-

[1] En 1712.

[2] M. Brue, chancelier de M. le comte Dessalleurs, ambassadeur à Constantinople.

[3] M. de Boismont, fort zélé pour l'avancement de la religion.

vin plus décemment que dans la maison du consul; mais le lieu étoit encore trop petit pour la foule.

Notre principale accupation pendant l'année suivante [1], fut de bâtir une nouvelle chapelle. L'édifice fut achevé en huit mois. Ni les Turcs, ni les Grecs schismatiques ne nous suscitèrent point d'affaire pour cela; au contraire, la plupart se réjouissoient de ce que les pères *Noirs* (c'est ainsi qu'ils nous appellent) formoient un établissement solide dans cette capitale de Macédoine. En entreprenant cet ouvrage, nous n'avions pas la moitié des fonds nécessaires; il s'acheva cependant sans contracter de dettes; les fidèles nous offrirent d'eux-mêmes ce qui nous manquoit. Quelques Grecs même voulurent avoir part à la bonne œuvre, et un de leurs primats ou archontes, nous légua en mourant cinquante écus romains.

La chapelle est longue de soixante-dix palmes, large d'environ vingt-cinq, et haute de trente: elle est consacrée sous le nom de Saint-Louis que le tableau de l'autel représente adorant Jésus-Christ entre les bras de la sainte Vierge. La première messe y fut célébrée le

[1] Année 1713.

our de l'immaculée conception, et la cérémo-
ie se fit avec tout l'appareil possible. Cet ap-
areil ranima la piété de nos François. Les ca-
échismes et les sermons furent plus fréquents
t plus fréquentés; l'office divin se fit avec plus
e dignité et de solennité. Cette chapelle se
oit d'assez près du haut des murailles, où il
asse souvent des janissaires; le chant s'entend
es environs, et jamais nous n'y avons vu faire
'insulte. On fit même dans la cour où elle est
lacée, la procession du saint-sacrement le jour
e la Fête-Dieu dans la plus grande décence,
t avec les marques d'un respect général.

Ici finissent les mémoires du P. Braconnier.
e fondateur de la mission de Salonique fut
ommé supérieur des missions de Perse. Il par-
it pour se rendre à Constantinople et de là à
spahan. Il s'arrêta à Scopoli pour y régler
lusieurs affaires avec le nouveau vice-consul,
I. Gautier; pendant ce séjour il fut attaqué de
a goutte et de la dyssenterie. Son courage le
it au-dessus de la nature défaillante: il s'em-
arqua pour la capitale de l'empire ottoman,
ans l'espérance, disoit-il, de mourir entre les
ras de ses frères. Dieu, pour achever de le
urifier et de le détacher de tout, ne le per-
it pas. Il arriva à demi mort au château des

Dardanelles; il y reçut les derniers sacrements de l'Église de la main d'un P. Récolet, aumônier d'un consul françois, et après avoir lui-même donné ordre à ses propres funérailles avec une présence d'esprit et une tranquillité d'âme admirable, il expira [1] dans la paix, le calme et la joie sainte que la religion seule peut donner. Il fut enterré dans le cimetière des Arméniens.

Après la mort de ce grand missionnaire, on voulut rendre l'établissement plus stable encore, et l'on demanda à la cour de Rome que la chapelle fût érigée en cure. Elle répondit qu'on n'y trouvoit aucune difficulté, mais que c'étoit à la France de demander ce titre. La France en ce temps-là ne vouloit rien demander à la cour de Rome : enfin, après bien des négociations, l'affaire a été heureusement consommée, et le titre curial accordé par le concours et le consentement des deux puissances. Nous sommes en partie redevables de cette érection à Mgr. l'archevêque de Carthage, vicaire-patriarcal de Constantinople. La sacrée congrégation de la Propagande le chargea de faire les informations nécessaires. Il les fit, et

[1] Au commencement de l'année 1716.

rendit le témoignage le plus honorable pour les missionnaires. Sa lettre que nous avons en main est un éloge continuel de leurs vertus et de leurs travaux. Si nous la rendions publique, on nous accuseroit peut-être de manquer à ce que la modestie prescrit ; mais nous manquerions à ce que la reconnoissance exige, si nous ne lui faisions pas du moins honneur du zèle qu'il a témoigné, et des peines qu'il a prises en notre faveur.

Le P. Jean-Baptiste Souciet, à qui nous devons cette relation exacte et intéressante, étoit le cinquième de six frères qui se sont successivement consacrés à Dieu dans notre compagnie. La facilité de son esprit le rendoit propre à plus d'un genre de littérature ; son goût le fixa aux ouvrages d'érudition. Attentif et profond dans ses recherches, exact et fidèle dans ses récits ; toujours en garde contre les erreurs et incapable de les enseigner, il n'adoptoit que ce qu'il avoit mûrement examiné, et ne décidoit que sur ce qu'il avoit bien approfondi. On ne craint point d'en imposer au public, quand on a de tels auteurs ou de tels garants des mémoires qu'on lui présente. Aux talents qui rendent l'homme de lettres précieux à l'état, il joignoit les qualités qui rendent l'homme de zèle

véritablement utile à la religion. La gloire de Dieu et le salut des ames furent les deux objets qui le conduisirent aux missions du Levant. Sage, mais intrépide, il sembloit ne connoître les obstacles que pour les mépriser ou les vaincre, et tous les dangers de l'action ne se présentoient à ses yeux que comme des attraits pour l'entreprise. En voici un trait bien marqué.

Deux esclaves, dont l'un étoit Lithuanien, et l'autre né en Italie, avoient abjuré la foi. Le repentir suivit de près l'apostasie. Confus de leur foiblesse, ils en firent une pénitence publique : cette démarche éclatante arma l'infidélité contre eux. Ils furent arrêtés, on les conduisit au juge. La bastonnade, les fers, la menace des derniers supplices, tout fut employé pour les intimider. Les missionnaires furent alarmés, ils craignirent une chute nouvelle; on résolut de tout risquer pour les secourir dans ce danger pressant.

Le P. Souciet s'offrit pour cette entreprise: c'étoit exposer sa vie. L'espoir de mourir pour la foi flatta son courage. Il pénétra dans la prison, il parla aux deux confesseurs de Jésus-Christ, leur administra le sacrement de pénitence, et les anima si vivement par ses discours,

qu'ils répandirent généreusement leur sang pour la religion qu'ils avoient auparavant abjurée, et réparèrent l'apostasie par le martyre. L'instruction des matelots l'occupa tout entier; il la continua sans intervalle. Il les assembloit les dimanches et les fêtes dans notre maison : les autres jours il alloit les trouver sur les vaisseaux. Il préparoit les uns à des confessions générales, il disposoit les autres à la sainte communion, il les instruisoit tous des principes et des lois de notre sainte religion. C'est dans ces saints et pénibles exercices que les chaleurs excessives et des fatigues extrêmes n'interrompirent jamais, qu'il contracta une fièvre violente qui nous l'enleva le 23 de juillet 1738. La force de la maladie ne lui laissa que des moments de connoissance : il profita de ces intervalles pour recevoir les derniers sacrements de l'Église, et il mourut victime de son zèle au milieu des regrets, arrosés des larmes de ceux qu'il avoit secourus. Outre cette relation, nous avons de lui une lettre datée du 20 d'août 1734, qui contient deux événements glorieux pour la foi. Dans l'ancienne ville de Bérée, que les Grecs appellent aujourd'hui *Veria*, un jeune François âgé de dix-huit ans, avoit eu le malheur de renoncer à la religion.

Honteux de sa foiblesse, il la détesta publiquement, et comme il n'y avoit point de prêtres latins à Veria, il confessa son crime à un prêtre grec, et en reçut la communion. Le scandale ne lui parut point assez réparé; sa ferveur le porta à un genre de pénitence bien singulière.

Il s'appliqua aux jambes des pointes très piquantes, il se mit sur la tête une couronne d'épines, il s'attacha au coup une petite croix. Dans cet état il parut au milieu de la ville, et dépouillé jusqu'à la ceinture, il se frappoit avec une corde nouée, en criant: *J'ai été apostat, mais je suis chrétien.* Le juge le fit arrêter: menaces, promesses, tourments, tout fut employé pour l'engager dans une seconde apostasie; il soutint toutes ces épreuves avec une constance invincible, et il mourut dans les supplices. Les chrétiens enlevèrent son corps, et l'enterrèrent avec honneur dans une église. Plusieurs ont gardé des gouttes de son sang et des morceaux de ses habits. Le second événement, qui a quelque chose de plus singulier, arriva dans la ville de Salonique. Un Turc avoit conçu la plus violente passion pour une fille bulgare d'environ quinze ans. Il n'épargna rien pour la séduire, mais tout fut inutile. Son amour se

changea en désespoir et en rage. Il suborna des témoins. Ceux-ci attestèrent qu'elle avoit donné parole de l'épouser, et d'embrasser la religion mahométane. Elle nia l'un et l'autre constamment. Le juge l'envoya en prison, sa mère l'y suivit. Là, elle répétoit sans cesse ces paroles : *Mon Sauveur, vous savez que je suis à vous ; délivrez-moi de ce péril, et appelez-moi à vous.* Sa prière fut exaucée, elle mourut le matin du second jour de sa prison. Les gardes aperçurent une grande lumière sur la chambre où elle étoit ; ils y entrèrent, la trouvèrent morte, et, frappés de ce prodige, ils en répandirent le bruit dans toute la ville. Beaucoup d'autres voulurent en être témoins ; les Grecs frappés de cet événement mirent en pièces une partie de ses habits, et les conservent encore comme des reliques.

MEMOIRE

Sur la ville de Damas et ses dehors.

Damas a l'avantage de s'être conservé le titre de capitale de Syrie, quoiqu'elle ne soit plus aujourd'hui cette ville ancienne, bâtie par Hus, petit-fils de Sem, augmentée ensuite et embellie par Damas, intendant de la maison d'Abraham, qui lui fit porter son nom.

Les Arabes la nomment *Cham-Eldeméchy*. *Cham* signifie *Sem* (grand-père de Hus), qui fut son premier fondateur. *Deméchy* signifie en hébreu, *buvant le sang*, nom qui lui fut donné, parce qu'elle est située près de la montagne où Caïn tua son frère Abel.

Isaïe vit en esprit la ruine future de cette ville soixante-cinq ans avant sa destruction. Il prédit qu'elle cesseroit d'être ville, et deviendroit semblable à un amas de pierres. L'événement a justifié la prédiction.

En effet cette fameuse ville n'est aujour-

d'hui qu'un amas de maisons et de murs à demi ruinés. On nomme ce qui en reste, *Sahié*, c'est-à-dire *village*. Le reste à peine mérite-t-il ce nom.

Ce fut Nabuchodonosor qui réduisit Damas en cet état. Saint Jérôme dit que les Macédoniens entreprirent de la rebâtir, non pas sur les mêmes fondements, mais un peu plus loin. La raison qu'ils eurent de l'éloigner de ses anciens murs, fut que la ville étoit alors trop dominée par des montagnes. Ils aimèrent mieux placer la nouvelle dans la grande et belle plaine où elle est aujourd'hui, près de plusieurs rivières qui lui donnent autant de commodité que d'agrément.

Les rois Ptolémée, charmés de son heureuse situation, prirent plaisir à la décorer et à l'enrichir; mais ayant ensuite eu le malheur de changer souvent de maître, elle a eu celui de perdre beaucoup de sa beauté.

Ses premiers ennemis furent les Romains du temps de Pompée. Ils s'en rendirent les maîtres. Les Sarrasins à leur tour en chassèrent les Romains. Vinrent après eux nos princes chrétiens qui l'assiégèrent. Les assiégés étoient sur le point de se rendre, lorsqu'un Grec gagné par les Sarrasins fit si bien, qu'il persuada aux chefs

de l'armée chrétienne qu'il ne leur seroit pas possible de prendre la ville du côté dont ils l'assiégeoient. Il s'offrit de leur découvrir l'endroit de la place le plus foible, par lequel il leur seroit aisé de s'ouvrir un passage pour y entrer victorieux.

Le Grec fut cru sur sa parole : l'armée chrétienne décampa et passa de l'occident de la ville à son orient.

Les assiégés n'attendoient que ce mouvement des assiégeants pour faire à propos une sortie: elle se fit. Les Sarrasins se saisirent des meilleurs postes, et détournèrent tous les canaux qui auroient porté de l'eau à leurs ennemis.

Les chaleurs étoient excessives dans cette saison; les officiers et les soldats françois souffroient une soif mortelle. Le mal étoit sans remède; ce fut donc une nécessité de lever le siége.

Le siége levé, les Sarrasins demeurèrent les maîtres de leur ville : mais ce ne fut que pour quelque temps, jusqu'à ce que le fameux Tamerlan les en chassa. Les Mamelucs, maîtres de l'Égypte, l'enlevèrent aux Tartares, et ceux-ci jouirent paisiblement de leur conquête jusqu'en 1517. Au bout de ce temps Sélim, empereur des Turcs, se mit à la tête d'une nombreuse

armée en fit le siége. La ville se rendit; et depuis cette année les empereurs successeurs de Sélim l'ont conservée dans leur empire.

Damas avoit autrefois trois enceintes de murs pour sa défense. Le mur qui l'environnoit de plus près étoit le plus élevé. Un grand et profond fossé défendoit le second mur. Le troisième, qui étoit moins haut que les autres, étoit appuyé sur la contrescarpe.

Ces trois murs étoient défendus par des tours bâties assez près l'une de l'autre. Les unes étoient rondes, les autres carrées. Celles que le temps n'a pas encore détruites ont leurs créneaux, leurs embrasures et leurs parapets. Pour ce qui est des murs, ils sont presque tous ruinés.

La ville fait un carré presque parfait. Ses côtés ont une demi-lieue de longueur. De plusieurs faubourgs qu'elle avoit il ne lui en reste qu'un seul. Ce faubourg s'étend du nord à l'occident, et peut avoir une lieue de longueur ou environ.

La beauté et la commodité de la ville viennent de sept petites rivières, qui sont, pour ainsi dire, à son commandement.

Ces petites rivières traversent la plaine de Damas. Elles y entretiennent la verdure et la

fertilité. Les jardins qui environnent la ville, et qui lui donnent abondamment les fruits et les légumes dont elle a besoin, en sont continuellement arrosés. La ville reçoit de ces rivières ses fontaines publiques. Il n'y a presque pas une rue qui n'ait la sienne. Les maisons même, pour peu considérables qu'elles soient, en ont une particulière, qui sort d'un bassin de marbre, d'où l'on peut juger de la propreté de cette ville.

La plus considérable des rivières dont nous venons de parler est celle qu'on nomme *Barradi*[1]. Elle coule près d'un grand hôpital où logent les caravanes. Elle donne de l'eau à un bassin de marbre qui est placé au milieu d'une grande cour carrée, toute pavée d'un marbre de différentes couleurs. Cet hôpital a l'air d'un monastère. Son premier étage contient de longues galeries : les chambres y sont placées, comme dans un dortoir, les unes après les autres; les portes des chambres sont ornées de plusieurs petites pierres de diverses couleurs et rangées à la mosaïque. Ces galeries sont soutenues par des piliers de marbre.

[1] Un des anciens *Chrysorrhoas*, fleuves ainsi nommés parce qu'ils contenoient des paillettes d'or.
(*Note des Éditeurs.*)

Ce que cet hôpital a de plus singulier, c'est sa mosquée avec son dôme. Elle est parfaitement bien bâtie, ornée en dedans de plusieurs colonnes des plus beaux marbres. Il y en a quatre entr'autres très remarquables, qui soutiennent un vestible qui est à l'entrée de la mosquée. Ces quatre colonnes, quoique d'une grosseur et d'une hauteur surprenantes, ne ne sont cependant chacune que d'un seul morceau de marbre.

La rivière de Barradi dont nous avons parlé, et qui passe près de cet hôpital, s'approche ensuite du château de Damas.

Ce château est comme une petite ville, qui a ses rues et ses maisons particulières. Il est défendu par cinq tours, dont les pierres sont taillées à facettes de diamant. On y conservoit autrefois ce fameux acier de Damas dans un magasin dont l'entrée étoit fermée à toute personne, de quelque qualité qu'elle pût être. Je n'assurerai pas qu'il y ait encore aujourd'hui des restes de cet ancien acier, comme quelques-uns le disent.

Pour ce qui est des maisons de la ville, elles ne sont bâties que de bois, et n'ont nulle beauté à l'extérieur. Leurs vues ne sont que sur des cours intérieures. Au dehors on ne

voit que de grands murs et sans fenêtres. Mais autant les maisons paroissent peu considérables à l'extérieur, autant en dedans sont-elles riches en peintures, dorures, meubles et porcelaines rangées avec art sur des tablettes qui font le tour des chambres.

Chaque maison a son divan, c'est-à-dire, un lieu où l'on reçoit les personnes du dehors, et où les officiers rendent la justice, et tiennent conseil. Elles ont pour la plupart des jardins qui n'ont que des arbres à fruits.

Les mosquées sont les plus beaux édifices de la ville. On en compte environ deux cents dans Damas. La plus belle de toutes est celle qui porte le nom de Saint-Jean. Elle étoit anciennement une illustre église dédiée à saint Zacharie père de saint Jean-Baptiste.

On dit même qu'il y a été enterré. Les Turcs se vantent qu'ils ont conservé son chef dans un bassin d'or, placé sous la voûte d'une grotte qui est dans la mosquée. Mais ils ne le font voir à qui que ce soit.

Cette mosquée est précédée d'une vaste cour fermée d'une galerie, sous laquelle on en fait le tour. Les chrétiens n'y entrent point : mais toutes les parties de cet édifice sont construites avec une telle proportion et un tel art, que

lorsque les grandes portes sont ouvertes on voit du premier coup-d'œil tout l'intérieur de la mosquée. Alors on est charmé du bel ordre des colonnes qui soutiennent la voûte, de la beauté de leurs chapitaux, de la riche corniche qui règne le long de la nef, et des dorures qui leur donnent de l'éclat.

Mais nos catholiques, à la vue de ce monument élevé autrefois par la piété et la libéralité de leurs ancêtres, se rappellent avec des larmes le triste souvenir que ce temple, qui retentissoit autrefois de l'éloquente voix de Jean de Darney, n'est plus aujourd'hui que l'écho des prières des Turcs.

Après avoir parlé de la mosquée de Saint-Jean de Damas, je ne vois rien dans cette ville qui mérite avoir ici place, sinon la grande rue dont il est fait mention dans les actes des Apôtres. Cette rue se nomme en latin *via recta;* elle s'étend depuis la porte orientale jusqu'à la porte occidentale, et traverse en droiture toute la ville et son faubourg. Sa longueur est d'environ une lieue. Elle a à droite et à gauche de grandes boutiques où l'on vend toutes les richesses que les caravanes apportent chaque année en Europe, d'Arménie, d'Afrique, de Perse et des Indes. Il faut convenir que toutes

ces diverses marchandises arrangées avec art inspirent le désir d'acheter.

Près de la porte orientale, il y a une maison qu'on dit être celle de Juda, où saint Paul fut reçu après sa conversion. Cette maison a un petit cabinet qui n'a que quatre pieds de large et deux de long. La tradition dit que ce fut dans ce cabinet que saint Paul passa trois jours entiers sans aucune nonrriture : et elle ajoute que l'apôtre y eut cette admirable vision dont il nous a fait la description dans sa seconde lettre aux Corinthiens [1]. Ce fut encore dans ce cabinet, dit-on, qu'il recouvra la vue par l'imposition des mains du disciple Ananias.

A quarante pas de la maison de Juda il y a une petite mosquée. On prétend qu'Ananias y fut inhumé. Ce disciple, qui avoit reçu de Dieu l'ordre d'aller chercher Paul de Tarse, logeoit dans la grande rue près d'une fontaine, dont il prit de l'eau pour baptiser le futur apôtre des Gentils.

Les chrétiens, prévenus de cette opinion, boivent de cette eau par dévotion, et en emportent dans leurs maisons. Leurs ancêtres ont bâti une petite église au lieu même où étoit la

[1] II Cor. 12.

maison d'Ananie; j'y suis souvent entré. Les Turcs voulant en faire une mosquée, ont plus d'une fois tâché d'y élever une tour selon leur usage; mais l'ouvrage du jour se trouvant détruit le lendemain matin, ils ont été forcés d'abandonner à la piété des fidèles ce lieu saint, si évidemment protégé de Dieu.

Dans la même rue, près de la porte orientale, et à son côté méridional, on voit encore aujourd'hui une espèce de fenêtre qui servit aux disciples de l'apôtre saint Paul pour le tirer des mains des Juifs, et lui sauver la vie.

Un soldat chrétien, Abyssin de nation, étoit de garde avec sa compagnie à la porte orientale. Il n'ignoroit pas que le dessein des magistrats étoit de se rendre maîtres de saint Paul, et de le livrer aux Juifs. Il fit remarquer à quelques-uns de ses disciples une espèce de fenêtre en manière d'embrasure, qui donnoit sur le parapet de la grande muraille; les disciples de Paul profitèrent de cette découverte; ils descendirent leur maître hors de la ville par cet endroit, et le mirent en liberté.

Les Juifs apprirent bientôt l'évasion de celui qu'ils croyoient déjà entre leurs mains. Déchus de leur espérance, ils firent toutes sortes de perquisitions pour le retrouver. On leur dit

qu'entre les gardes de la ville il y avoit un soldat chrétien. Il ne leur en fallut pas davantage pour ne pas douter que ce soldat ne fût d'intelligence avec ceux qui avoient fait évader leur prisonnier. Ils découvrirent ce soldat; ils demandèrent sa mort. Elle fut accordée à leur argent; et avec le même argent, ils obtinrent du gouverneur de la ville que cette fausse fenêtre fût murée, pour être, disoient-ils, un témoignage public de l'infidélité du soldat. Mais, dans l'ordre de Dieu, elle devoit être une preuve sensible de la protection divine sur son Apôtre.

Les chrétiens enlevèrent le corps du soldat, et lui élevèrent un tombeau environné d'une balustrade qui soutient un petit toît dont le tombeau est couvert. Les chrétiens et (ce qui est surprenant) les Infidèles le visitent avec respect.

La ville de Damas ne me fournissant rien de plus, mon révérend père, pour vous entretenir, je m'étendrai présentement sur ses dehors; ils méritent qu'on en parle.

Près de Damas, et sur le chemin qui conduit aux tombeaux des Turcs, on trouve un bâtiment qu'on dit avoir été la maison de Naaman, surnommé le lépreux, et qui étoit géné-

ral des armées de Bénadab. Les Turcs en ont fait un hôpital pour ceux qui sont attaqués de la lèpre. Cet hôpital a sa mosquée, qui compose un de ses corps de logis. La cour est grande et remplie de figuiers et de palmiers. On y conserve un tableau qu'on dit être celui de Giezi, domestique d'Élisée, qui se retira à Damas après sa disgrâce, et où il mourut.

Les deux fleuves Abana et Pharphar, dont parle l'Écriture, sont à deux cents pas de cet hôpital.

Ces deux rivières donnent naissance à une troisième qu'on nomme Siouf; et plus bas elles se divisent en trois autres rivières qui font aller des moulins. Les eaux de ces rivières sont excellentes pour teindre en toute sorte de couleurs. Ces rivières vont se précipiter dans un grand étang que les Arabes appellent *Ouadi Gutha*, qui veut dire *engouffrement des eaux*.

Cet étang est à trois lieues de Damas, et à son orient. Il a dix à douze lieues de longueur et cinq ou six de largeur. Le poisson y est excellent. On voit beaucoup de gibier dans des bois taillis qui l'environnent.

Ce qu'il y a de surprenant dans cet étang, c'est que, quoiqu'il reçoive continuellement les eaux de toutes ces rivières et plusieurs eaux

sauvages, on ne le voit cependant jamais déborder : d'où l'on juge qu'il se décharge ailleurs par des canaux souterrains. Je rapporterai à ce sujet ce que l'on dit en ce pays, et ce que j'en ai connu moi-même sur les lieux.

A une lieue ou environ de notre mission à Antoura, il y a une rivière qu'on nomme le fleuve du Chien. Ce que j'en ai entendu raconter m'a fait prendre le dessein d'aller jusqu'à sa source.

Je fus surpris à mon arrivée de voir sortir de dessous un gros rocher taillé en voûte par la nature une si grande abondance d'eau, qu'à peine plusieurs sources jointes ensemble pourroient-elles ordinairement en fournir une aussi grande quantité.

Cette voûte m'a paru avoir vingt ou vingt-cinq pieds de large, sur douze ou quinze de hauteur; c'est de cette voûte que sort le fleuve du Chien. L'opinion commune est que cette abondance d'eau vient du grand étang dont nous venons de parler. Si cela est ainsi, il faut que ces eaux, pour sortir de leur étang, et venir jusqu'ici, se soient creusé un canal souterrain qui ait plus de trente lieues de longueur.

Ce qui confirme cette opinion, c'est que les eaux du canal du Chien ont la même qualité

que celles du grand étang. Elles sont également froides, dures et malsaines; et de plus on trouve les mêmes espèces de poissons dans l'un et dans l'autre.

Près du grand canal souterrain dont nous venons de parler, il y a plusieurs grottes dont quelques-unes ont plus de quatre-vingts pieds en longueur. La nature a formé dans l'une de ces grottes une colonne de cristal et d'autres figures qui ne seroient pas mieux faites si elles avoient été taillées au ciseau.

Au reste, il ne faut pas s'approcher de trop près de ces grottes, si l'on ne veut pas être assailli tout-à-coup d'une multitude de petits dards, que des porcs-épics vous lancent de toutes parts.

Le cours du Chien n'a pas plus d'une lieue. Il coule entre deux montagnes très escarpées. Ces montagnes sont d'un sol si solide, qu'elles vous paroissent n'être que d'un seul rocher depuis le haut jusqu'en bas.

J'observai ce que l'on m'avoit dit, qui est que les eaux de ce fleuve étant sorties de leur canal, se divisent en deux bras; que l'un des deux rentre quelques pas plus loin sous terre, et sous des rochers, et ne se fait plus voir, et

que l'autre forme le fleuve du Chien, et sépare le Kesroam du pays des Druses.

Ce fleuve s'appeloit anciennement *Lycus*. On le nomme aujourd'hui le Chien, parce qu'à son embouchure on adoroit autrefois une idole qui avoit la figure d'un chien ou d'un loup.

Les gens du pays tiennent pour constant que cette idole rendoit autrefois des oracles; qu'elle les faisoit entendre jusqu'en Chypre. Le temps l'a précipitée du haut de son piédestal. La masse du corps a été ensevelie dans les eaux de la mer, et la tête a été, dit-on, portée à Venise. Voilà ce que j'en ai vu, et ce qu'on m'en a dit. Je réponds de ce que j'ai vu, sans être caution de la vérité du rapport d'autrui.

Le pont qui est sur le fleuve du Chien conduit le voyageur sur un grand chemin qui est taillé dans le roc. L'inscription suivante, qui est gravée à l'entrée du pont sur une table de pierre, nous apprend qu'il a été construit par l'ordre de l'empereur Antonin. Cette inscription est conçue en ces termes :

Imp. Cæs. M. Aurelius Antoninus pius felix Augustus. Parth. Max. B R I T. Germ. maximus, Pontifex maximus montibus imminentibus Lyco flumini cæsis, viam dilatavit per.....

Antonianam suam. Un peu plus bas, dans une autre table, on lit ce qui suit :

Invicte imperator p. felix Aug. multis annis impera.

A deux lieues de ce pont, on commence à découvrir la montagne d'Abel. Cette montagne a sur sa croupe deux colonnes avec leur piédestal, et une espèce d'architrave au-dessus de leurs chapiteaux. Si l'on en croit la tradition, ce fut dans cet endroit que Caïn et Abel offrirent à Dieu leurs sacrifices, et qu'un peu plus loin l'impie Caïn sacrifia l'innocent Abel son frère à sa jalousie.

Sainte Hélène fit bâtir une église dans l'endroit où se trouva son tombeau. Il n'en reste que trois colonnes : mais le temps, qui les a respectées, les a laissées entières.

Le tombeau de Caïn est à trois lieues de Damas, sur le chemin de Seyde.

Lorsqu'on revient de la montagne d'Abel à Damas, on passe par un lac qui a demi-lieue en carré. Le fond de ce lac est d'une pierre blanche, âcre et salée. L'eau qui y séjourne pendant l'hiver et le printemps, contracte les qualités de cette pierre. Les chaleurs de l'été l'épaississent, et font évaporer peu à peu les parties les plus humides. Les grossières demeu-

rent et forment un sel blanc et luisant, qu'on enlève aisément par morceaux. Nous vous en envoyons par curiosité.

A deux lieues de ce lac, à son nord, et à cinq lieues de Damas, il y a deux célèbres monastères, l'un de religieux, et l'autre de religieuses; l'un et l'autre sont grecs. Ces deux monastères sont sur la montagne de Sajednaja. Le monastère des religieuses est, quant à présent, d'environ quarante filles. Elles obéissent à une supérieure qui prend la qualité d'abbesse.

On ne sera point surpris en France d'apprendre que cette abbesse est également supérieure des deux monastères d'hommes et de filles, et que les uns et les autres lui obéissent.

Les religieux chantent au chœur l'office divin, et administrent aux religieuses les sacrements. Leurs frères servants ont soin du temporel des deux monastères.

Celui des religieuses est très riche. Elles doivent l'hospitalité à tous les passants, et elles s'acquittent exactement de cette obligation.

La dévotion à la sainte Vierge y est très fervente. Elle attire, dans les jours de ses fêtes, une affluence étonnante de pélerins qui y viennent de toutes parts. Cette dévotion est

fondée sur un fait miraculeux, que le P. Maimbourg rapporte dans son histoire des Croisades.

Ce fait est, qu'un tableau qui représentoit la sainte Vierge, et qui étoit placé dans l'église de ce monastère, parut antrefois aux yeux des assistants, non plus avec ses couleurs ordinaires, mais étant revêtu d'une véritable carnation. La renommée d'un si grand prodige m'a fait naître le désir de m'y transporter.

On m'y fit voir une châsse posée dans une niche, fermée de toutes parts par des grilles de fer, qui mettent la châsse en sûreté. On me dit que cette châsse renfermoit l'image miraculeuse de la sainte Vierge; mais je n'y vis rien de plus.

La chapelle est ornée de présents magnifiques que les fidèles y apportent ou y envoient. Elle est éclairée d'un grand nombre de lampes enrichies de plusieurs pierres précieuses de toutes couleurs. Le respect des chrétiens pour cette chapelle est si grand, qu'ils n'y entrent que nu-pieds et en silence.

La plaine de Damas est au pied de cette montagne de Sajednadja, où les deux monastères grecs sont situés. Le village de Barsé se trouve à l'entrée de la plaine. On le nommoit anciennement Noba. Ce fut jusqu'à ce village

qu'Abraham poursuivit les cinq rois qui avoient enlevé Loth avec tous ses effets.

Près de ce village, il y a une grotte où l'on croit, par tradition, que ce saint patriarche offrit à Dieu un sacrifice en action de grâces de sa victoire.

A demi-lieue de Barsé, les Juifs ont une synagogue dans le village de Yaubar. Je demandai à quelques-uns d'eux depuis quand cette synagogue avoit été bâtie ; ils me dirent que leurs anciens ayant trouvé en ce lieu la grotte du prophète Élie, y avoient bâti cette synagogue à dessein d'y mettre en sûreté les saints livres qu'ils avoient enlevés à la hâte du temple de Salomon, lorsque les empereurs Tite et Vespasien entreprirent de saccager Jérusalem.

Quoi qu'il en soit de ce fait, il est certain qu'il y a en ce lieu une synagogue ; qu'à son orient elle a trois petites chapelles ; que dans celle du milieu les Juifs y renferment le Pentateuque, et quelques autres livres écrits à la main en caractères hébraïques.

Ces livres ne sont point dans la forme des nôtres. Ce sont des rouleaux de plusieurs parchemins collés ensemble bout à bout, et qui ont autant de longueur qu'en demande le texte écrit. Les parchemins se roulent les uns sur les

autres, et forment un gros volume rond. Celui qui contient le Pentateuque est renfermé dans un coffre de bois précieux, et couvert d'une riche étoffe.

La grotte d'Élie est dans la chapelle à droite, et à son midi. Sa figure est carrée. On y descend par deux marches. Elle est éclairée de plusieurs lampes qui brûlent en l'honneur du saint Prophète.

Les Juifs appellent cette grotte la grotte d'Élie, parce que, disent-ils, ce fut en ce lieu que le prophète sacra Hazaël par ordre de Dieu, pour succéder à Bénadab, roi de Syrie; et ils ajoutent qu'après avoir sacré ce nouveau roi, il fut obligé de se cacher dans cette grotte, pour éviter les fureurs de Bénadab, qui le poursuivoit.

Jusqu'à présent je n'ai parlé que des dehors qui sont à l'orient de Damas. Ceux qui sont à l'occident et à son midi ne doivent pas être oubliés.

La montagne de Sajednaja, qui s'étend jusqu'à la montagne de Salhié, est au septentrion de cette ville. Cette dernière montagne a dans son vallon un village auquel elle a donné son nom de Salhié. Sur cette montagne il y a une vaste grotte environnée de rochers qui sont

autant de pierres de jaspe. On dit que quarante Grecs chrétiens s'y réfugièrent autrefois, et y furent mis à mort, ayant été accusés d'avoir parlé contre Mahomet et sa secte.

A deux cents pas de cette grotte, et sur la même montagne, il y en a une autre plus élevée, dont les chrétiens n'osent approcher. Les Turcs font à son sujet l'histoire que je vais rapporter. Ils disent que Mahomet considérant du haut de cette montagne la ville de Damas, elle lui parut si délicieuse, que pour cette seule raison il ne voulut pas y entrer; et que, même pour s'en éloigner plus promptement, il fit un pas de géant qui le transporta diligemment à Médine, où il finit ses jours.

Il est aisé de juger quelle croyance on doit donner à cette histoire; mais quelque peu vraisemblable qu'elle soit, il est certain que les Turcs conservent une grande vénération pour cette montagne, honorée, disent-ils, autrefois de la présence de leur prophète, et qu'ils y viennent continuellement en pélerinage.

Sur la cime de la montagne de Sajednaja, on a bâti un pavillon en forme de rotonde. Ce pavillon a des ouvertures de ses quatre côtés, comme pour en découvrir les quatre parties du monde. La vue en est enchantée. Un sei-

gneur turc, qui venoit presque tous les jours pour en jouir, a voulu y être enterré.

A l'occident de cette rotonde, on descend aisément dans une plaine qu'on nomme le *Champ de la victoire*. Ce nom lui fut donné du temps des Croisades.

A cette occasion, un auteur arabe nous fait l'histoire que je vais rapporter. Il dit que la division s'étant mise entre les officiers qui assiégeoient Damas, un capitaine plus sensé que les autres entreprit de faire comprendre aux chefs de l'armée, que leur division mettoit obstacle à la prise de la ville. Pour les en convaincre il ramassa plusieurs flèches, et en ayant fait un seul gros faisceau, il les serra toutes avec des cordes très étroitement; il fit ensuite, à la vue de l'armée, tous ses efforts pour rompre ce gros faisceau. Mais ayant fait voir que l'entreprise n'étoit pas possible, il délia les flèches, et alors les prenant les unes après les autres, il les mit aisément en pièces. C'est ainsi, leur dit-il, que vos ennemis vous traiteront tant que vous serez divisés; mais soyez unis ensemble, comme l'étoient les flèches dans mon faisceau, vous serez invincibles.

Ce discours joint à cet exemple, dit l'au-

teur arabe, réunit tous les esprits, et la ville fut prise.

Cet événement, ajoute le même auteur, fit nommer le lieu où cette action se passa le *Champ de la victoire*.

Je ne crois pas que cet auteur arabe, quoique favorable à l'armée chrétienne, mérite plus de foi que tous nos historiens, qui, en parlant du siége de Damas, non seulement ne disent mot de cette histoire, mais nous apprennent même qu'un espion des ennemis fit si bien, qu'il persuada à nos chefs de changer leur attaque; ce qui causa la levée du siége.

Le sire de Joinville et le P. Maimbourg, dans son histoire des Croisades, confirment ce mauvais succès du siége de Damas.

C'est du sire de Joinville et d'autres historiens avec lui, que nous apprenons que ce fut près de ce Champ de la victoire et sur le chemin de Damas, que le P. Yves dominicain rencontra une femme portant dans une main un réchaud plein de feu, et dans l'autre un vase plein d'eau; et que le P. Yves lui ayant demandé ce qu'elle prétendoit faire de ce feu et de cette eau : c'est, lui répondit-elle, pour brûler le paradis et éteindre les feux de l'enfer,

afin que les hommes n'aiment et ne servent Dieu que par amour.

Le P. Yves fit rapport de cette réponse au saint Roi; et ce monarque plein de religion admira la foi vive de cette femme, et s'en fit une édifiante leçon.

En parlant du Champ de la victoire, il ne faut pas passer sous silence la tour qui y est située sur un gros rocher. On l'appelle la *Tour de la réconciliation*, parce que ce fut près de cette tour, dit-on, que les chefs de l'armée chrétienne, après leur réconciliation, vinrent camper pour attaquer la ville.

Cette tour est élevée dans la plus agréable situation qu'on puisse se figurer. On y a la vue de six rivières qui s'en approchent d'assez près. Ces rivières paroissent avoir été creusées de main d'homme, à dessein d'arroser la plaine de Damas, et d'en entretenir la fertilité. Cette plaine est terminée par d'agréables paysages. Ce lieu s'appelle le *Raboué*. Il est continuellement fréquenté par les Damasquins, qui viennent jouir de ses agréments.

La partie orientale de Damas n'est pas si grande que sa partie occidentale. Celle-ci peut avoir vingt lieues de long, et six ou sept de large. Elle s'appelle *Ouadi le à Jans*, c'est-à-

dire, la plaine de Perse. Elle est environnée à son septentrion de trois grandes montagnes, dont la plus haute se nomme la montagne du Cheik. Elle a dix lieues de longueur du sud-est au nord-est. Elle ne finit que vers Césarée de Philippe. Cette ville si célèbre autrefois n'est présentement qu'un village. Elle n'a conservé de son ancienne noblesse que son château, qui commande sur quelques maisons à demi ruinées.

Près de Césarée et dans son territoire, il y a une élévation de terre qui a environ huit ou dix pieds de hauteur et un quart de lieue de circuit. Cette élévation est ombragée de chênes verts, de sycomores, de citroniers et d'orangers. On croit par tradition que ce fut sur cette élévation que le Sauveur du monde interrogea ses disciples, et leur demanda ce que le peuple disoit de lui, et ce qu'eux-mêmes en disoient. Sur quoi saint Pierre prenant la parole, lui répondit: *Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant.*

C'est du pied de cette élévation que sortent les deux fontaines *Sor* et *Dan*. Elles sont éloignées l'une de l'autre de trente pas, et vont se joindre cinquante pas plus loin, pour former le célèbre fleuve du Jourdain. Ce fleuve a la

gloire d'avoir donné ses eaux à saint Jean pour en baptiser le Messie. Les chrétiens en font boire à leurs malades; et le Seigneur assez souvent accorde à leur foi une prompte guérison.

L'Écriture nous apprend que ce fut par ordre de Josué, que les Israélites enlevèrent du lit de ce fleuve douze grosses pierres, qu'ils placèrent les unes sur les autres, pour servir de témoignage à la postérité, et lui apprendre que le Seigneur interrompit autrefois le cours des eaux de ce fleuve, pour ouvrir un chemin sec à l'Arche d'alliance et à l'armée qui la suivoit.

A propos de la montagne du Cheik dont nous venons de parler, je rapporterai une histoire qui m'a été contée par différentes personnes qui assurent la savoir par tradition de père en fils, et qui la tiennent pour certaine.

Il sortoit, m'a-t-on dit, autrefois du pied de la montagne du Cheik, une rivière que les Persans appellent Aboulouaire. Cette rivière avoit creusé son lit sous de gros rochers et sous des terres, depuis le pied de la montagne du Cheik jusqu'en Perse, sans que qui que ce soit eût eu connoissance de cette rivière, jusqu'au temps qu'elle fut découverte par un événement très singulier.

Un berger conduisoit chaque jour son trou-

peau sur le penchant de la montagne du Cheik. Il étoit obligé d'avoir la précaution de porter toujours avec lui de l'eau pour boire, parce qu'il ne s'en trouvoit pas sur la montagne ni dans ses environs. Étant un jour assis sur une des roches dont la montagne étoit presque toute couverte, il s'aperçut que son chien, après s'être écarté de son troupeau pendant quelque temps, revint à lui, sortant de dessous une de ces roches, et secouant l'eau qui dégouttoit de tout son corps.

Surpris de cette nouveauté, il courut à l'endroit d'où il avoit vu sortir son chien, mais il n'y put voir autre chose qu'une suite de roches qui se tenoient l'une à l'autre. Il revint le lendemain sur la même montagne et au même endroit. Il n'y fut pas plutôt arrivé que son chien courut vers les roches d'où il l'avoit vu sortir la veille. Il le suivit et il observa que son chien se glissoit sous une grosse roche : ce qui fit qu'il le perdit de vue.

Il attendit le retour de son chien ; il revint bientôt après, et aussi trempé d'eau que le jour précédent. Le chien courut à son maître, lui faisant mille caresses, comme pour lui annoncer sa découverte, et la joie qu'il en avoit.

Son maître ne put douter qu'il n'y eût de

l'eau cachée sous ces roches; mais pour la découvrir, il falloit commencer par casser les grosses roches sous lesquelles l'eau devoit se trouver.

Il revint le lendemain avec tous les instruments qui lui étoient nécessaires pour son entreprise. Le chien, qui prit son chemin pour aller boire, montroit à son maître les roches qu'il avoit à casser.

Le berger s'efforça à grands coups de pioche de se faire une première ouverture; sitôt qu'elle fut faite, il aperçut une concavité sous laquelle il se glissa, ayant son chien pour guide.

A peine eut-il fait quelques pas qu'il entendit un bruit semblable à celui d'une cascade d'eau. Ce bruit lui fit prendre courage. La difficulté étoit de pouvoir piocher, car il étoit contraint de tenir le dos courbé pour marcher en avant.

Malgré ces difficultés, il continua, sans se rebuter, de casser ce qui s'opposoit à son passage. Enfin il fit si bien qu'il vint à bout de gagner une seconde concavité, d'où il vit sortir, de dessous les roches que la nature avoit construites en voûte, une abondance étonnante d'eaux qui se précipitoient rapidement dans deux canaux différents.

Le berger, surpris et charmé de cette découverte, crut, sans qu'on sache pourquoi, qu'il feroit bien de boucher l'un des canaux : ce qu'il fit. Il eut ensuite la précaution de fermer toutes les avenues à ces deux canaux, dont il vouloit apparemment se réserver à lui seul la connoissance.

Cela fait, il se retira bien content de la découverte d'un trésor caché. Il revenoit souvent sur la même côte. Son troupeau y trouvoit une herbe fine et odoriférante dont il s'accommodoit très bien, et le berger n'y manquoit point d'eau.

Au bout d'une année ou environ, on vit arriver dans la plaine de Damas trois seigneurs persans. Ces seigneurs s'informoient soigneusement, dans tous les lieux de leur passage, du chemin qui les conduiroit à la source de la rivière d'Aboulouaire. Ils savoient, disoient-ils, par tradition dans leur pays, que la source de cette rivière étoit dans la plaine de Damas. Ils ajoutoient que cette rivière n'avoit jamais cessé de couler en Perse dans toutes les saisons; mais que depuis peu, et à leur grand étonnement, le lit de cette rivière étoit à sec. Nous avons été envoyés, disoient-ils, en votre pays et dans cette plaine pour y découvrir la

cause de cet accident. Au reste, nous avons été chargés de récompenser libéralement ceux qui nous donneront les connoissances que nous demandons.

Le bruit de leur arrivée, le motif de leur voyage, la promesse de la récompense vinrent aux oreilles de notre berger. Tout ce qu'il entendit dire à ce sujet lui fit venir en pensée qu'il se pourroit bien faire que le canal qu'il avoit bouché fût celui même qui auroit supprimé les eaux qui alloient en Perse. Dans cette pensée, il alla trouver les envoyés persans, et leur dit que si la souce de la rivière étoit dans la plaine comme ils le prétendoient, il se faisoit fort de la trouver.

Ces envoyés furent charmés de l'espérance qu'il leur donnoit. Ils lui renouvelèrent de leur part les assurances de bien récompenser son travail.

Comme ceux-ci se disposoient à faire avec lui la recherche de la rivière en question, le berger leur dit qu'il falloit bien du temps pour en faire la découverte; mais qu'ils n'avoient qu'à s'en retourner chez eux, et qu'il ne manqueroit pas de leur donner avis de tout ce qu'il auroit fait.

Cette réponse ne les contenta pas : ils per-

sistèrent à le vouloir suivre, et celui-ci persista à leur faire de nouvelles difficultés.

Enfin les Persans, ennuyés de vivre si longtemps hors de leur pays, et ne trouvant personne qui leur fît une proposition pareille à celle que ce berger leur faisoit, aimèrent mieux convenir avec lui de la récompense qu'ils lui donneroient que de prolonger ici plus longtemps leur séjour dans l'espérance d'un événement qui n'étoit pas bien certain.

Cependant, pour engager le berger à faire la prompte recherche qu'il promettoit, ils lui firent une première gratification, et se disposèrent à se mettre en chemin pour la Perse.

Le berger, instruit de leur départ, et impatient autant qu'il l'étoit de jouir au plutôt de sa bonne fortune, alla détruire le batardeau qu'il avoit élevé pour boucher l'un des canaux. Sitôt qu'il fut ouvert, l'eau y coula avec autant d'abondance et de rapidité qu'auparavant.

Les deux canaux ayant été rétablis dans leur premier état, notre berger visitoit de temps à autre l'un et l'autre canal, pour voir si l'eau continuoit d'y couler. Comme tout y alloit à merveille, il attendoit avec impatience des nouvelles de nos Persans.

Ceux-ci ne firent pas une si grande diligence

que les eaux, qui avoient repris leur premier cours. Comme elles avançoient continuellement jour et nuit, elles prévinrent aussi leur arrivée en Perse.

On ne peut expliquer la joie qu'ils eurent d'apprendre en arrivant que la rivière étoit dans son lit. On leur en faisoit de toute part des conjouissances. Ils furent conduits comme en triomphe sur les bords de la rivière Aboulouaire.

Comme chacun vouloit savoir d'eux ce qui avoit fait tarir leur rivière, ils racontèrent tout ce qui s'étoit passé; la connoissance qu'ils eurent du berger, et la récompense qu'ils lui avoient promise. A leur retour, ils lui tinrent parole, ils lui firent toucher tout ce qu'ils lui avoient promis.

Plusieurs années se passèrent sans que la rivière Aboulouaire manquât d'eau; mais dans la suite des temps on s'aperçut qu'elle décroissoit sensiblement. On fut bien plus étonné, lorsqu'on vit qu'elle ne couloit plus. On s'imagina que les eaux reviendroient dans un changement de saison. Mais comme elles ne revinrent point, on prit la résolution de faire ce qu'on avoit fait autrefois en pareille occasion, qui fut d'envoyer dans la plaine de Damas de

nouveaux députés, pour y découvrir la cause de ce second accident. On leur donna les instructions que l'on avoit eues des premiers envoyés persans.

Avec ces instructions, ceux-ci allèrent en droiture au village de la plaine où le berger dont nous avons parlé s'étoit trouvé.

A leur arrivée, ils furent bien surpris d'apprendre que le berger qu'ils cherchoient étoit mort depuis quelque temps. Ils s'informèrent s'il n'avoit point laissé des enfants qui pussent leur rendre un service pareil à celui qu'ils avoient reçu de feu leur père.

Leur père étant tombé malade, et n'espérant pas relever de sa maladie, appela son fils aîné. Il lui dit qu'avant de mourir, il vouloit lui donner une marque particulière de son amitié en lui laissant un secret qui ne seroit que pour lui.

Alors il lui déclara la découverte qu'il avoit faite de la rivière Aboulouaire, sa situation, l'usage qu'il en avoit fait, et toute sa bonne fortune qui en avoit été la suite.

Il lui recommanda au surplus de garder le secret aussi inviolablement qu'il l'avoit lui-même gardé, pour n'en pas perdre les avantages.

Quelque temps après cette déclaration, le père mourut. Son fils, impatient d'aller reconnoître lui-même tout ce que son père lui avoit dit, alla chercher la rivière cachée sous les rochers. Il trouva toutes choses comme son père les lui avoit dites.

Pour jouir au plus tôt du bonheur dont son père l'avoit flatté, il releva le batardeau qui avoit été détruit, et reboucha entièrement l'un des deux canaux.

Il ne douta pas que ce qu'il venoit de faire ne mît bientôt à sec la rivière qui alloit en Perse, et se flatta en même temps qu'un second voyage des Persans dans la plaine, lui vaudroit un bon droit d'aubaine. La chose arriva comme il l'avoit prévue. De nouveaux envoyés de Perse s'adressèrent aux enfants du feu berger. L'aîné se présenta à eux.

Ayant su ce qu'ils souhaitoient, il leur promit de faire tous ses efforts pour exécuter ce qui avoit été fait par feu son père. Ceux-ci, de leur part, lui promirent une pareille, et même plus grande récompense.

La convention faite, les envoyés demandèrent à être conduits à la rivière Aboulouaire, dont son père avoit eu connaissance. Le fils voulant garder le secret qui lui avoit été si par-

ticulièrement recommandé, leur fit toutes sortes de difficultés. Mais les Persans persistant dans leur demande, et celui-ci se défendant de son mieux, ceux-là firent si bien, que le jeune berger se laissa gagner à la vue de l'argent qu'ils lui mirent dans la main, pour commencer, disoient-ils, la récompense qu'ils lui avoient promise.

Il ne lui en fallut pas davantage pour l'engager à les conduire au lieu où ils souhaitoient si ardemment d'aller. Ils y virent avec joie l'eau qui sortoit de dessous les rochers, comme un torrent; mais ils furent bien surpris d'apercevoir deux assez grands canaux, dont l'un recevoit toute l'eau, parçe que l'autre étoit totalement bouché. Ils le firent ouvrir en leur présence. Le canal ne fut pas plutôt ouvert, que l'eau y entra précipitamment, et il en fut en un instant rempli.

Les Persans reconnurent aisément la fraude, et l'intention avec laquelle elle avoit été faite. Ils ne doutèrent pas un moment que ce canal bouché ne fût l'unique cause du desséchement de leur rivière.

Il n'étoit plus question alors que de s'assurer que ce canal ne seroit jamais rebouché. Ils ne se contentèrent pas d'en avoir la parole du

jeune berger; mais ils eurent grand soin de publier, dans toute la plaine de Damas, la découverte qu'ils venoient de faire de leur rivière, afin qu'il n'y eût qui que ce soit qui ne la connût, et que persoune ne se hasardât à l'avenir de fermer ces canaux.

Telle est cette histoire qu'on raconte ici comme très certaine, mais dont je ne prétends point défendre la vérité. Ce qui est vrai, c'est que cette histoire a donné lieu ici d'appeler la partie occidentale de Damas, la plaine de Perse.

Pour ce qui est de la rivière Aboulouaire, des voyageurs intelligents et curieux, et autres gens de ce pays-ci, ont recherché avec exactitude quelle pouvoit être son origine.

Après bien des recherches, ils ont cru que cette rivière étoit une décharge du grand étang qui est dans la plaine, que l'on nomme Gutha, et que les eaux qui coulent dans le canal qui passe en Perse, vont s'engouffrer dans le sein Persique, et du sein Persique dans l'Océan; que pour ce qui est des eaux qui remplissent l'autre canal, elles vont tomber dans le fleuve du Chien, et du fleuve du Chien dans la mer Méditerranée. Si cela est ainsi, comme nos curieux l'ont imaginé, le Prophète a eu grande raison de s'écrier *que Dieu est admirable dans*

la distribution des eaux qui arrosent les terres.

Avant que de quitter la plaine de Damas, je ne dois pas omettre qu'en descendant la montagne du Cheik, on trouve sur son chemin, près du village de Beitima, un tombeau d'environ trente pieds de longueur; plusieurs croient que c'est le tombeau de Nemrod. Il est construit à la manière des anciens tombeaux du pays. J'ai vu dans la plaine de Baalbée, les tombeaux de Seth et de Noé, qui sont pareillement construits.

Je n'assurerai point ce qu'on dit ici du tombeau de Nemrod, parce que je n'en ai point été témoin. L'on prétend qu'en punition de l'ambition insensée de ce malheureux prince qui voulut se faire adorer comme un dieu, la rosée du ciel ne tombe jamais sur son tombeau, quoique les terres d'alentour en soient couvertes.

On en dit autant du tombeau de Nestorius, pour punir l'impie témérité de cet hérésiarque qui voulut enlever à la très sainte Vierge l'honneur d'être mère de Dieu.

J'ai fait jusqu'ici le récit de ce qui m'a paru de plus curieux à Damas et dans ses environs. J'y dois ajouter, à la gloire de la grâce toute puissante de Jésus-Christ et de la fidèle cor-

respondance du grand apôtre saint Paul, ce que j'ai vu avec respect de l'endroit où le Sauveur opéra la conversion de cet apôtre des Gentils.

L'ancien chemin de Jérusalem à Damas est entre deux montagnes, toutes deux rondes par le pied, et terminées en pointe. L'une n'est éloignée de l'autre que d'environ cent pieds. Celle qui est la plus proche du grand chemin, s'appelle *Kaukac*, c'est-à-dire, *lumière céleste*, ou *astre lumineux*. Ce nom lui a été donné en mémoire de l'éclatante lumière dont saint Paul fut environné. L'autre montagne, qui est plus parfaitement ronde dans sa circonférence, est nommée *Medaouar el kaukab*, c'est-à-dire *cercle de lumière*. Vers le milieu de cette montagne, il y a un vieux monastère à demi détruit, qui n'a conservé d'entier qu'une grotte dans laquelle à peine un homme peut-il se tenir debout.

Ce fut entre ces deux montagnes, que l'homme prédestiné de Dieu, pour porter son nom aux nations étrangères, *fut tout d'un coup environné d'une clarté qui venoit du ciel, et où tombant par terre, il ouït une voix qui lui dit : Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous* [1]?

[1] Actes des Apôtres, chap. IX, v. 3.

Paul effrayé de ce reproche et revenu de sa frayeur, se retira dans cette grotte dont nous venons de parler, et n'en sortit que pour aller à Damas, et pour obéir à la voix qui lui avoit déclaré ce qu'il devoit faire.

La tradition du pays est que l'Apôtre étant sorti de cette ville quelque temps après, vint se réfugier dans la même grotte pour se dérober à la fureur des Juifs.

Plusieurs de nos missionnaires ont eu le bonheur d'entrer dans cette grotte, et ont connu par expérience qu'on ne peut y entrer sans y être pénétré de tendres sentiments de dévotion.

L'Apôtre, pour aller à Damas, passa par les villages Dadaidé, Jahhnaïa et Chérafre. Ces villages sont habités présentement par les Turcs, qui cultivent la plaine, et qui la rendent fertile en cotons, en muriers, en blé, en orge, et en toutes sortes de légumes. La plaine est terminée par deux grandes montagnes dont l'une s'appelle *Chafuméharie*, et l'autre plus haute, se nomme *Manaa*. Au-delà de la montagne, et au sud-ouest de Damas, commence la plaine de Hauran. Cette plaine est le pays d'Abraham. Les villes qui y étoient anciennement situées, sont présentement ruinées; mais

la fertilité en est si grande, qu'on l'appelle aujourd'hui *le grenier de la Turquie.*

En effet, on voit arriver presque chaque jour, de toutes les provinces de l'empire, des caravanes qui enlèvent continuellement des blés. La farine en est excellente : on en fait des pains qui ont plus de deux pieds de longueur et de demi-pied d'épaisseur. Ce pain se conserve un an sans se corrompre. Lorsqu'il est sec, on le trempe dans l'eau, et on le trouve aussi bon que s'il venoit d'être fait. Les riches et les pauvres le préfèrent à tout autre pain.

En finissant tout ce que j'avois à dire de la ville de Damas et de ses environs, je ne puis mieux faire leur éloge qu'en rapportant ce que les prophètes en ont écrit. Ils appellent la ville une *maison de plaisance*, et ses environs des *lieux de délices*.

LETTRE

Du P. Monier, de la compagnie de Jésus, au P. Fleuriau, de la même compagnie.

Mon révérend père,

La paix de N. S.

Nous avons l'honneur de vous envoyer les mémoires de nos missions en Arménie. Vous nous les demandez, et vous les attendez depuis long-temps; mais tout ce temps, qui nous a paru aussi long qu'à vous, nous a été nécessaire pour les ramasser et pour les vérifier.

Recevez-les s'il vous plaît avec la même bonté que si nous avions été plus diligents à vous obéir. Nous souhaitons qu'ils vous soient agréables et aux personnes auxquelles vous jugerez à propos de les communiquer.

Peut-être que ceux qui les auront lus, auroient voulu qu'ils fussent plus étendus et plus

circonstanciés; mais nous les prions de considérer que nous sommes des missionnaires de profession, et non pas des historiens. Si saint Paul disoit de lui et des autres apôtres, qu'il n'étoit pas juste qu'ils abandonnassent le ministère de la parole, pour pourvoir aux besoins des tables, l'exemple de cet apôtre ne nous autorise-t-il pas à dire avec lui, dans un sens peu éloigné du sien, qu'il n'est pas à propos que nous laissions les fonctions évangéliques de nos emplois dans les missions, pour aller faire des recherches, qui n'auroient point d'autre fruit que celui de satisfaire la curiosité d'un petit nombre de personnes?

Cependant ceux qui se donneront la peine de lire ces mémoires, ne seront pas tout-à-fait privés du plaisir d'apprendre ce qui s'est passé et ce qui se passe encore aujourd'hui dans des pays éloignés d'eux. De plus, ils seront édifiés de ce qu'ils y liront, et béniront Dieu de ce que le christianisme, non seulement se conserve, mais fait encore des progrès dans une des plus belles nations du Levant, malgré les efforts de l'enfer pour y détruire le royaume de Jésus-Christ.

Nous avons renfermé sous huit chapitres, qui composent la première partie de ces mé-

moires, ce qui nous a paru plus digne de tenir place dans une histoire d'Arménie; savoir: l'état ancien et présent de ce royaume autrefois très florissant; son gouvernement ecclésiastique, et les moyens dont la Providence s'est servie pour y établir et y conserver le christianisme.

Comme les rois et les patriarches de l'Arménie ont eu la principale part dans l'établissement et dans l'affoiblissement du christianisme dans ce royaume, nous avons cru faire plaisir à ceux qui liront ces mémoires, de leur exposer dans ce chapitre l'ordre des rois qui ont gouverné l'Arménie pendant plusieurs siècles, et celui des patriarches qui se sont succédé les uns aux autres sur le trône patriarchal, depuis saint Grégoire, que les Arméniens ont surnommé l'*illuminateur*, jusqu'au temps présent. Entre ces patriarches, on en verra plusieurs qui ont mérité d'être mis au nombre des saints; et l'Arménie honore aussi comme saints quelques-uns de ses rois.

Les chapitres suivants expliqueront le rit des Arméniens schismatiques dans l'administration des sacrements, et les erreurs où le schisme les a insensiblement conduits.

Enfin, le dernier chapitre sera en faveur de

nos frères qui sont en France, et qui souhaitent et demandent à nos supérieurs la permission de venir partager avec nous les travaux de nos missions. Ce chapitre contient des règles pour annoncer utilement la parole de Dieu aux Arméniens, et nos nouveaux missionnaires ne pourront mieux faire que de les suivre fidèlement.

Après avoir donné dans la première partie de ces mémoires des connoissances générales de l'état de l'Arménie, nous exposerons dans la seconde l'état particulier de nos missions, dans quelques-unes de ses plus anciennes villes; savoir, à Trébizonde, à Erzeroum, à Érivan et à Kamaki. Le récit que nous ferons, donnera de nouvelles preuves que c'est parmi les croix que naissent les fruits de la parole divine; mais elles ont aussi, ces croix, l'avantage d'animer et de consoler ses ministres, et d'affermir la foi des fidèles.

Comme les missions dont nous parlerons nous obligent d'aller souvent de l'une à l'autre, quelques-uns de nos missionnaires ont pris soin de mettre par écrit le journal de leurs voyages. Je suis de ce nombre. J'ai fait le journal de mon voyage d'Erzeroum à Trébizonde, et de mon retour de Trébizonde à Erzeroum; j'étois à la

suite de Mustapha Aga, que je dois appeler, par justice et par reconnoissance, mon constant protecteur dans ces pays, où en certaines occasions très importantes, j'ai eu besoin de toute sa puissante protection.

Un autre de nos missionnaires avoit dressé par votre ordre, un mémoire de la province de Shirvan; je l'ai trouvé parmi ses écrits après sa mort; il nous a paru très exact : je vous l'envoie avec mon journal. Ce mémoire de la province de Shirvan sera suivi d'un autre, qui est un journal du voyage que fit, il y a quelques années, le feu P. de la Maze, de Kamaki à Ispahan, où nous avons une mission, dont nous ne vous dirons présentement que peu de chose, nous réservant à vous en donner dans quelque temps de plus amples mémoires.

Le P. de la Maze fit ce voyage en compagnie du sieur Jurabe, envoyé extraordinaire du roi de Pologne au roi de Perse. Il traversa la province de Ghilan, dont il fit une carte que je joins à son journal. Les observations de ces journaux pourront aider à corriger quelques erreurs que nos géographes n'ont pu éviter, et qui sont en effet inévitables à tout auteur qui n'a pu voir d'aussi près que nous ces vastes provinces si peu connues.

Je finis ma lettre, mon révérend père, en vous représentant que la religion a un grand intérêt que vous multipliiez dans l'Arménie et la Perse le nombre des ouvriers évangéliques. La disette de missionnaires fait que nous perdons de fréquentes occasions de procurer la gloire de Dieu et le salut de plusieurs ames qui périssent parce qu'elles n'ont personne qui leur rompe le pain de la parole de Dieu.

Nous ne cessons point de demander au grand Maître de la moisson qu'il vous donne des ouvriers pour sa vigne, et qu'il pourvoie par sa libéralité et par sa miséricorde à leur subsistance. Nous espérons qu'il nous accordera en même temps votre conservation. J'ai l'honneur d'être dans la participation de vos saints sacrifices, etc.

CHAPITRE PREMIER.

État ancien de l'Arménie.

Strabon et Ptolémée donnent d'étendue à l'Arménie depuis le mont Taurus qui la sépare de la Mésopotamie vers le midi, jusqu'à l'Ibérie; et depuis la Médie, à son orient, jusqu'aux monts Pariadres et à l'Euphrate, qui la séparent de la petite Arménie à son occident. Dans cette étendue de pays, dit Strabon, naissent plusieurs rivières qui se partagent entre trois différentes mers; savoir : le Lycus et le Phase qui se jettent dans le Pont-Euxin, l'Araxe dans la mer Caspienne, l'Euphrate et le Tigre dans le golfe Persique.

L'Euphrate et l'Araxe sortent assez proche l'un de l'autre de la montagne appelée autrefois *Abos*, au 41 ou 42e degré de latitude; le Tigre sort du mont Niphate, vers le 39e degré.

Toutes ces montagnes sont des parties du Taurus qui, dans sa longueur, prend divers noms.

Les anciens géographes et les historiens grecs et latins font mention de quelques villes principales de l'Arménie, dont voici les noms.

Artaxata étoit sur l'Araxe. Strabon et Plutarque disent qu'Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, ayant été obligé de faire sortir de ses états Annibal, l'ennemi capital des Romains, ce général carthaginois, persécuté par sa mauvaise fortune, vint se réfugier auprès du roi Artaxe ou Arsace; et qu'étant auprès de ce prince, il lui suggéra le dessein de bâtir cette ville d'Artaxata qui fut ainsi nommée en l'honneur du roi Artaxias son maître et son fondateur.

Tigranocerta étoit située sur une montagne au-delà des sources du Tigre. Carchatiocerta étoit entre l'Euphrate et le Tigre, mais plus proche de ce dernier fleuve. Armosata, ou Arsamosata, étoit placée au pied du mont Taurus, et peu éloignée de l'Euphrate. Spanheim et Holstenius rapportent une médaille [1] de cette ville APMOKAITTHNΩN, frappée à l'honneur de Marc-Aurèle, ce qui marque qu'elle est une colonie grecque.

Quant à la terminaison *certa*, KERTA, Hésychius dit qu'elle signifie *ville*; et Tigranocerta d'Étienne le géographe, est la ville de Tigranopolis en grec, ou Tigranople en françois.

[1] Du cabinet de M. le Grand-Duc.

Les Arméniens peuvent, avec plus de raison que les Chaldéens et que les Égyptiens, vanter leur antiquité : car il est constant que la terre qu'ils habitent est la première sur laquelle marchèrent les hommes après le déluge, en descendant de l'arche. L'Écriture nous apprend en effet, que l'arche s'arrêta sur les montagnes d'Arménie; mais il faut aussi convenir que Noé et sa famille n'y firent point alors d'établissement, et qu'ils passèrent en la terre de Sennaar, soit pour chercher un climat plus doux, soit pour y aller revoir leur chère patrie. On ne sait lequel des descendants de Noé y ramena une colonie; selon l'opinion commune, ce fut ou Hus, ou Gether, l'un et l'autre fils d'Aram et petit-fils de Sem.

Au reste les Arméniens ont, comme les Chaldéens et les Égyptiens, leurs antiquités fabuleuses; mais ils ne les font point remonter au-delà du déluge, ainsi qu'ont fait ces deux peuples; ils ont même conservé mieux qu'eux la tradition de ce rigoureux châtiment de la corruption générale des hommes.

Un de leurs historiens nommé Moïse de Choren, qui a écrit, dit-on, dans le quatrième siècle [1], raconte qu'Arsace qui fonda le royaume

[1] Il n'a écrit que dans le cinquième siècle.

des Parthes, ayant donné l'Arménie à Valarsacès son frère, ce prince voulut s'instruire de ce qui concernoit son nouveau royaume, et envoya un nommé Mariba consulter les archives de Ninive. Mariba y fit l'heureuse découverte d'un vieux livre avec cette inscription : *Ce volume traduit du chaldéen en grec, par l'ordre d'Alexandre, contient l'histoire originale des premiers hommes*, Sictuar, Titan, Apétustes, *et la suite de leurs descendants pendant plusieurs années.*

Or, selon cette ancienne histoire, *Haik* fut le premier roi d'Arménie; il étoit fils de Targon petit-fils de Thiras arrière petit-fils de Gomer, né de Japhet. Il vainquit et tua Bélus qui prétendoit le soumettre à son empire, et c'est de lui que la nation a été nommée *Haikane.*

Les historiens arméniens ajoutent qu'ils ont eu cinquante-trois rois de la postérité de Haik, et que le dernier nommé Vahé, fut défait et tué dans un combat contre Alexandre; ils comptent ensuite vingt-sept rois de la race des Arsacides, à commencer par Valarsacès.

Ce qui paroît certain, c'est que l'Arménie ne fut point sujette aux rois d'Assyrie, puisque les deux fils de Sennachérib s'y réfugièrent après l'exécrable parricide qu'ils commirent

en la personne de leur père et de leur roi. Cette longue suite de rois est contredite par des historiens très croyables, et l'on ne peut pas douter qne l'Arménie n'ait été une province de l'empire des Mèdes et des Perses, gouvernée par un satrape : car Strabon, pour prouver qu'elle est très propre à élever des chevaux, dit que le satrape étoit obligé d'envoyer tous les ans vingt mille jeunes chevaux au roi de Perse; et Xénophon raconte que les dix mille Grecs qui firent cette fameuse retraite après la défaite du jeune Cyrus, prirent leur route au-dessus des sources de l'Euphrate, pour éviter d'être arrêtés par les Perses au passage des rivières. Arrien faisant le dénombrement des troupes de Darius à la bataille d'Arbèles, y nomme les Arméniens, et leur donne deux chefs, Oronte et Mithraustes.

On ne croit pas non plus qu'Alexandre soit entré en Arménie, puisque de la Mésopotamie traversant l'Euphrate, il passa en Assyrie, et combattit Darius proche d'Arbèles au-dessous du mont Taurus; et si Quinte-Curce fait voir ce conquérant sur les bords de l'Araxe, ce n'est point l'Araxe qu coule dans l'Arménie : il donne ce nom à deux autres rivières, l'une qui est dans la Perside, et qui tombe dans

le golfe Persique, l'autre qui arrose l'Hyrcanie.

L'Arménie néanmoins subit le sort commun de l'Orient : car Alexandre la met au nombre de ses autres conquêtes, dans la belle harangue que Quinte-Curce, au livre VI de son histoire, lui fait faire à son armée, pour l'animer à suivre le cours de ses victoires. Peut-être que la crainte seule de ses armes la lui assujettit, ou qu'il y envoya un de ses généraux.

Justin compte aussi l'Arménie entre les gouvernements, qui, après la mort d'Alexandre, furent ou distribués, ou laissés aux principaux chefs de son armée, et il dit qu'elle échut à Phratapherne.

Phratapherne avoit commandé les Parthes, les Hyrcaniens et les Tapyres à la bataille d'Arbèles, et il ne s'étoit soumis à Alexandre, qu'après l'avoir vu s'avancer jusque dans l'Hyrcanie, ainsi que nous l'apprenons d'Arrien et de Quinte-Curce.

Comme la plupart de ses gouverneurs devinrent bientôt autant de rois, et qu'on voit depuis le temps de Phratapherne une suite de rois en Arménie, se succéder de père en fils pendant plus d'un siècle, on ne peut pas douter que Phratapherne n'ait pris le titre de roi, et qu'il ne l'ait transmis à sa postérité. Oronte

fut le premier qui porta ce titre. Il étoit issu, dit Strabon, d'Hydarne, un des sept seigneurs perses qui, après s'être défaits du mage Smerdis, aspirèrent à la royanté. Par conséquent Phratapherne venoit d'Hydarne.

Après la mort d'Oronte, l'Arménie fut partagée entre Artaxe et Zariade qui avoient servi dans les armées d'Antiochus-le-Grand, et qui apparemment étoient de la famille d'Oronte.

Artaxe fut aussi nommé Arsace, ou plutôt c'est le même nom; il fut la tige des Arsacides rois d'Arménie, comme un autre Arsace le fut des Arsacides rois des Parthes. Ce fut ce prince qui, cinquante ou soixante ans auparavant, s'étoit soulevé contre Antiochus surnommé *le Dieu*, roi de Syrie. Les historiens arméniens, qu'on estime moins dignes de créance que les Grecs, décrivent autrement la généalogie de leurs rois Arsacides. Ils disent qu'Arsace qui fit révolter les Parthes contre Antiochus-le-Dieu, fut père d'Artaxe qui le fut d'Arsace II, et que celui-ci donna l'Arménie à Valarsacès son frère.

Tigrane, fils d'Artaxe, se rendit maître de l'autre partie de l'Arménie, et la posséda toute entière : profitant ensuite des divisions qui affoiblissoient la Syrie, il la conquit; il conquit

aussi la Cappadoce, la Galatie, la Mésopotamie, et battit souvent les Parthes.

Tigrane, victorieux et redoutable dans l'Orient, se faisoit appeler le roi des rois ; mais il lui fallut plier sous les Romains. Il vit dans son propre pays son armée composée de cent cinquante mille hommes d'infanterie, et de cinquante mille de cavalerie, sans compter dans ce nombre vingt mille autres soldats armés de frondes et de flèches, se laisser battre et fuir devant Lucullus qui l'attaqua avec dix mille hommes d'infanterie, moins de trois mille de cavalerie, et environ mille autres armés de flèches. Il vit la ville de Tigranocerta prise et détruite; il perdit une seconde bataille, et eut sujet de craindre que sa chère Artaxata, où il avoit renfermé ses trésors, n'eût un sort pareil à celui de Tigranocerta.

Cette disgrâce lui arriva pour avoir reçu chez lui et favorisé Mithridate dont il avoit épousé la fille; mais il comprit alors qu'il lui en coûteroit trop cher pour continuer à demeurer uni avec son beau-père.

Il alla donc au-devant de Pompée, aussitôt qu'il le sut arrivé en Arménie : l'ayant joint, il se prosterna en sa présence, et s'ôtant le diadème de dessus la tête, il le mit aux pieds du

vainqueur, protestant qu'il ne vouloit le reprendre et ne le tenir que de la grâce du peuple romain. Pompée reçut ses soumissions avec civilité, lui remit le bandeau royal, le déclara roi d'Arménie, allié et ami du peuple romain. Une preuve des richesses immenses de Tigrane, c'est que Pompée lui ayant demandé six mille talents, il poussa sa générosité plus loin, faisant donner sur-le-champ cent cinquante drachmes d'argent à chaque soldat, mille aux centurions, et un talent aux tribuns; c'est-à-dire qu'en rapportant la livre ou la mine grecque à notre marc fixé à trente livres [1], il distribua environ 75 livres à chaque soldat, 468 l. 10 s. aux centurions, 2812 l. 10 s. aux tribuns. Ce fut ainsi que cet ambitieux conquérant fut dépouillé de ses conquêtes; il ne laissa pas cependant de finir paisiblement ses jours dans l'Arménie.

Artabaze son fils et son successeur, eut une fin plus malheureuse : car s'étant rendu suspect à Marc-Antoine qui faisoit la guerre aux

[1] Le marc est maintenant plus haut. Les cent cinquante drachmes font 1160 livres tournois de notre monnoie; les mille drachmes, 778 l.; le talent, 4668 l.

Parthes, il fut arrêté et mené à Alexandrie, où, après avoir été traîné en triomphe, on lui fit perdre la vie dans la prison.

Depuis ce temps-là, l'Arménie fait une partie assez considérable de l'histoire romaine, surtout à l'occasion des guerres entre les Romains et les Parthes, puis entre les Grecs et les Perses.

Elle eut d'ailleurs beaucoup à souffrir des invasions des Sarrasins et des Tartares. Enfin, les Turcs et les Persans, après s'être fait longtemps la guerre, se sont accordés à la partager entr'eux.

L'histoire d'Arménie nous fait remarquer que ce royaume a eu des rois de la maison des Arsacides jusqu'à Ardache qui fut le dernier, et qui régna du temps de l'empereur Arcadius.

Les continuelles révolutions qui agitèrent l'Arménie pendant plusieurs années, ont été funestes à la religion; car elles ont abouti a y introduire le mahométisme qui y domine, et qui n'a pas peu contribué à faire périr jusqu'aux noms des plus anciennes et célèbres villes dont les histoires de Grèce et d'Arménie font l'éloge. Les Grecs parlent des villes de Théodosiopolis, Léontopolis, et Justinianopolis, honorées du nom des empereurs Théo-

dose-le-Grand, Léon et Justinien. Les Arméniens célèbrent leurs villes de Vaarsciabat, Thévin, Charno ou Charni, Manaschiert, Ani, Jocmuds. Vincent de Beauvais fait mention d'une ville qu'il nomme *Ara*, proche du mont Ararat, et où il y avoit, dit-il, mille églises, et cinquante mille familles.

Ce qui reste de ces villes a changé de nom, et ce [illegible] aujourd'hui les villes d'Erzeroum, Torzoun, [illegible]ankala, Béazit, Baybout, Erivan, Naschivan, Zulpha d'Arménie; en sorte qu'on ne peut comparer que sur des conjectures légères l'état présent de l'Arménie avec celui où elle étoit autrefois.

Les ouvrages de la nature y subsistent encore; mais ceux des hommes y ont été détruits par le temps, ou ont été tellement défigurés, qu'après de longues et curieuses recherches, on ne peut s'assurer d'avoir découvert quelque chose de certain. On ne voit quelques restes d'antiquité qui soient considérables, que dans un village nommé Ardachat, entre Érivan et le mont Ararat. L'on croit que ces restes ont été tirés de la ville d'Artaxata.

Si les anciennes villes d'Arménie ont été bâties comme le sont les nouvelles, il n'est pas étonnant qu'il n'en soit demeuré aucun vestige;

car elles ne sont construites que de terre soutenue par quelques morceaux de bois, qui y est très rare et très cher. Les murs des villes et les forts sont d'une espèce de briques séchées au soleil, et liées ensemble par le moyen d'un mortier, qui n'est qu'une terre détrempée. Tous ces ouvrages sont bientôt détruits par les pluies, et plus encore parce qu'on néglige de les réparer.

L'Arménie est presque toute environnée du mont Taurus, des monts Paryadres et Caspiens, de l'Anti-Taurus, du Niphate, des monts Gordiens ou d'Ararat. Ces montagnes, toujours couvertes de neige et de glace, y entretiennent un froid continuel. La nature du terroir qui est imprégné de sel, contribue à l'augmenter: ainsi ce n'est pas chose rare d'y voir neiger et geler au mois de juin; par malheur pour ses habitants, le bois y est rare. Pour éviter la dépense d'en aller chercher bien loin, et pour avoir plus tôt fait, ils n'allument que du chaume et de la bouse de vache qu'ils ramassent et font sécher au soleil. Mais pendant que d'un côté ils tâchent à se défendre du froid avec ces matières combustibles, ils ont à souffrir de l'autre une odeur très désagréable, qui infecte tout ce qu'on cuit. Toutes ces incommodités n'em-

pêchent pas que le pays ne soit assez bien peuplé, son terroir étant très fertile. Le nombre des villages y est grand, mais les villes y sont peu considérables.

Les laboureurs n'ouvrent la terre qu'au printemps, pour faire la récolte vers le commencement de septembre. Leur usage est de faire les sillons très profonds; ce qui les oblige d'atteler jusqu'à douze paires de bœufs à leurs charrues. Les vignes sont couvertes de terre pendant l'hiver. Le vin qu'elles donnent mériteroit qu'on les laissât toujours enterrées, tant il est mauvais. L'eau-de-vie qu'on en tire ne vaut pas mieux.

Au reste, l'Arménie ne se ressemble pas en toutes ses parties. Pendant que les unes sont exposées au grand froid, les autres souffrent une chaleur excessive. Elle est si grande à Erivan, que ses habitants sont obligés de quitter la ville, pour aller chercher le frais sur les montagnes voisines. L'Arménie étant située entre le 37e et 41e degré de latitude, la chaleur y seroit universelle, si elle n'étoit extrêmement tempérée par les neiges abondantes des montagnes qui l'environnent.

CHAPITRE II.

Division de l'Arménie.

L'Arménie est inégalement partagée entre les Turcs et les Persans, qui se la sont disputée par de longues et sanglantes guerres. Les Turcs en possèdent une grande partie, dont Erzeroum est la ville capitale. Les Persans sont maîtres de l'autre partie, dont la capitale est Érivan.

On croit communément qu'Erzeroum est l'ancienne Théodosiopolis. Procope prétend que Théodose-le-Grand se contenta de l'honorer de son nom, en la laissant ouverte comme un village ; mais que dans la suite l'empereur Anastase la ferma de murailles, et la mit en état de défense contre les Perses. Cette opinion qu'Erzeroum soit l'ancienne Théodosiopolis, ne peut s'accorder avec la situation que Procope lui donne : car cet auteur ajoute que Théodosiopolis étoit à quarante-trois stades, c'est-à-dire, à deux lieues environ de la source de

l'Euphrate. Or il est certain qu'Erzeroum en est beaucoup plus éloigné, car il est situé entre deux rivières, qui vont se joindre à trois journées au-dessous de cette ville, et qui forment l'Euphrate de leur confluent. L'une de ces rivières coule à une journée d'Erzeroum, et l'autre à une journée et demie. Quelques-uns prétendent que cette ville est l'ancienne Charno, que d'autres appellent Charni, où Héraclius, revenant de sa glorieuse expédition contre les Perses, assembla un concile des évêques d'Arménie; mais peut-être que Charno fut le premier et l'ancien nom, qui fut ensuite changé en celui de Théodosiopolis.

Quoi qu'il en soit, Erzeroum est au pied de la montagne qui donne naissance aux deux rivières dont on vient de parler, et à quantité de ruisseaux qui viennent l'arroser. La ville a devant elle une belle et fertile plaine qui s'étend entre les deux premiers bras de l'Euphrate. Elle est fermée d'une double enceinte de murailles assez mauvaises, qui ont des tours d'espace en espace. Son château bâti sur une hauteur n'est guère en meilleur état : il est commandé par une espèce de donjon plus élevé, où l'aga des janissaires loge, et commande indépendamment du bacha.

On tient qu'il y a à Erzeroum dix-huit mille Turcs, sept à huit mille Arméniens, et environ cinq cents Grecs. Ces derniers ramassés ensemble dans un faubourg, travaillent à faire de la vaisselle et des ustensiles de cuivre. Ils y ont une petite église.

Les Arméniens en ont deux dans la ville; ils y exercent toutes sortes de métiers, et font commerce de marchandises. Il n'est pas permis aux chrétiens d'avoir des maisons dans le château; et s'ils y vont pour leurs affaires, ou pour y travailler, ils sont obligés d'en sortir avant la nuit.

Cette ville paroît d'autant plus peuplée, qu'il y arrive continuellement des caravanes. Comme c'est le passage connu pour le plus sûr entre la Turquie et la Perse, il est aussi le plus fréquenté : ainsi Erzeroum est toujours rempli d'un grand nombre d'étrangers.

On dit que le grand-seigneur tire chaque année d'Erzeroum et de ses dépendances, plus de six cents bourses, et que le bacha en a trois cents pour son compte. Chaque bourse est de cinq cents écus. Erzeroum est environ au 40e degré de latitude, et néanmoins l'hiver y est rude et long; à peine y est-on délivré du froid au mois de juin, et il revient dès le mois

de septembre; de sorte qu'on peut prendre à la lettre ce que dit Horace :

> Usquè nec Armenis in oris,
> Amice Valgi, stat glacies iners
> Menses per omnes. . . . .
>
> *Od.* VI, *lib.* 2.

A deux lieues d'Erzeroum ou environ, et près d'un village nommé Élija, il y a un bain d'eau chaude qui se renouvelle continuellement par deux sources, lesquelles jettent deux bouillons aussi gros chacun que le corps d'un homme. Le bassin est octogone, environné d'un bâtiment de la même figure, dont la voûte est couverte au milieu Ces bains sont très fréquentés, surtout dans un pays où les bains sont si fort à la mode.

D'Erzeroum à Erivan, il y a quatorze ou quinze journées de caravanes, les unes plus grandes, les autres plus petites, suivant la commodité des gîtes. On a le choix de deux différentes routes; l'une par Kars qui est la dernière place des Turcs en Arménie, l'autre par Tiflis, capitale de la Géorgie.

Erivan est la seule place importante que le roi de Perse possède en Arménie : elle est la conquête de Cha-Séphi fils de Cha-Abas qui,

l'an 1635, l'emporta d'assaut, et fit main-basse sur la garnison turque, qui étoit, dit-on, de vingt-deux mille hommes. Erivan n'étoit pas alors où il est aujourd'hui, mais à huit ou neuf cents pas plus loin.

Les Persans ont jugé que cette nouvelle situation seroit plus avantageuse. Son château est sur un roc escarpé et inaccessible vers le couchant ; le reste est défendu par une triple enceinte de murailles de briques séchées au soleil. C'est la demeure du kam ou du gouverneur et des autres officiers de la garnison. La ville est au-dessous, enfermée d'une double muraille, plus remplie de jardins et de vignes que de maisons. On compte environ quatre mille ames. Les Arméniens n'en font que la quatrième partie, et ont cependant quatre églises.

Au pied du roc sur lequel est bâti le château, on voit une rivière, ou pour mieux dire, un torrent nommé *Zengui*, qui descend d'un grand lac de vingt-cinq lieues de tour, à deux journées et demie de la ville, vers le nord : c'est le lac d'Agtamar. Dans une des îles qu'il forme, il y a un monastère où réside un prélat qui se donne le titre de patriarche d'Arménie, quoique sa juridiction soit bornée dans son île. On dira en son lieu à quelle occasion fut

fondé ce patriarchat imaginaire. Le Sengui va se jeter dans l'Araxe, à trois lieues au-dessous d'Erivan ; on le passe en cette ville sur un beau pont de trois arches, sous lesquelles ont été pratiquées des chambres pour y aller prendre le frais. Il y a encore de l'autre côté une petite rivière nommée *Queurboulac*. La ville est de plus arrosée de plusieurs ruisseaux et de fontaines. Cette abondance d'eau n'en donne que de mauvaise à boire, au lieu que celles d'Erzeroum sont excellentes ; mais en récompense le vin d'Erivan est excellent, et celui d'Erzeroum est détestable.

En sortant d'Erivan, on entre dans une charmante plaine, fertile en toutes sortes de fruits et de grains, abondante en riz et coton, avec de beaux vignobles et de gras pâturages. Grand nombre de villages et de jolies maisons de plaisance agréablement situées donnent à cette ville une vue délicieuse.

On met Erivan entre le 28e et le 29e degré d'élévation du pôle[1]. Les glaces et les neiges n'y manquent pas pendant l'hiver; mais en été

[1] C'est sans doute une erreur de copiste; Erivan est entre le 40e et le 41e degré de latitude, ou d'élévation du pôle.

l'air s'enflamme si vivement, et devient si malsain que le kam et la plupart des habitants sont contraints d'abandonner la ville pour aller respirer un meilleur air sur les montagnes. Elles sont alors couvertes d'un peuple très nombreux. Il se loge sous des tentes, et il s'y en dresse, dit-on, plus de vingt mille; car non seulement les Kurdes qui n'en sont pas éloignés, mais encore d'autres peuples qui viennent du fond de la Chaldée, y conduisent leurs troupeaux pour y consommer des herbages, et pour y éviter les chaleurs.

Erivan est de même qu'Erzeroum, le chemin le plus ordinaire des caravanes qui vont de Turquie en Perse et de Perse en Turquie, parce qu'elles y trouvent plus abondamment, et à bon marché, les rafraîchissements si agréables aux voyageurs, et toutes les commodités de la vie.

Cette province remplit les coffres du roi de Perse de grosses sommes d'argent. L'opinion commune est qu'elle rend au kam plus de vingt mille tomans, qui valent de notre monnoie environ neuf cent mille livres[1]. L'abassi fait un

[1] Selon le prix actuel du marc d'argent, le toman vaut 60 livres de notre monnoie; et les vingt mille tomans font 1,200,000 livres.

peu plus de dix-huit sous six deniers, et le toman vaut cinquante abassis, c'est-à-dire environ cinquante livres de monnoie de France.

A trois lieues d'Erivan, du côté d'Erzeroum, est le célèbre monastère d'Ichmiadzin ou d'Echmiadzin, qu'on nomme aussi le monastère des Trois-Églises, lieu de la résidence ordinaire du patriarche d'Arménie. Il est composé de quatre grands corps de logis, qui forment une vaste cour plus longue que large, dans laquelle l'église patriarchale est bâtie d'une ancienne et solide structure de pierres de taille. Cette disposition des bâtiments, et celle de l'église, est conforme à l'antiquité. Eusèbe, qui nous fait la description de l'église que saint Paulin fit bâtir à Tyr, la place dans une grande cour environnée de bâtiments, pour loger l'évêque, le clergé et leurs officiers.

Echmiadzin, dans son étymologie, signifie descente du fils unique, parce, que selon une ancienne tradition, Jésus-Christ apparut en ce lieu-là à saint Grégoire-l'Illuminateur, apôtre d'Arménie, à qui l'église est dédiée. On tient encore pour constant dans le pays, que Tiridate, premier roi chrétien d'Arménie, avoit son palais en cet endroit, et qu'il le céda à saint Grégoire, que ce palais étoit au centre d'une

grande ville capitale du royaume, et nommée Vagarsciabat, dont néanmoins il ne reste aucun vestige. L'église de ce monastère est obscure, mais riche en vases sacrés et en ornements. Comme elle est l'objet principal de la vénération des Arméniens, le peuple, naturellement dévot, fournit libéralement à sa décoration.

Il y a toujours à Echmiadzin un bon nombre de prélats et de vertabiets; c'est le nom de leurs docteurs ou prédicateurs qui y vivent comme des moines, c'est-à-dire très frugalement. Les moines cultivent de grands et beaux jardins et toutes les terres d'alentour.

Les deux autres églises de ce monastère sont hors de son enclos; l'une est dédiée à sainte Caïenna, et l'autre à sainte Ripsime. La tradition est que ces deux saintes étoient de nobles vierges romaines, et que pour se soustraire à la cruauté de Dioclétien, elles se réfugièrent avec vingt-trois autres compagnes en Arménie, où elles ne purent éviter celle de Tiridate, autre persécuteur des chrétiens, mais qui fut ensuite chrétien lui-même par la miséricorde de Dieu. Ainsi cette même miséricorde, toujours attentive à nos véritables intérêts, conduisit à la

palme du martyre ces vierges qui paroissoient la vouloir fuir.

Le mont Ararat est trop célèbre pour n'en pas dire un mot. C'est, dit-on, où l'arche de Noé s'arrêta quand les eaux du déluge commencèrent à baisser. Les Arméniens l'ont en grande vénération; sitôt qu'ils l'aperçoivent ils se prosternent en terre et la baisent. Ils appellent cette montagne *Mesesousat*, c'est-à-dire *montagne de l'arche*. On croit, sur l'autorité de Joseph et de saint Épiphane, que cette montagne est dans l'ancienne géographie le mont Gordien, *mons Gordiæus*. Son sommet est divisé en deux pointes toujours couvertes de neige, et presque toujours environnées de nuées et de brouillards qui en dérobent la vue. Au bas de la montagne, ce sont des sables mouvants entrecoupés de quelques pelouses maigres où de pauvres bergers conduisent des troupeaux qui se sentent de la mauvaise pâture. Plus haut, ce sont d'affreux rochers noirs, et entassés les uns sur les autres, où néanmoins des tigres et des corneilles trouvent à se nourrir. On n'y peut parvenir qu'avec d'extrêmes difficultés, à cause de la roideur de la montagne, de l'abondance des sables, et du manque d'eau.

Le mont Ararat est à dix ou douze lieues d'Erivan, tirant entre le midi et l'orient[1].

[1] C'est encore une erreur de copiste. Pour aller d'Erivan au mont Ararat, il faut tirer entre le midi et l'occident.

CHAPITRE III.

Etat présent des Arméniens.

Je ne m'arrêterai pas à décrire les qualités qu'on attribue communément aux Arméniens. On loue en eux un sens droit, leur prudence, leur habileté dans le commerce, leur application continuelle et infatigable au travail, qu'ils aiment d'inclination, un fonds de bonté naturelle qui les lie aisément avec les étrangers, et qui exclut d'entre eux toute querelle, pourvu que l'intérêt ne s'en mêle pas. Les défauts qu'on leur reproche sont ceux de presque toutes les nations : d'aimer la bonne chère, le vin, et pardessus tout leur intérêt ; mais il faut dire à leur louange, qu'il n'est peut-être pas au monde un peuple plus susceptible des sentiments de religion, et plus constant à les suivre. Ils aiment les discours et les livres de piété. Ils n'épargnent rien pour la décoration de leurs églises, qui sont les mieux ornées de tout l'Orient.

Le christianisme qu'ils professent a pour eux de grandes rigueurs; il les oblige à des jeûnes longs et austères qu'ils observent avec une régularité si scrupuleuse, qu'ils ne s'en dispensent, ni pour cause de longs et pénibles voyages où leur commerce les engage, ni même pour cause de maladie : leur fidélité à s'acquitter de la prière n'est pas moins édifiante.

On sait que Cha-Abas I surnommé le Grand, désespérant de garder l'Arménie contre les Turcs, et ne voulant leur laisser qu'un pays désert, enleva plus de vingt-deux mille familles arméniennes, et les divisa en plusieurs colonies, qu'il dispersa dans les diverses provinces de ces états. Mais la plus grande partie de ces colonies ayant été confondues avec les Mahométans dans les régions éloignées ont eu le malheur avec le temps d'oublier leur origine et la religion de leurs pères.

Il n'en a pas été ainsi de la colonie que Cha-Abas établit à une lieue, et comme dans le faubourg d'Ispahan. Ce prince qui avoit de grandes vues, ayant reconnu que ses états pouvaient fournir à un riche commerce; mais que les Persans, portés naturellement à l'oisiveté et à la profusion, étoient incapables de l'entreprendre et de l'entretenir, résolut de se servir

des Arméniens, peuple d'un naturel tout contraire, pour mettre à profit dans ses états les richesses qu'il y trouvoit. Il comprit d'ailleurs que les Arméniens étant chrétiens, seroient mieux vus dans l'Europe que toute autre nation qui ne l'étoit pas. Il réussit dans ses desseins; les Arméniens prirent goût au commerce, et depuis ce temps-là ont porté par tout le monde le commerce de la Perse.

Un des premiers fruits qu'ils en retirèrent, fut de bâtir une ville près d'Ispahan, capitale de la Perse : ils la nommèrent Zulpha, ou Julpha, du nom d'une ville de leur première patrie, et cette ville est aujourd'hui considérable : elle a son kalanther de leur nation. Cet officier est comme qui diroit parmi nous un maire ou un juge de la police.

Le commerce ayant fait sortir les Arméniens de leur pays, ils se sont établis, par des colonies volontaires, dans presque tous les endroits où ils l'ont exercé. Dans la Géorgie et les provinces voisines, dans la Perse, dans la Turquie, dans la petite Tartarie, jusqu'en Pologne, et dans les autres lieux où les guerres qui ravageoient leur patrie les ont contraints de se réfugier; de sorte que les Arméniens, qui, dispersés comme ils le sont, paroissent un peuple

infini, réunis ensemble, ne feroient peut-être pas deux ou trois provinces de France.

Les infidèles qui sont leurs maîtres, exercent sur eux un dur empire; ils les chargent d'impôts et les exigent avec violence, ce qui entretient dans les esprits de toute la nation une timidité qui passe des pères aux enfants. Mais, qui plus est, ils aggravent eux-mêmes leur propre servitude, faisant éclater au-dehors des dissensions et des jalousies mutuelles qui servent de prétexte à leurs maîtres pour leur faire des avanies, et pour en tirer de grosses sommes.

Il n'y a point de noblesse parmi eux, non plus que parmi les autres peuples d'Orient. L'exclusion qu'ils ont des emplois honorables, ne leur laisse pour toute distinction que celle d'avoir plus ou moins de biens. Tous apprennent un métier dans leur jeunesse, et cessent de l'exercer quand ils se mettent au commerce, ou qu'ils ont d'ailleurs de quoi faire subsister leurs familles.

Une grande partie de la nation est occupée des travaux de la campagne, à labourer les terres et à cultiver les vignes.

Pour ce qui est des femmes, il en est d'elles comme de toutes celles qui sont dans l'Orient

L'on peut dire qu'elles sont condamnées, pour ainsi parler, à une prison perpétuelle. Si elles sont obligées de sortir du logis, c'est toujours sous l'enveloppe d'un long manteau et d'un grand voile blanc, qui les couvrent de telle manière qu'ils ne leur laissent libres que les yeux pour se conduire et le nez pour respirer. Cependant, afin qu'elles puissent se visiter et s'entretenir, on leur fait des portes de communications avec les maisons voisines; mais ces portes, bien différentes de celles du temple de Janus, s'ouvrent quand les dames sont en paix, et se ferment quand elles sont en guerre. Les filles et les jeunes femmes ne paroissent à l'église qu'une ou deux fois l'année, quoiqu'elles aillent bien plus souvent aux bains. Voilà à peu près l'état où se trouvent actuellement les Arméniens.

CHAPITRE IV.

Gouvernement ecclésiastique.

Le patriarche qui fait sa résidence à Echmiadzin, et dont nous avons déjà parlé, est reconnu et honoré par tous les Arméniens, non seulement de la grande Arménie, mais encore par ceux qui commercent dans la Perse, la Romélie et la petite Tartarie, comme le chef de leur église et de leur gouvernement ecclésiastique. Ce prélat prend lui-même le nom et la qualité de pasteur catholique et universel de toute la nation, quoique les Arméniens se soient laissé malheureusement diviser entre eux par un ancien schisme, dont nous dirons l'origine ailleurs.

Outre ce grand et célèbre patriarchat, trois autres prélats ont encore le titre de patriarche; mais ils sont bien moins considérés et moins considérables. Le premier de ces trois prélats réside à Sis ou en Cilicie, et étend sa juridiction sur la petite Arménie et les provinces voisines, sur l'Anatolie et sur la Syrie. Les deux

autres sont à peine connus; leur pouvoir est borné dans l'espace d'un diocèse : l'un est en Albanie, l'autre est à Agtamar.

Les Arméniens catholiques de la province de Naschivan ont un archevêque, qui relève immédiatement du saint-Siége. Ce prélat et tout son clergé sont de l'ordre de Saint-Dominique, mais du rit arménien. Les Arméniens établis en Pologne, et unis à l'Église romaine, ont aussi un archevêque à Léopold.

Le grand patriarche est élu à la pluralité des voix par les évêques qui se trouvent à Echmiadzin. L'acte de son élection est envoyé à la cour de Perse, pour en avoir l'agrément du roi. Cet agrément s'achète sous le nom spécieux d'un présent pour sa Majesté et pour ses ministres. Mais si l'ambition et la partialité viennent à partager les suffrages et à causer une double élection, alors le patriarchat est mis à l'enchère, et adjugé au plus offrant et dernier enchérisseur. Le Roi n'attend pas toujours que l'élection soit faite, il la prévient quand il veut; et même, sans y avoir égard, il nomme pour patriarche qui il lui plaît.

Le patriarche ainsi nommé ou agréé par le Roi, prend possession de sa dignité, dont il est rare qu'il soit déposé avant sa mort. Lorsqu'il

est une fois monté sur son siége, il s'attribue un pouvoir absolu sur les autres prélats, archevêques et évêques, avec le droit non seulement de les nommer et de les consacrer, mais même de les destituer.

Ce droit cependant est bien resserré par le fait, et réduit uniquement à confirmer les élections qui se font par les églises particulières, ou les nominations qui viennent de la part du grand-seigneur ou du roi de Perse. Le patriarche consacre la plupart de ces prélats à Echmiadzin. Il en consacre même plusieurs autres, sans leur assigner d'église propre, et qui sont à peu près comme nos évêques *in partibus*. C'est pourquoi il a toujours dans son monastère, et auprès de sa personne, plusieurs de ces évêques, et quelques autres, forcés par des persécutions d'abandonner leurs siéges.

Les revenus du patriarche sont très-considérables, et montent tout au moins à deux cent mille écus, sans que pour être si riche il en soit plus magnifique : car il est vêtu simplement, et porte, comme les moines, une cuculle et un manteau noir. Sa nourriture est frugale, vivant en communauté et comme sa communauté ; c'est-à-dire qu'il ne mange jamais de viande; qu'on ne lui sert que des légumes, qu'il ne boit

point de vin, et qu'on ne lui voit ni train ni équipage. Son grand revenu vient en partie des terres appartenant à son monastère, et en partie des contributions de tout son peuple; mais ce revenu est presque tout consommé à acheter de la protection à la cour, à entretenir le monastère, à réparer et à orner des églises, à contribuer aux frais de la nation, et à payer le tribut pour quantité de pauvres, dont l'indigence seroit une occasion prochaine d'abandonner le christianisme.

Tous les trois ans le patriarche bénit le saint chrême, et députe quelques-uns des évêques qui sont près de lui, et sans territoire, pour le porter aux prélats qui ont des diocèses, et ceux-ci le distribuent aux curés. Cette distribution est très fructueuse au patriarche; car chaque Arménien se fait honneur et gloire, dans cette occusion, de faire un présent au patriarche selon l'étendue de ses moyens.

Outre un procureur ou receveur établi en chaque église par le patriarche, pour recevoir les gratifications qui lui sont faites, il met continuellement en campagne, soit des évêques, soit des vertabiets, pour lever ses droits et pour porter ses ordres. Ces courses ne sont jamais stériles à ceux qui les font; ils sont très bien

reçus partout et les présents ne leur manquent jamais.

Chaque église particulière a son conseil, composé des anciens les plus considérables : ils élisent leur évêque, et l'élu va se faire sacrer à Echmiadzin.

Ils prétendent avoir droit de le destituer s'ils n'en sont pas contens, ce qui retient leur évêque dans une crainte continuelle, ou de sa déposition de la part du conseil, ou de l'excommunication de son patriarche, laquelle leur est très sensible.

Les évêques font leur résidence ordinaire dans les monastères et y vivent en communauté avec les moines. Leur revenu consiste dans les aumônes et dans les revenant-bons qu'ils exigent pour les ordinations et pour les secondes noces. Ils ne portent point la croix sur la poitrine, comme nos évêques; mais ils ont la mître, l'anneau et la crosse.

Les vertabiets ou docteurs tiennent un grand rang dans l'église d'Arménie. Ils ne font point de difficulté de prendre le pas sur les évêques qui n'ont pas le degré de docteur. Ils portent la crosse, et ont une mission générale pour prêcher partout où il leur plaît. Plusieurs sont supérieurs de monastères, et les autres courent

le monde, débitant leurs sermons que les peuples écoutent avec respect.

Pour avoir et porter ce titre honorable de vertabiet, il ne leur en coûte que d'avoir été disciple d'un vertabiet : celui qui l'a une fois acquis le communique à autant d'autres de ses disciples qu'il le juge à propos. Lorsqu'ils ont appris le nom des saints Pères, quelques traits de l'histoire ecclésiastique, surtout de ceux qui ont rapport à leurs opinions erronées, c'en est assez; les voilà des docteurs consommés.

Au reste, ces vertabiets se font rendre un grand respect : ils reçoivent, étant assis, les personnes qui les vont voir, sans en excepter même les prêtres. On s'avance modestement vers eux pour leur baiser la main; et après s'être retiré à trois ou quatre pas d'eux, on se met à genoux pour recevoir leurs avis. Les beaux endroits des sermons qu'ils font au peuple, sont des histoires fabuleuses, souvent mêlées d'invectives contre les Latins. Leur morale tend ordinairement à entretenir des pratiques superstitieuses, telle qu'est celle de sacrifier des animaux.

Tous les prêtres séculiers sont curés. Si plusieurs desservent une même église, la paroisse

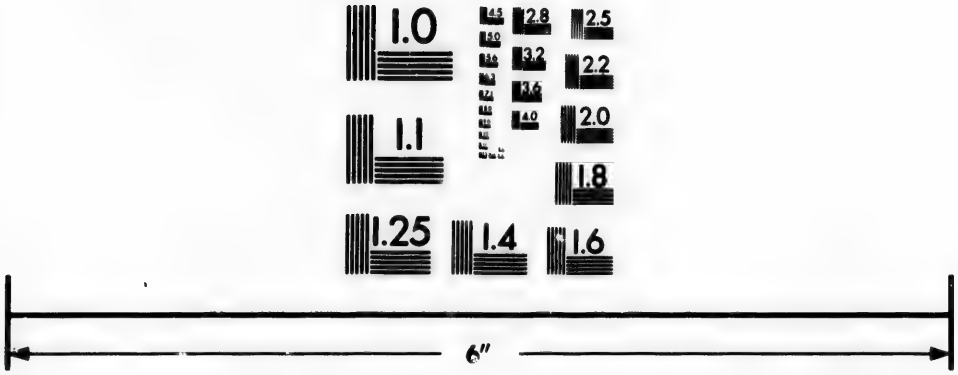
se partage entre eux. Ils sont mariés avant que de recevoir l'ordination.

Pour ce qui est de leur science, comme ils sortent ordinairement de la lie du peuple, elle ne va guère plus loin qu'à savoir lire couramment le missel, qui est en arménien *littéral*, et à entendre les rubriques.

Toute leur préparation pour recevoir l'ordre de la prêtrise, se termine à demeurer quarante jours dans l'église; le quarantième jour ils disent la messe. Elle est toujours suivie d'un grand festin, pendant lequel la papadie, c'est-à-dire la femme du nouveau prêtre, demeure assise sur un escabeau, les yeux bandés, les oreilles bouchées, et la bouche fermée, pour marquer la retenue qu'elle doit avoir à l'égard des saintes fonctions où son mari va être employé. Chaque fois qu'un prêtre doit dire la messe, il passe la nuit précédente dans l'église. Si l'église a plusieurs prêtres, l'hebdomadaire y passe toutes les nuits de sa semaine.

Les prêtres ne se croient point obligés au bréviaire hors du chœur; les plus réguliers se contentent de réciter tous les jours quelque partie du psautier. Le psautier, l'antiphonaire, le lectionnaire, les hymnes et les proses, sont autant de livres séparés, et notés pour le chant

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

par des points sur les voyelles. Dans le cours de l'année, les prêtres ne vont à l'église que le matin pour les matines, et le soir pour les vêpres.

Pendant le carême, ils y vont encore à midi. Bien que matines se disent à une ou deux heures avant le jour, il ne laisse pas de s'y trouver un assez grand nombre de séculiers.

Tout le peuple chante; les jeunes gens, qui apprennent à chanter dès leur enfance, mêlent leurs voix avec celles de leurs pères et mères. Mais ce qui est infiniment édifiant, c'est de voir la modestie que tous observent dans leurs exercices de religion et dans les lieux saints.

Lorsque les enfants ont appris à lire, leurs maîtres d'école les présentent à l'évêque; l'évêque les ordonne dès l'âge de dix ou douze ans; et après l'ordination, ils demeurent deux ou trois jours à l'église sans en sortir. On les y fait lire, ils y jouent, on leur y porte à manger, et ils y couchent : ils ont toujours leur petit surplis sur le corps, et ils ne le quittent que lorsque les prêtres les reconduisent chez leurs parents; les parents et les amis du nouvel ordonné ne manquent pas de régaler l'évêque avec ses prêtres. L'évêque ne reçoit que douze sous de chaque ordonné.

CHAPITRE V.

L'Établissement du christianisme dans l'Arménie.

L'ancienne tradition est que les Apôtres ayant partagé entre eux tout l'univers, pour porter les lumières de l'Évangile jusqu'aux extrémités les plus reculées et les moins connues, saint Barthélemi et saint Thadée furent envoyés aux Indes, et ensuite en Arménie, pour annoncer le royaume de Dieu à Abgare, roi d'Edesse; et que ce prince, touché de leurs paroles, embrassa la foi chrétienne, et la fit embrasser à ses peuples.

C'est par la même tradition que nous savons qu'Abgare, qui vécut saintement et constamment dans sa foi, eut pour successeur Ananus son fils, lequel bien différent de son père, fut un roi impie et ennemi des chrétiens. Sanatragus, fils de la sœur d'Abgare, régna après Ananus, et apostasia.

C'est à ce prince apostat, à son frère Polimius, et à un autre petit roi de Babylone, que l'on attribue la mort des deux apôtres saint

Barthélemi et saint Thadée. Le dernier ordonna évêque d'Edesse, saint Atthée qui fut couronné du martyre sous Ananus fils d'Abgare, et qui en alla recevoir la palme dans le Ciel, pendant que saint Thadée son maître combattoit encore sur terre pour la mériter.

Saint Atthée eut pour successeur Théophile dans la même église; mais depuis Théophile jusqu'au temps de Constantin ou environ, la tradition et l'histoire ne font mention d'aucun roi d'Arménie qui ait fait profession de la foi chrétienne, et même ne nous font apercevoir aucun vestige du christianisme dans cette nation. Mais le Seigneur, qui se ressouvient toujours de sa miséricorde, voulut donner un nouvel apôtre aux Arméniens, et cet apôtre fut saint Grégoire, surnommé l'*Illuminateur*. Il étoit, disent les historiens, issu de leurs rois arsacides. Son père nommé Anac, fut un traître, qui assassina Chosroës son roi et son parent, dans le temps que, les armes à la main, il remportoit de continuelles victoires sur Artasiras, roi de Perse, et qu'il conquéroit l'Assyrie. L'auteur de ce crime énorme fut à l'instant jeté du haut d'un pont dans un fleuve très rapide, où il fut noyé, et ses enfants furent mis à mort. Grégoire, dont nous parlons, fils d'un tel

père, mais destiné de Dieu pour être l'apôtre des Arméniens, fut préservé du sort de ses frères. Il se réfugia à Césarée de Cappadoce, où il fut reçu chez une dame vertueuse qui prit grand soin de le faire bien instruire de tous les principes et des saintes pratiques de la religion chrétienne.

A peine fut-il en état de les enseigner à ses compatriotes, qu'il commença parmi eux son apostolat. Il annonçoit l'Évangile de Jésus-Christ, et en particulier et en public. Les Arméniens, charmés d'entendre un de leurs frères, qui les instruisoit avec tant de science et de zèle, accouroient de toutes parts pour suivre ses instructions.

Tiridate fils de Chosroës qui régnoit alors, fut bientôt informé que le fils d'Anac l'assassin de son père, prêchoit le christianisme dans ses états avec un succès surprenant. La haine de ce prince contre le christianisme, et son vif ressentiment du meurtre du roi son père, l'irritèrent à l'excès contre Grégoire. Il le fit arrêter et tourmenter de toute manière, jusqu'à le faire cruellement jeter dans un puits infecté, où le saint vécut quatorze ans d'un peu de pain, qu'une bonne et charitable veuve chrétienne lui apportoit en secret. Sa fureur contre Gré-

goire s'étendit jusque sur tous les chrétiens de l'un et de l'autre sexe qu'il persécutoit à toute outrance.

Les saintes vierges Ripsime et Caïenne, sorties de Rome pour éviter la persécution de Dioclétien, et plusieurs autres de leurs compagnes réfugiées en Arménie avec elles, furent les innocentes victimes de sa cruauté. Mais la main de Dieu qui avoit ses vues sur ce prince, le punit dans sa miséricorde : on dit qu'il fut changé en bête, comme un autre Nabuchodonosor, et qu'il demeura sous cette humiliante figure, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu que sainte Ripsime avertît en songe la sœur de Tiridate, nommée Cœsaroduite, que ce seroit Grégoire, dont le roi son frère avoit été le cruel persécuteur, qui obtiendroit par ses prières la délivrance de son triste état, et sa conversion. Ce double miracle de la bonté divine arriva comme il avoit été prédit.

Tiridate, rétabli dans son premier état, et touché vivement de la grâce divine, fit à l'instant sortir Grégoire du puits où il l'avoit fait précipiter. Il se jeta humblement à ses pieds, lui demanda pardon de sa cruauté, le conjura de prier Dieu pour lui, et de l'instruire pour embrasser la religion chrétienne. Grégoire l'in-

struisit. Le roi instruit, ne se contenta pas de faire une profession publique de la religion des chrétiens; mais il fit de plus un édit pour exciter ses sujets à imiter son exemple, et promit à Grégoire toute sa protection pour l'établissement de la foi catholique dans son royaume.

Grégoire commença par consulter Dieu sur ce qu'il avoit à faire pour le salut des Arméniens. Il alla à Césarée de Cappadoce pour se faire ordonner évêque, par Léon archevêque de cette ville, et à son retour, il établit son siége épiscopal à Vagarsciabat capitale d'Arménie, et situé au lieu où est aujourd'hui le monastère d'Echmiadzin.

Ses premières prédications sur le bord de l'Euphrate produisirent chaque jour des effets surprenants et presque incroyables. L'on voyoit, dit-on, une colonne avec une croix de lumière sur la tête des baptisés. Le progrès de l'Évangile fut si grand, que l'histoire de ce temps assure que dans l'année 310, il y eut au moins quatre millions d'ames régénérées dans les eaux salutaires du baptême.

L'année suivante 311, Tiridate voulant donner au successeur de saint Pierre des preuves sincères de sa conversion, fit le voyage de Rome, accompagné de Grégoire et des princi-

paux de sa cour. Saint Sylvestre occupoit alors le saint Siége, et Constantin tenoit l'empire [1]. Ils reçurent l'un et l'autre le roi Tiridate et Grégoire avec tous les honneurs possibles, et les plus grandes démonstrations d'amitié. Grégoire, en présence du Pape et de l'empereur, fit la profession de foi au nom du roi et de ses sujets, reconnut la primauté du Pape; et supplia sa Sainteté de recevoir à sa communion son église et sa nation. Le saint Pape reçut l'un et l'autre avec toute la joie d'un père qui voit revenir à soi ses enfants. Il fit plus; car, pour donner à ses nouveaux enfants des marques de sa tendresse, et pour mettre leur évêque plus en état de leur être utile, il le sacra premier patriarche des Arméniens, et lui donna le pouvoir d'établir des patriarches chez les Ibériens et chez les Albanois.

Le nouveau patriarche revint de Rome en Arménie, revêtu de cette respectable dignité. Il la regarda comme une obligation qui lui étoit

[1] Cette légende arménienne souffre bien des difficultés. Saint Sylvestre n'étoit point pape en 311. Il n'est monté sur la chaire de saint Pierre qu'au commencement de l'année 314. Constantin n'étoit point à Rome en 311; il n'y entra qu'en 312, vers la fin de l'année.

imposée, plus grande que jamais, de s'appliquer totalement au gouvernement de son église. Il la gouverna pendant plus de trente ans, et toujours avec le même zèle et la même application. Dieu, de son côté, versoit ses bénédictions en si grande abondance sur les travaux continuels et infatigables de son serviteur, qu'il eut la consolation, pendant son gouvernement, de sacrer quatre cent trente bons évêques, de bâtir plusieurs églises, d'ordonner de vertueux prêtres pour les desservir, de détruire le culte des idoles, d'élever la croix de Jésus-Christ sur leurs débris, et de voir avant sa mort, sa chère patrie soumise à la loi du Messie.

Lorsqu'il se vit avancé en âge, et qu'il sentit approcher la fin de sa vie, il ordonna son petit-fils Grégoire prêtre et patriarche de l'Albanie, sur les confins de la Géorgie, et établit son fils Aristarce sur son siége patriarcal d'Arménie.

Enfin, après avoir gouverné seul l'Église arménienne pendant trente-trois ans, et sept autres années suivantes avec Aristarce son fils et son successeur, il se retira dans une solitude, sur le haut d'une montagne nommée Sépuh, pour vaquer uniquement à la contemplation

des choses célestes, et finit sa vie dans cette sainte occupation. Ses reliques demeurèrent long-temps cachées : elles ne furent trouvées que sous l'empereur Zénon ; elles furent portées à Tuertan, et transportées ensuite à Constantinople. La main droite du saint fut demandée par le monastère d'Echmiadzin, où elle est encore aujourd'hui conservée et honorée. La main gauche fut portée à Nerito, son chef et ses autres ossements sont à Naples dans une église de religieuses de l'ordre de saint Benoît. Toute la nation arménienne conserve une vénération singulière pour ce grand Saint, qu'elle honore comme son père et son apôtre envoyé de Dieu, pour lui reporter le flambeau de la foi chrétienne, et rétablir parmi elle le christianisme qu'elle avoit laissé perdre.

Aristarce ou Aristarque, fils et successeur de saint Grégoire, tint le siége patriarcal pendant sept ans. Il assista, du vivant de saint Grégoire son père, au concile de Nicée. A son retour, il fut massacré en haine de la foi par les ordres du prince Archélaüs, qui ne put souffrir les continuels reproches que ce zélé patriarche lui faisoit de ses désordres scandaleux.

Les Arméniens, fertiles en histoires fabuleuses, en ont fait une dans leur martyrologe,

toute des plus extravagantes à son sujet. Ils disent que ce patriarche Aristarce qui avoit l'extérieur un peu disgracié, parut sans mérite au concile de Nicée; et que se voyant méprisé des pères du concile, il attela des bœufs à une charrue, et en laboura les eaux de la mer sur ses bords, et y sema du blé à la vue de tout le monde; mais que ce blé ayant cru et mûri sur les eaux, en moins de rien, et au grand étonnement des pères de ce concile, ils reconnurent la sainteté de celui qu'ils méprisoient, et rendirent tous les honneurs qui étoient dus à l'auteur d'un si grand prodige.

Après la mort, ou plutôt le martyre du patriarche Aristarce, Vertane, son frère aîné, monta sur son siége, et le tint pendant quinze ans. Il avoit eu deux fils avant son ordination, Hésychius et Grégoire.

Hésychius lui succéda, et ne fut assis sur le siége que six ans. Il finit glorieusement sa vie par le martyre. Son martyre fut causé par le refus qu'il fit au roi Tiranus, fils de Chosroës II, et petit-fils de Tiridate, de placer dans son église des idoles, contre lesquelles il ne cessoit point de prêcher. Ce prince qui trempa ses mains dans le sang du saint martyr, fut frappé d'un subit aveuglement qui le jeta dans un si grand

désespoir qu'il se tua lui-même. Son fils Arsace régna après lui, et Panier ce gouverna l'église des Arméniens pendant cinq ans.

Nierce-le-Grand, fils d'Ahénogéner, et petit-fils d'Hésychius, lui succéda. Il fut reconnu de toute sa nation pour un saint patriarche, rempli de l'esprit de prophétie. Il lui prédit tous les malheurs qui lui sont arrivés, et dont elle seroit un jour délivrée par le zèle des disciples de l'Église romaine, qui passeroient les mers pour venir à son secours.

Vers ce temps, l'histoire de cette nation rapporte que l'empereur Valentinien envoya une armée contre Sapor, roi de Perse, et qu'il invita Arsace, roi d'Arménie, à prendre les armes avec lui; mais qu'Arsace ayant refusé de le faire, l'Empereur en fut tellement irrité qu'il fit entrer son armée en Arménie, y causa de grands désordres, et fit mourir Tiridate, frère du roi Arsace. Arsace en fut si consterné qu'il envoya le patriarche Nierce, pour demander la paix à l'empereur.

L'empereur l'accorda en sa considération; ensuite de quoi Arsace épousa Olympiade, sœur de l'empereur.

Il faut remarquer ici que le nom d'Arsace étoit apparemment commun à tous les rois

d'Arménie; ce qui fait qu'on ne les distingue pas aisément.

Celui dont nous parlons étoit chrétien, et c'est, selon toute apparence, celui à qui Julien l'Apostat écrivit une lettre menaçante, parce qu'il faisoit profession de christianisme. Ses mœurs n'en étoient pas cependant meilleures; Dieu, ce semble, l'en punit; car il permit qu'il tombât entre les mains de Sapor, roi de Perse, son vainqueur, qui lui fit souffrir une dure prison, dans laquelle il se tua lui-même.

Les historiens Grecs et Latins font de grands éloges de ce roi; mais les Arméniens en parlent très mal, et comme d'un persécuteur de leur grand patriarche Nierce, parce que ce saint prélat lui reprochoit sa vie licencieuse.

Après la mort d'Arsace, le patriarche Nierce obtint de l'empereur Théodose, la couronne d'Arménie pour Pabas fils du dernier Arsace; mais le déréglement de ses mœurs lui ayant justement attiré les reproches de Nierce, il conçut l'exécrable dessein d'ôter la vie à celui à qui il devoit la couronne. Il le fit empoisonner la quatrième année de son patriarchat, sur la fin du IVe siècle. Dieu, ce semble, voulut venger la mort de son serviteur; car Pabas s'étant révolté contre Théodose, fut vaincu, et mené

captif à Constantinople où il fut massacré. On comptoit en ce temps deux mille quarante monastères en Arménie.

Les rois successeurs de Pabas, tributaires des Persans et des Romains, n'ont rien fait qui soit digne de l'histoire. Le deruier des rois arsacides fut Ardache, ou Ardachirus. Après son règne, l'Arménie fut soumise tantôt aux Persans, tantôt aux Grecs, et ensuite aux Sarrasins et aux Tartares. Elle voulut de temps à autre se relever de son esclavage; mais il ne lui fut pas possible de rompre absolument le joug des maîtres qui l'avoient subjuguée. La foi s'y conserva encore dans sa pureté sous le patriarcat d'Isaac, de Zaven et d'Asbarake, et jusqu'au temps du saint patriarche Isaac II, fils de Nierce-le-Grand. Ce dernier patriarche et le roi Ardachirus, étant toujours demeurés attachés aux Romains, les grands du royaume formèrent un parti contre eux en faveur des Perses, et vinrent à bout de les chasser tous deux du royaume.

Cette révolution funeste à l'Arménie, arriva sous l'empire d'Arcadius. Cinq ans après, Isaac fut rétabli sur son siége, et le tint onze ans. Il prédit souvent aux Arméniens leurs malheurs, en punition de ce qu'ils abandonnoient leur foi. De son temps vivoit un savant et célèbre moine,

nommé Mesrob[1] ou Miesrobe, qui voyant que les caractères grecs ne répondoient pas aux diverses inflexions de la langue arménienne, inventa ceux qui y sont aujourd'hui en usage; on dit que saint Jean Chrysostôme les approuva.

Isaac, voulant laisser de bons disciples à son Église, fit choix, avec le moine Mesrob, de ceux qui leur parurent les plus capables d'être perfectionnés dans les sciences et dans la langue grecque.

Ils les envoyèrent à Athènes. Trois d'entre eux s'y distinguèrent : Moïse le grammairien, David le philosophe, et Mamprée. A leur retour de cette ville, ils s'appliquèrent, sous sa direction et celle de Mesrob, à la traduction des meilleurs livres grecs, et on leur attribue celle de l'ancien et du nouveau Testament en arménien, ce qui la rend respectable par son antiquité.

Après la mort du saint patriarche Isaac, dixième et dernier patriarche de la race de saint Grégoire-l'Illuminateur, le patriarcat

[1] C'est vers l'an 440 que Mesrob inventa les caractères Arméniens. Quelque temps après il trouva ceux des Géorgiens.

passa dans des familles étrangères. Les deux premiers qui succédèrent l'un après l'autre au patriarche Isaac, et qu'on doit compter pour le onzième et le douzième patriarche, furent Suormache et Joseph. L'histoire arménienne les nomme ainsi, et place dans ces temps, c'est-à-dire, quatre ans après le concile d'Ephèse, le synode des Arméniens, où Théodore de Mopsueste et Dodore de Tarse furent condamnés. Elle nous apprend aussi la sanglante persécution qu'Isdegerdes, roi de Perse, et son fils Veramus, exercèrent contre les chrétiens; plusieurs souffrirent le martyre avec un courage invincible; le patriarche Joseph fut du nombre. On vit alors le commencement des maux que les saints patriarches, Grégoire et Nierce, avoient prédits aux arméniens. Kiut, troisième patriarche, craignant que la relique de saint Grégoire ne lui fût enlevée, transféra le siége patriarcal à Thévin, pour se mettre hors de la domination des rois de Perse. Jean Mantacourt [1] qui lui succéda, mit en ordre les prières et la liturgie de l'Église arménienne; il composa plusieurs sermons, prières et cantiques; il reçut le concile de Chalcédoine, selon

[1] C'est Jean surnommé le Mantacune.

le témoignage de Nierce de Lampron. Les six patriarches qui lui succédèrent, furent Papken, Samuel, Musce, Isaac III, Christophe I, et Léonce II. Ils persistèrent tous dans l'union avec l'Église romaine. Ainsi depuis saint Grégoire, premier patriarche des Arméniens, on compte vingt patriarches qui ont conservé, pendant deux cents ans, la foi chrétienne dans toute son intégrité.

Les malheureux changements qui arrivèrent ensuite à l'Église d'Arménie, nous donnent juste sujet de croire que la ville de Thévin où le siége patriarcal avoit été transféré, étoit déjà tombée sous la domination des rois de Perse; car le patriarche Nierce, surnommé Achdaraghensis, qui fut le vingt-unième, tint à Thévin, vers l'an 520, un conciliabule de dix évêques, dans lequel il se déclara pour l'hérésie des monophysites, soit qu'il eût de l'affection pour cette hérésie, soit plutôt qu'il voulût faire sa cour aux Persans qui cherchoient à mettre de la division entre les Grecs et les Arméniens, unis ensemble par leur commune opposition à l'idolâtrie des Persans. Il ordonna de plus dans ce conciliabule, que les fêtes de Noël et de l'Épiphanie se célébreroient toutes deux ensemble, le 6 jauvier; qu'on ajouteroit au *Trisagion, que*

Jésus-Christ avoit été crucifié pour nous; qu'on rejetteroit le concile de Chalcédoine, et qu'on ne reconnoîtroit qu'une nature en Jésus-Christ. Ce patriarche hérétique qui donna naissance au schisme dans sa nation, eut pour successeurs sept autres patriarches qui y maintinrent le même schisme pendant cent douze ans ; savoir, Jean II, Moïse I, Abraham et Jean III, Gomidas et Christophe II. L'ère arménienne commença sous le patriarcat de Moïse I, l'an de Jésus-Christ 551. Il faut convenir ici que l'histoire de ces temps est fort obscure, et par conséquent peu certaine dans toutes ses circonstances. J'en rapporterai seulement ce que la tradition lui donne de plus vraisemblable.

Il est certain que les Arméniens, pendant ce premier schisme, souffrirent beaucoup des Persans. L'empereur Héraclius traversant l'Arménie, après avoir fait la guerre au roi de Perse et l'avoir vaincu, eut pitié de ce peuple affligé ; ayant reconnu que le schisme étoit la principale source de ses maux, il entreprit de le détruire. Il assembla à cet effet en 622, un concile à Carny, qu'on appelle aujourd'hui Erzeroum. Dans ce concile le patriarche Jéser, et plusieurs évêques grecs et arméniens, après

un mois de conférences, rejetèrent le conciliabule de Thévin, cassèrent ses décrets, reçurent une seconde fois le concile de Chalcédoine, retranchèrent l'addition du *Trisagion*, ordonnèrent qu'on célébreroit à l'ordinaire la fête de Noël le 25 décembre, et celle de l'Épiphanie le 6 janvier; qu'on mêleroit l'eau avec le vin dans les sacrés mystères; et enfin les pères de ce concile se réunirent aux sentiments de l'Église romaine. Cette réunion dura cent cinq ans, sous les patriarcats de Nierce III, d'Anastase, d'Israël, d'Isaac IV, et d'Élie. Nierce III, bâtit le palais patriarcal à Echmiadzin, et une église à Thévin.

L'an 727, Jean Otzniensis [1], leur successeur, renouvela le schisme. Il assembla à Manaskiert, par ordre d'Omar chef des Sarrasins, et avec le secours du calife de Babylone, un conciliabule de peu d'évêques arméniens, et de six évêques assyriens, où il fit définir qu'il n'y avoit qu'une seule nature en Jésus-Christ, une volonté et une opération, et qu'on retrancheroit à l'avenir l'eau des sacrés mystères, pour ne point marquer deux natures en Jésus-Christ,

[1] C'est Jean Dotzni. Dotzni en arménien signifie un serpent.

par le mélange de l'eau avec le vin. Comme ce patriarche étoit aussi hypocrite qu'artificieux, il trouva le moyen de se faire la réputation d'un saint ; mais il ne lui en coûta que la peine d'affecter extérieurement un air mortifié, et de faire des ordonnances sévères, dont l'une défendit, dans les jours de jeûne, l'usage du poisson, de l'huile d'olive et du vin, aussi étroitement que la viande et les œufs y étoient défendus. Quoique les Arméniens n'aient pas jugé à propos de s'assujettir à toutes ces dures pratiques, leur auteur ne laisse pas d'être considéré parmi eux comme un autre Illuminateur.

Le schisme renouvelé par ce patriarche hérétique, dura jusqu'en l'an 862, sous ses successeurs David I, Tiridate I, Tiridate II, Sion, Isaïe, Etienne I, Joab, Salomon, George I, Joseph II, David II et Jean V.

Le patriarche Zacharie, qui succéda au dernier, en 862, s'efforça de réunir son Église à celle de Rome. Il assembla un concile à Chiraguan, où l'on rétablit tout ce qui avoit été détruit dans les conciliabules de Thévin et de Manaskiert. On y dressa de plus plusieurs canons sur différentes matières, et un entre autres qui anathématise ceux qui soutiennent que le Saint-Esprit ne procède pas du Fils. L'his-

toire ne donne point à connoître que cette réunion ait été constante. George II succéda à Zacharie, et à George succéda Machdouets. Ce dernier dressa le rituel qui porte son nom. Il eut pour successeur Théodore I, et à celui-ci succéda Jean VI, qui écrivit une admirable lettre pour prouver les deux natures en Jésus-Christ. Élisée I, Ananie et Vahan, furent les successeurs de Jean VI; Vahan, de concert avec Grégoire Nariechath, travailla à rétablir la foi catholique, et à abolir la mémoire des deux derniers conciliabules hérétiques; mais leur attachement à l'Église romaine fit chasser Vahan de son siége par les schismatiques.

On a bien de la peine à démêler dans l'histoire si les patriarches suivants demeurèrent dans le schisme ou non. Il est cependant plus croyable qu'ils furent tous schismatiques : car, au rapport de saint Nicon, la nation arménienne étoit alors plus infectée d'erreurs qu'elle ne l'est aujourd'hui. Les successeurs de Vahan furent Étienne II, Kacik I, et Sergius I. Mais comme dans tous les temps, Dieu se réserve des serviteurs qui ne fléchissent point le genou devant l'idole, sa providence fit voir alors trois hommes d'une éminente vertu, que l'Église

romaine reconnoît pour saints. Le premier fut saint Nicon qui après avoir travaillé inutilement à rendre sa nation catholique, secoua la poussière de ses souliers, et passa en Europe pour y prêcher la vérité : il la confirma par plusieurs miracles, et mourut dans l'île de Crète. Le second fut saint Macaire, patriarche d'Antioche ; il renonça à sa dignité, visita les églises d'Occident, et mourut en Flandre, l'an 1012. Le troisième fut saint Simon, qui vint à Rome, où il fut comblé d'honneurs par le pape Benoît VIII, et mourut à Mantoue l'an 1016, après s'être rendu célèbre par la sainteté de sa vie et par ses miracles.

Après la mort du patriarche Sergius I, que nous venons de nommer, Pierre, frère de Kacik, monta sur le siége patriarcal. Les schismatiques l'en chassèrent pour mettre Dioscore en sa place, et chassèrent bientôt après celui-ci pour rétablir Pierre.

Kacik II, successeur de Pierre, voyant le ravage que les Turcs faisoient sans cesse en Arménie, transporta son siége à Sébaste en Cappadoce, l'an 1060, ou environ, pour se mettre sous la protection des empereurs grecs. Après sa mort, l'empereur Constantin Ducas prétendit avoir droit de nommer au patriarcat

vacant ; mais ayant été quatre ans sans user de son droit prétendu, il se commit des désordres infinis pendant la vacance de ce siége. Pour y mettre fin, la princesse Marie, sœur d'un seigneur arménien nommé Kacik, supplia l'empereur Emmanuel de nommer au patriarcat vacant, Grégoire Ughaiaser, fils du prince Maghistros, ce qui lui fut accordé.

Ce choix fut universellement approuvé ; car Grégoire avoit les qualités les plus capables de lui concilier l'estime et le respect de toute sa nation : une naissance illustre, étant issu des anciens princes d'Arménie ; un éminent savoir, et une piété singulière qu'il avoit acquise dans l'éloignement du monde depuis plusieurs années.

Ayant été forcé d'accepter la dignité patriarcale, il crut que Dieu l'en avoit chargé, afin qu'il fît au moins ce qui seroit en son pouvoir pour bannir le schisme, et rétablir la catholicité. Il alla à Constantinople afin de s'assurer de l'autorité séculière établie de Dieu, pour soutenir la spirituelle ; il supplia l'empereur Alexis Comnène de l'aider de sa puissance pour ramener son troupeau de l'erreur à la vérité ; mais Dieu ne permit pas que ces bonnes intentions eussent l'effet qu'il désiroit. Les fac-

tions des schismatiques en empêchèrent l'exécution. Tout ce qu'il put faire, ce fut de laisser à son église plusieurs belles traductions de livres grecs et syriaques en sa propre langue.

Pendant que ce patriarche donnoit tous ses soins pour faire rentrer sa nation dans le véritable chemin du salut, Kacik, seigneur arménien dont nous venons de parler, et qui étoit de l'illustre maison des Pacracides, entreprit de relever le royaume de la petite Arménie. Il prit le titre de roi; et non seulement il s'en rendit le maître, mais il y joignit la Cilicie avec une partie de la Cappadoce. Il eut deux fils, Robin ou Rupin, et Léon. Rupin succéda à son père; mais ce fils ne laissant qu'une fille qui étoit son unique héritière, il pria Léon son frère, en mourant, de prendre la régence et la tutelle de sa fille; mais Léon s'empara des états de son frère dont il étoit régent, et monta sur son trône. A peine s'y fut-il assis, qu'il s'y vit environné des infidèles qui menaçoient de l'attaquer. Dans l'embarras où il se trouva, il eut recours aux Latins. Pour se les rendre favorables, et s'attirer leur considération, il pria le pape Célestin III de lui donner un cardinal pour faire la cérémonie de son couronnement. Le cardinal Conrad de Vittels-

back, archevêque de Mayence, étoit alors légat en Orient. Sa Sainteté le nomma pour couronner le nouveau roi des Arméniens.

Léon, pour mieux affermir sa couronne, envoya un ambassadeur à l'empereur Othon. Sa conduite avec le pape Célestin III et avec l'empereur fut si heureuse que ces deux hautes puissances lui accordèrent le titre de roi, à condition qu'il feroit apprendre le latin à tous les enfants qui seroient au-dessous de douze ans. On ne sait point si cette condition fut exigée et observée; mais Léon, soit par politique, pour plaire au pape et à l'empereur, soit autrement, donna toute la protection qui lui fut possible à la religion catholique; et les patriarches de son temps, qui étoient orthodoxes, en profitèrent pour entretenir une parfaite intelligence avec Rome.

Grégoire Ughaiaser, dont nous avons parlé, envoya en 1080 des ambassadeurs au pape Grégoire VII, dont il reçut des règles pour gouverner l'Église arménienne dans la foi orthodoxe. Basile, son parent et son successeur, les suivit fidèlement. Grégoire III, fils d'une sœur de Gregoire II, et successeur de Basile, envoya deux fois des ambassadeurs à Rome : la pre-

mière fois à Innocent II, et la seconde à Eugène III.

Nierce IV, surnommé Glajensis, frère de Grégoire III, lui succéda. Ce fut un patriarche animé d'un zèle aussi pur qu'ardent pour défendre la foi de Jésus-Christ, et la faire embrasser, s'il eût pu, à toute l'Arménie. Il avoit un talent rare pour la poésie, qu'il n'employa que pour des sujets de piété. Il composa plusieurs beaux livres, et un entre autres qui est ici très commun et très estimé. Il a pour titre, *Jesus Filius* [1]. Il écrivit de savantes lettres à l'empereur Manuel, sur la Trinité et sur l'Incarnation du Verbe. Cet empereur lui envoya Théorien, théologien grec, pour conférer avec lui. Leur conférence est rapportée dans la Bibliothèque des Pères. Ce fut après cette conférence que ce théologien s'écria : *Je suis Romain, et je combattrai toute ma vie avec les Romains contre les Arméniens schismatiques.* La nation arménienne le met au nombre des saints. Il ne fut que sept ans sur le siége patriarcal.

Après la mort de ce patriarche, le siége fut transporté à Sis, ville de la petite Arménie, l'an 1171, et y demeura 270 ans, jusqu'au

[1] En arménien; *Isous-overti.*

temps du moine Cyriaque, dont nous parlerons dans la suite.

On croit devoir attribuer cette translation du siége patriarcal au trop grand empire que les Grecs vouloient exercer sur les patriarches.

Ce fut, à ce qu'on croit, Grégoire IV, neveu du saint patriarche dont nous venons de parler, qui fit cette translation. Il convoqua ensuite un concile à Tarse, ville de Cilicie, l'an 1177. Nierce de Lampron, évêque de Tarse, que les Arméniens appellent le Chrysostôme de l'Arménie, et dont ils célèbrent la fête le 7 juillet, y présida. Il en fit l'ouverture par un discours très éloquent et très pathétique, dans lequel il exposa vivement les malheurs que le schisme avoit causés à sa nation, et toutes les tentatives qui avoient été faites en différents temps pour le détruire. Il finit sa harangue par des paroles si touchantes et si persuasives, que tous les prélats, et autres convoqués au concile, se sentirent aussi animés pour la bonne cause que le prélat l'étoit lui-même. On devoit, ce semble, beaucoup espérer de ses belles dispositions ; mais la mort de l'empereur Manuel interrompit ce concile, et empêcha la conclusion.

L'histoire arménienne fait mention, en ce

temps, c'est-à-dire en 1221, d'une irruption des Tartares en Arménie.

Ils s'emparèrent de la Géorgie et de la grande Arménie. Ils détruisirent la ville de Dam, dans laquelle on comptoit mille églises, et cent mille familles. Si le schisme n'avoit pas suscité et entretenu une continuelle division entre les catholiques et ceux qui ne l'étoient pas, les Arméniens auroient toujours été les plus forts contre leurs ennemis; d'autant plus que leurs rois et leurs patriarches étoient en ce temps catholiques. Les successeurs de Grégoire IV, qui convoqua le concile de Tarse, furent Grégoire V et Grégoire VI. Ce dernier écrivit au pape Innocent III, successeur de Célestin III, des lettres pleines de soumission, où il remercioit sa Sainteté de ce que son prédécesseur avoit envoyé l'archevêque de Mayence pour couronner Léon I roi d'Arménie; Léon, de son côté, envoya au Pape un ambassadeur, et le Pape lui fit présent de l'étendard de saint Pierre contre les Sarrasins. Les Arméniens prétendent qu'Innocent III confirma au roi les priviléges accordés autrefois par saint Sylvestre en leur faveur.

A Grégoire VI, succédèrent Jean VII, David III, Jean VIII, Constantin I. Celui-ci ayant

eu quelque contestation avec le patriarche d'Antioche, au sujet de la juridiction, le pape Grégoire IX lui ordonna d'obéir au patriarche d'Antioche, qui avoit l'Arménie mineure dans son diocèse. Il lui envoya cependant le pallium, la mître, la croix et l'anneau, l'an 1239. Le roi Léon I mourut quatre ans après, en 1243. Il ne laissa, ainsi que son frère, qu'une fille héritière de ses états.

Constant, gentilhomme arménien, l'enleva de force, et la fit épouser à son fils Hayton. Celui-ci, en vertu de son mariage avec l'héritière des états de Léon, se mit en possession du royaume d'Arménie. On dit que Constantin, son père, fit mourir soixante-deux seigneurs arméniens pour délivrer son fils de tous ses concurrents. Ce nouveau roi, ne se croyant pas encore assez affermi sur son trône, alla trouver le roi des Tartares, et fit une ligue offensive et défensive avec lui. On prétend même qu'il persuada au roi tartare et à son frère Halson d'embrasser la foi chrétienne. Quoi qu'il en soit, Halson accompagna le roi d'Arménie avec une puissante armée pour le délivrer du joug des Sarrasins. Il commença d'abord par se rendre maître de la Perse; il prit de force Babylone, et fit esclave le calife; puis joignant

ses forces avec celles du roi d'Arménie, ils attaquèrent ensemble les Sarrasins, prirent Alep, Damas, et presque toute la Syrie. Halson, poursuivant ses conquêtes, s'avançoit déjà vers Jérusalem pour l'assiéger, lorsqu'il apprit la mort du roi des Tartares, ce qui l'obligea de s'en retourner promptement. Le sultan d'Égypte ne manqua pas de profiter du départ de Halson; il attaqua aussitôt son lieutenant, et le défit. Halson, sur ces nouvelles, revint sur ses pas; mais chemin faisant, il fut enlevé par une mort subite. La perte de ce vaillant capitaine causa celle de l'Arménie; car les Sarrasins y entrèrent avec peu de résistance; elle demeura leur proie, et la Syrie fut celle du sultan.

Hayton, découragé par tant de disgrâces, reçut des lettres de Clément IV, qui lui offroit du secours, et l'excitoit à recourir encore aux Tartares. Il le fit; mais les Sarrasins n'en ravagèrent pas moins ses terres. Son fils aîné, combattant contre eux, fut tué, et Léon son cadet fut fait prisonnier. Leur père, après cette dernière disgrâce, vit bien qu'il n'avoit point d'autre parti à prendre que celui de s'accommoder avec le sultan, qui le reçut plus favorablement qu'il ne l'avoit espéré, et qui lui rendit son fils. Hayton son père, après avoir régné

quarante-cinq ans, et avoir connu, par sa propre expérience, la fragilité des grandeurs humaines, prit la résolution d'y renoncer. Il abandonna à son fils Léon tous ses droits sur l'Arménie; et, ayant tout quitté jusqu'à son nom, pour prendre celui de Macaire, il embrassa la vie solitaire, où il mourut quelques années après. Léon II, son fils, étoit un prince sage, prudent, et qui avoit le talent de se faire aimer. Abaga, roi des Tartares en Perse, ami de son père et le sien, lui offrit le royaume de Syrie, qu'il avoit conquis : il ne l'accepta pas, aimant mieux se conserver les états de son père, et faire tous ses efforts pour en chasser les Sarrasins ses ennemis. Le pape Grégoire X, touché de tous les désordres que causoit ce peuple barbare par ses fréquentes irruptions en Arménie et ailleurs, convoqua un synode à Lyon, l'an 1273, pour y prendre les moyens de combattre avantageusement les Sarrasins, et de les chasser une bonne fois de tous les pays chrétiens. Il y invita le roi Abaga et Léon II. Abaga y envoya ses ambassadeurs, qui y reçurent le baptême des mains du cardinal Pierre, évêque d'Ostie, depuis Pape sous le nom d'Innocent V. Léon, à la prière du Pape, y porta les actes entiers du concile de Nicée, et de

plusieurs autres synodes ; traduits en langue arménienne. Les Sarrasins, instruits de ce qui se passoit au synode de Lyon, prévinrent l'effet des résolutions qu'on y devoit prendre, et vinrent fondre tout-à-coup sur l'Arménie. Ils y massacrèrent plus de vingt mille hommes, et emmenèrent dix mille esclaves, tant jeunes filles que garçons. Léon, instruit de ce carnage, et plus animé que jamais contre cette nation sanguinaire, vint demander du secours au roi des Tartares. Abaga lui envoya aussitôt de bonnes troupes, et son propre frère Mangodamore pour les commander. Léon, de son côté, leur joignit toutes celles qu'il put ramasser dans ses états, et tous deux ayant réuni leurs forces, attaquèrent si vivement les Sarrasins qu'ils les défirent. La victoire de ces deux princes eût été complète si le peu d'expérience du jeune frère du roi des Tartares ne lui eût fait faire mal à propos une retraite qui lui fit perdre le fruit de ses armes, et qui livra malheureusement les Arméniens à la fureur de leurs ennemis.

Abaga voulant poursuivre la victoire qui avoit échappé à ses troupes, méditoit d'envoyer à Léon un nouveau secours, lorsque lui et son frère Mangodamore moururent empoi-

sonnés du fait des Sarrasins, comme l'on n'en douta pas alors. Argon, son fils, lui succéda, après s'être défait de son oncle Tangader, apostat du christianisme, et persécuteur des chrétiens. Il étoit un troisième frère du roi Abaga. Argon, aussi bien intentionné que son père pour les rois d'Arménie, et aussi ennemi des Sarrasins, se lia d'amitié et d'intérêt avec Hayton, fils de Léon qui mourut en ce temps-là. Ils s'adressèrent au pape Nicolas IV, aux rois de France et de Sicile, pour se joindre à eux contre les Sarrasins; mais les Sarrasins, plus expérimentés que ces jeunes princes dans le métier de la guerre, savoient toujours profiter du temps qu'on employoit aux préparatifs contre eux. Ils surprirent le jeune roi Hayton II, ravagèrent ses terres, emmenèrent prisonnier le patriarche Étienne III, successeur de Constantin, qui mourut dans sa captivité.

Le sultan se saisit en même temps du reliquaire qui contenoit la main de saint Grégoire, et l'enleva; mais on prétend que cette précieuse relique eut dans son pays l'effet qu'eut l'Arche d'alliance chez les Philistins. La peste y fit un effroyable ravage, et ce fléau ne cessa que lorsque le sultan eut renvoyé ce sacré dépôt au roi Hayton. Le prince attribua cet évé-

nement et un autre qui le suivit à la protection du saint apôtre de l'Arménie; car le sultan, qui craignoit d'ailleurs l'arrivée de l'armée des croisés, laquelle avoit déjà passé la mer, se rendit facile à faire un traité de paix avec Hayton. Après ce traité, Hayton se croyant tranquille dans ses états, s'adonna aux exercices de piété; et comme dans ce temps les frères Mineurs étoient en grande vénération dans l'Orient, et que ce prince les honoroit singulièrement, sa dévotion le porta à changer son manteau royal en un habit de saint François: il prit le nom de Jean, sans quitter cependant encore le gouvernement de son royaume. Alors on vit un roi, avec l'habit de religieux, manier un sceptre.

Un an après, c'est-à-dire, en 1294, le mariage de sa sœur Marie ayant été conclu avec Michel, fils de l'empereur Andronic, il prit la résolution d'accompagner sa sœur à Constantinople, où ses noces devoient être célébrées: mais pendant son voyage, Sembat, son second frère, sous prétexte que le roi avoit embrassé la vie religieuse, jugea à propos de s'emparer de son royaume. Il épousa en même temps une fille tartare, dans l'espérance que ce mariage lui gagneroit les bonnes grâces du roi

des Tartares et sa protection. Il voulut aussi s'assurer de celle du pape Grégoire VIII qui tenoit le saint Siége. Sembat lui envoya des ambassadeurs, pour être les garants de sa soumission filiale, et pour engager sa Sainteté à le reconnoître pour roi légitime.

Pendant que cette révolution se passoit en Arménie, Hayton, après les noces de sa sœur, partit de Constantinople, se croyant toujours en paisible possession de ses états : mais il eut nouvelle en chemin que son frère lui avoit enlevé la couronne, et se l'étoit mise sur la tête.

Alors prévoyant bien tout ce qu'il avoit à craindre d'un frère usurpateur, il crut que le plus sûr pour lui étoit de s'aller réfugier avec son troisième frère nommé Toros, auprès du roi des Tartares, et de lui demander du secours pour chasser l'usurpateur. Mais Sembat, qui faisoit espionner ses deux frères, trouva le moyen de s'en rendre maître. Il fit assassiner Toros, et crever les yeux à Hayton, son roi. Cet indigne frère ne jouit pas long-temps de ses crimes ; car un quatrième frère, qui se nommoit Constant, et qui avoit échappé à la cruauté de l'usurpateur fratricide, lui fit dresser une embuscade où il perdit la vie. L'histoire d'Ar-

ménie assure ici qu'Hayton recouvra miraculeusement la vue, sans nous dire comment ce miracle se fit; et elle ajoute qu'après cette guérison inespérée, il reprit possession de ses états, en chassa les Sarrasins, avec le secours des troupes que Cassan, roi des Tartares, lui donna, et qu'étant enfin victorieux de ses ennemis, il offrit sa fille en mariage au roi des Tartares, qui étoit païen, et qui l'accepta. De ce mariage, continue l'historien, naquit un fils très disgracié et contrefait; ce qui fit dire que l'enfant étoit né d'adultère. Il n'en falloit pas davantage pour faire condamner au feu la mère et l'enfant. La mère, qui étoit chrétienne, demanda instamment que l'enfant fût baptisé avant sa mort, ce qui lui fut accordé. A peine eut-il reçu le saint baptême, qu'à la vue de tout le monde, l'enfant devint aussi beau et aussi bien fait qu'il étoit auparavant laid et difforme. Ce miraculeux changement fit reconnoître la sainteté de la mère, et opéra la conversion du roi Cassan, qui conserva toute sa vie une vénération singulière pour la reine, et une étroite alliance avec le roi d'Arménie, son père.

Ce prince, voyant ses états en paix, et étant d'ailleurs infiniment touché des miracles que

Dieu avoit opérés en sa personne et en celle de sa fille, voulut se débarrasser des occupations du gouvernement, pour mener une vie privée et plus conforme à l'habit de religieux dont il s'étoit revêtu. Il mit son fils Léon en possession du royaume qui lui appartenoit par sa naissance; mais le fils exigea de son père qu'il demeurât encore auprès de lui, pour l'assister de ses conseils.

Grégoire VII, soixante-treizième patriarche, lequel mérita le surnom de Théologien à cause de son grand savoir, fut un prélat très zélé pour la religion et pour le salut de son peuple. Il profita des conjonctures favorables pour exciter Hayton et Léon III, son fils, à convoquer un synode dans la ville de Sis, pour y traiter de la réunion générale de toute la nation arménienne à l'Église de Rome, et pour y corriger les abus qui s'étoient insensiblement introduits dans l'Église d'Arménie. Les deux princes aussi bien intentionnés que le patriarche, consentirent à cette convocation, mais le patriarche Grégoire n'eut que l'avantage de l'avoir proposée; car il mourut avant l'assemblée du synode, l'an 1307, après avoir tenu le siége patriarcal quatorze ans.

Constantin II, évêque de Césarée, fut élu

son successeur; et comme il étoit aussi bon catholique que Grégoire VII, son prédécesseur, il pressa la convocation du synode, qui fut assemblé dans la même année 1307. Il s'y trouva trente-six évêques, dix vertabiets, et sept abbés. Le roi Léon III y assista avec son père et les autres princes et seigneurs du royaume. La lettre de Grégoire VII, pour la convocation du synode, y fut lue et approuvée. On reconnut dans ce synode deux natures, deux volontés, et deux opérations en Jésus-Christ.

On reçut les sept conciles œcuméniques. On ordonna que les fêtes de l'Annonciation, de la Nativité du Sauveur, de son Baptême et de l'Épiphanie, seroient célébrées aux mêmes jours que l'Église romaine les célébroit; qu'on suivroit le ménologe romain pour les autres fêtes; que dans les jours de vigile on ne mangeroit que du poisson et de l'huile; qu'on porteroit à l'autel les vêtements propres de chaque ordre; qu'on mettroit des corporaux sur l'autel, et qu'on mêleroit l'eau avec le vin dans le saint sacrifice de la messe.

Constantin, après la tenue du synode heureusement terminé, s'appliqua à faire observer tous les décrets qui y avoient été portés. Mais alors les hérétiques et les schismatiques com-

mencèrent à s'élever et à parler bien haut contre le synode et les pères du synode dont les sacrés décrets anathématisoient leurs erreurs. Ils protestèrent contre tout ce qui s'y étoit fait, disant que les suffrages de ceux qui y avoient assisté, ou avoient été achetés à beaux deniers comptants, ou avoient été forcés. On prétend même que leur animosité fut si entière, que ce fut à leur sollicitation qu'un Tartare, nommé Bularsa, assassina le roi Léon, et son père Hayton. Ce qui est vrai, c'est que le père et le fils périrent de la main de ce meurtrier.

Osein succéda à Léon III, en 1316.

Ce prince, aussi religieux que ses prédécesseurs, crut que pour confondre absolument et honteusement les schismatiques et hérétiques du royaume, il étoit à propos d'assembler un second synode dans la ville d'Adana : le patriarche Constantin fut du même avis.

Le synode assemblé en 1316, et composé de dix-huit évêques, cinq vertabiets, deux abbés, grand nombre de prêtres et de savants religieux, le roi présent et grand nombre de seigneurs, confirma tout ce qui avoit été décidé dans le dernier synode, fit l'éloge des pères du concile de Sis, et ordonna l'exécution des décrets qui y avoient été publiés. Les catho-

liques en témoignèrent une joie universelle; mais les hérétiques et les schismatiques, qui ne changent jamais de caractère, et qui ne savent ce que c'est que de se rendre et de captiver leur esprit sous le joug de la foi, ainsi que l'exige saint Paul des véritables fidèles, dirent une seconde fois du synode d'Adana, ce qu'ils avoient faussement publié du synode de Sis.

Constantin, nonobstant les clameurs des schismatiques, pressa l'exécution des décrets des deux synodes, de Sis et d'Adana. Les quinze patriarches suivants en firent de même, et demeurèrent constamment unis au saint Siége. Leurs noms sont Constantin III, Jacques II, Mekhitar, Mesrob, Constantin IV, Paul I, Théodore II, Gérabied I, David IV, Gérabied II, Grégoire VIII, Paul II, Constantin V, Joseph III, et Grégoire IX. Ces patriarches, tout orthodoxes et zélés qu'ils étoient, ne purent cependant contenir les schismatiques, et bien moins les convertir. Ces hommes rebelles à l'Église, et fanatiques dans leur rébellion, ne cessoient de causer aux catholiques, et à leurs patriarches, des avanies et des persécutions de la part des infidèles; et ce fut, comme on a sujet de le croire, en punition de leur obstination dans le schisme, et de la guerre qu'ils firent aux ca-

tholiques, que Dieu permit la destruction de leur monarchie, et la dure servitude où ils tombèrent, et dans laquelle ils gémissent encore aujourd'hui, sous la pesante domination des Turcs et des Persans; car Osein II, qui mourut quelques années après le synode d'Adana, fut le dernier roi de l'Arménie; et les patriarches qui succédèrent à Grégoire IX, furent presque tous schismatiques et hérétiques.

Le premier qui lui succéda, fut un moine nommé Cyriaque, passionné pour le schisme. Il trouva le moyen d'enlever de Sis la sainte relique de la main droite de saint Grégoire, et de la reporter à Echmiadzin, où il eut le crédit de se faire élire patriarche par les schismatiques. Ainsi commença la scission du patriarcat des Arméniens qui dure encore aujourd'hui; car Sis a conservé jusqu'à présent son patriarche, dont la juridiction s'étend sur la Cilicie et la Syrie, et Echmiadzin a le sien. Celui-là fonde son droit sur une succession non interrompue depuis saint Grégoire, et celui-ci, c'est-à-dire, le patriarche d'Echmiadzin, fonde le sien sur l'ancienneté et la prérogative de son siége établi par saint Grégoire, dont il se dit le successeur légitime. Cyriaque ne jouit pas long-

temps de sa dignité usurpée; car il en fut chassé deux ans après son usurpation en 1447.

Alors trois prétendants au patriarcat s'en mirent en possession; savoir : Grégoire X, Aristarces II et Zacharie. Ils tenoient tous trois ensemble le patriarcat. Mais Zacharie, qui étoit las de ne pas régner seul, emporta la sainte relique de la main de saint Grégoire, dans l'île d'Aghtamar où il avoit été patriarche. Comme on ne manque point de successeurs, ceux qui lui succèdèrent, s'arrogèrent après lui le titre et le droit de patriarches d'Aghtamar. Ainsi leur prétention fit alors un troisième patriarcat. Il faut cependant observer ici, que la division des trois patriarches est beaucoup plus ancienne, sans qu'on puisse néanmoins en découvrir l'origine. Dans l'information des erreurs des Arméniens, faite devant le pape Benoît XII en 1341, sous le règne de Léon IV, les patriarches de la grande et la petite Arménie et d'Aghtamar, sont nommément distingués; et dès lors cette division des trois patriarcats que nous venons de nommer, passoit pour être si ancienne, qu'on la faisoit remonter au temps d'Héraclius. Le patriarche de la grande Arménie y est appelé le patriarche des Colombes.

On trouve encore une scission plus ancienne

dans une histoire abrégée d'Arménie, écrite au commencement du huitième siècle, et imprimée par les soins du P. Combefis, Dominicain, sur un manuscrit de la bibliothèque du Roi. Ce manuscrit rapporte que Chosroës ayant été rétabli sur son trône, avec le secours de l'empereur Maurice, céda à son bienfaiteur une partie de l'Arménie, et qu'alors les Grecs y firent élire un patriarche uni de sentiment avec eux, nommé Jean, pendant que Moïse étoit toujours reconnu patriarche des Arméniens dans l'autre partie de l'Arménie qui resta aux Perses. Ce Moïse étoit un jacobite déclaré, et si ennemi des Grecs et de leur rit, qu'on lui entendoit dire souvent : « Dieu me garde de » manger ce qui a été mis au four, et de boire » de l'eau chaude. *Il vouloit dire*, Dieu me » garde d'user de pain levé à la messe, et de » mettre de l'eau chaude dans le calice, comme » font tous les Grecs. »

Cette ancienne scission du patriarcat ne dura pas long-temps, et cessa sitôt que Chosroës reprit toute l'Arménie, ce qui arriva vers l'an 606 ou 607.

L'information dont j'ai parlé qui fut faite devant Benoît XII, nous apprend encore que le patriarche de la grande Arménie se choisis-

soit son successeur, et le consacroit, se réservant cependant jusqu'à la mort sa dignité et sa juridiction, et que le nouveau consacré demandoit ensuite au roi des Tartares des lettres confirmatives de son élection, lesquelles ne lui étoient accordées que moyennant une grosse somme d'argent payée comptant; sans préjudice d'une autre qu'il devoit payer au Roi chaque année, mais dont il savoit se dédommager, en exigeant de chaque prêtre la valeur d'un florin par an, et de six gros d'argent pour leur administrer les sacrements.

Pour ce qui est de l'élection du patriarche de la petite Arménie, elle se faisoit en cette manière, ajoute ladite information. Les évêques assemblés par l'ordre du roi de Perse, lui présentoient trois sujets. Le Roi en choisissoit un, et lui mettoit au doigt un anneau qui coûtoit bien cher au patriarche choisi par le Roi. L'information que je viens de citer, dit que le patriarche qui étoit alors en place, l'avoit achetée du Roi cinquante mille gros d'argent, et lui en payoit vingt mille tous les ans; mais qu'il trouvoit un grand dédommagement dans la sainte relique de saint Grégoire, dont il étoit le maître; car il l'imposoit sur la tête des évêques qu'il consacroit, et soutenoit habilement que

cette imposition étoit si essentielle à la validité de sa consécration, qu'il ne reconnoissoit pour évêques que ceux qui avoient reçu de sa main cette imposition, ce qui lui attiroit autant de consécrations d'évêques à faire, que les autres patriarches, qui ne pouvoient faire la même cérémonie, en avoient peu.

Il est à présumer que le patriarche Zacharie qui enleva secrètement d'Echmiadzin la relique de saint Grégoire, pour la transporter à Aghtamar, s'en servit avec le même avantage, aussi bien que Sergius II son successeur. Mais Sergius étant mort, Jean IX reporta la sainte relique à Echmiadzin, l'an 1476, et y tint le siége avec Sergius III, son concurrent. Tout le siècle suivant vit tout à la fois deux et trois patriarches qui occupoient la chaire patriarcale, avec tous les inconvénients qui ne manquent jamais d'arriver dans le gouvernement de plusieurs maîtres, mais au profit des rois de Perse qui leur vendoient bien cher leur protection.

En 1593, David et Melchisédech, qui exerçoient ensemble le patriarcat, ne pouvant plus payer au roi de Perse leur tribut ordinaire, appelèrent à leur secours l'évêque d'Hamit, ou Diarbekir, nommé Sérapion, et lui donnèrent une troisième place sur leur siége patriarcal.

Cet évêque qui étoit orthodoxe et bien intentionné, l'accepta dans l'espérance de servir l'Église catholique ; et comme il étoit noble et riche, il paya les dettes du patriarcat ; mais les schismatiques, qui le virent malgré eux sur le siége, le rendirent suspect à Cha-Abas, roi de Perse. Il en fut si persécuté, qu'il fut obligé de s'enfuir à Tigranocerta, où il mourut en 1606.

Après sa mort, David et Melchisédech se disputant le patriarcat d'Echmiadzin, Cha-Abas, pour les mettre d'accord, et faire en même temps le profit de sa ville capitale d'Ispahan, en y attirant de toutes parts les Arméniens très dévots à saint Grégoire-l'Illuminateur, fit apporter en sa ville la relique de la main de ce grand saint, et donna de plein droit le patriarcat à Melchisédech, qui s'engagea à lui payer un tribut chaque année de deux mille écus ; mais ce patriarche ayant promis plus qu'il ne pouvoit tenir, s'enfuit à Constantinople, et laissa le patriarcat à son neveu Isaac V. David, qui avoit été le compétiteur de son oncle Melchisédech, ayant appris sa fuite, vint au plutôt à Ispahan, pour y disputer à Isaac la place qu'il prétendoit devoir lui appartenir. Mais pendant qu'ils se débattoient ensemble pour la dignité patriarcale, Cha-Abas, roi de Perse, fit venir

à Ispahan un vertabiet, nommé Moïse, qui apprit à ses officiers l'art de blanchir la cire. Ce service lui mérita les bonnes grâces de Cha-Abas, et celles de Cha-Séfi son successeur et son petit-fils ; ensorte qu'Isaac étant devenu odieux aux Arméniens, et étant mort à Echmiadzin où il s'étoit refugié, le Roi donna le patriarcat à Moïse. Moïse étoit orthodoxe: il employa les trois années de son patriarcat à rétablir l'église patriarcale et le palais du patriarche, et mourut l'an 1632, après avoir donné pendant sa vie et à sa mort des marques d'une édifiante piété.

Philippe, très zélé catholique, lui succéda. Il se rendit si agréable au roi, qu'il en obtint la permission de rapporter à Echmiadzin la relique de saint Grégoire, qui avoit été transférée à Ispahan, par ordre du Roi, et qui y avoit été conservée pendant l'espace d'environ trente ans. Il fit réparer l'église des Saintes Ripsime et Caïenne. Ensuite il alla par dévotion à Jérusalem, où s'étant trouvé avec le patriarche de Sis, nommé Niers, ils firent entre eux une alliance très étroite; puis étant revenu à Echmiadzin, il y mourut l'an 1655.

Jacob III, aussi fervent catholique que son prédécesseur, tint après lui le patriarcat. Il

entreprit le voyage de Rome, pour témoigner sa parfaite obéissance au saint Siége ; mais étant arrivé à Rome, il y mourut, après y avoir laissé sa profession de foi.

Eléazar Glaiotse, pareillement catholique, favorisa les missionnaires et leurs missions. Les missions reçurent un grand accroissement sous son pontificat, qui commença en 1680.

Nahabiet, son successeur, parut avoir les meilleures intentions du monde pour maintenir la foi catholique et l'union avec le saint Siége; mais sa mauvaise politique, qui lui faisoit craindre de déplaire au roi de Perse et aux schismatiques, le retint dans l'inexécution de la bonne volonté qu'il avoit [témoignée ; il mourut en 1706.

Alexandre, évêque d'Ispahan, lui succéda : il fit une guerre secrète aux catholiques, cachant sous la peau d'une brebis toute la malignité d'un loup furieux.

Asvadour, qui est aujourd'hui sur le siége patriarcal, est un prélat pacifique, qui laisse vivre les catholiques en liberté. Il est le centvingtième patriarche. Au reste dans ce nombre de patriarches qui ont gouverné l'Église arménienne, il est aisé de remarquer que le Sauveur des hommes l'a toujours chérie, malgré la ré-

sistance d'un grand nombre d'Arméniens aux lumières de l'Évangile, dont sa providence avoit voulu les éclairer; car il leur a envoyé de temps en temps de très zélés patriarches catholiques qui ont fait tous leurs efforts pour ramener à Jésus-Christ celles de leurs ouailles que le schisme en avoit séparées. Leurs travaux, par la grâce de Dieu, n'ont pas été sans fruit; et à ce sujet je rapporterai, pour finir ce chapitre, un mémorable événement que l'histoire ecclésiastique d'Arménie place en 1330, et qui est encore un sujet de bénir Dieu de tout ce qu'il continue d'opérer pour le salut de cette nation qui lui est chère.

Un saint religieux de l'ordre de saint Dominique, nommé Barthélemy, natif de Bologne en Italie, ayant été sacré évêque, et envoyé en Perse par le pape Jean XXII, établit sa résidence en la ville de Maragha, à deux journées de la ville de Tauris, et y bâtit quelques pauvres cellules. La réputation de sa sainteté et de sa science le fit bientôt regarder comme un homme extraordinaire. Toutes les merveilles qu'on en publioit vinrent à la connoissance d'un abbé nommé Isaïe qui faisoit sa demeure près d'Érivan. Cet abbé passoit pour le plus savant homme qu'il y eût parmi les Arméniens.

Il avoit donné le degré de docteur à trois cent soixante-dix de ses disciples; il fit choix de celui d'entre eux qu'il estimoit le plus capable et le plus propre à être envoyé auprès de cet évêque latin, pour conférer avec lui, et connoître au vrai si ce prélat méritoit tous les éloges qu'on en faisoit.

Ce jeune docteur député par son maître s'appeloit Jean de Kerna, distingué, non seulement par sa naissance, étant neveu du prince de Kerna, mais encore par l'opinion que l'on avoit de son érudition singulière. Le saint évêque le reçut parfaitement bien, conféra volontiers avec lui; mais il connut bientôt que le jeune docteur, tout savant qu'il étoit, n'avoit jamais appris ce que c'étoit que la Chaire de saint Pierre, et encore moins quelle devoit être l'union des membres avec leur Chef, pour faire un corps parfait, c'est-à-dire, quelle devoit être l'union des chrétiens avec le Vicaire de Jésus-Christ, chef visible de son Église, laquelle est son corps mystique. Ainsi le prélat comprit que toutes les conférences qu'il auroit avec Kerna porteroient à faux, s'il laissoit ce jeune docteur dans l'ignorance d'un dogme qui le séparoit de l'Église de Jésus-Christ. Il s'appliqua donc à lui expliquer ce que le Sauveur

nous a appris dans son Évangile sur cet article ; ce que les pères, tant Grecs que Latins, nous ont dit de la nécessité de cette union des membres avec leur Chef, et de notre humble soumission à l'Église et à ses décisions, pour fixer la légèreté et les incertitudes de nos esprits, pour les empêcher de se laisser emporter à tout vent de doctrine, et enfin pour rendre notre foi inébranlable. Le jeune docteur qui avoit l'esprit bon et droit, et nullement du caractère de ces demi-savants si prévenus en faveur de leurs opinions, qu'ils prétendent avoir droit de les donner aux autres pour leur servir de règle, écouta avec docilité les instructions de l'évêque Barthélemy : il chercha à s'instruire de la vérité, conférant souvent avec le prélat. Il étudia en son particulier ce qui lui étoit enseigné dans les conférences : enfin il se convainquit lui-même de la certitude des dogmes que le schisme lui avoit fait ignorer. Il en fit abjuration entre les mains du saint évêque ; et ensuite Dieu voulut se servir de ce jeune docteur, éclairé des véritables lumières, pour les porter à ceux de ses confrères et de sa nation qui étoient dans les ténèbres de l'erreur. Il commença par écrire une lettre dogmatique aux autres docteurs de sa connoissance qu'il jugea

les mieux disposés à écouter la vérité et à la suivre. Il leur expliquoit dans cette lettre les raisons solides et convaincantes qui l'avoient obligé à rentrer dans l'Église romaine, qui avoit été celle de leurs pères, et il les invitoit sur la fin de sa lettre, dans les termes les plus touchants, à venir le joindre à Kerna, pour prendre ensemble les moyens de procurer à sa nation la grâce que Dieu venoit de lui faire. Sa lettre eut l'effet qu'il souhaitoit : douze docteurs, ses anciens condisciples, qui connoissoient et révéroient le mérite et la capacité de Kerna, vinrent le trouver. Arrivés à Kerna, il y invita l'évêque Barthélemy qui s'y rendit volontiers. Le prince de Kerna son oncle fit toute la dépense de cette assemblée. Les douze docteurs embrassèrent les sentiments de l'évêque et de Jean de Kerna. Ils firent plus ; car s'étant mis sous la direction du prélat, ils formèrent entre eux une association qu'ils appelèrent la congrégation des Frères unis, ou des Frères de l'union. Ils prirent la règle de saint Augustin, avec les constitutions et l'habit des Frères-Prêcheurs, au camail et au scapulaire près qui étoient noirs. Ils s'appliquèrent ensuite à la traduction de plusieurs livres latins en la langue du pays, et de ceux particulièrement

qui étoient les plus utiles à la nation. Puis ils allèrent prêcher dans différentes parties de l'Arménie les vérités de l'Évangile de Jésus-Christ. Ils y combattirent le schisme et l'erreur avec un succès extraordinaire. Ils habitoient tous ensemble dans un même monastère qui étoit dans l'évêché de Maragha dont Barthélemy étoit évêque : mais le nombre des Frères de l'union s'étant de beaucoup augmenté, ils se bâtirent quatre autres monastères : l'un à Tiflis en Géorgie, l'autre à Caffa dans la Chersonèse, un troisième à Sultaniéh en Perse, et le quatrième à Nackshivan. Ce dernier est le seul aujourd'hui qui subsiste, et qui porte le titre d'archevêché. Cette province de Nackshivan a le bonheur de posséder les dignes successeurs des Frères unis ou de l'union qui furent en 1356 incorporés à l'ordre de saint Dominique. On doit à la sainteté de leur vie et à leurs soins évangéliques ce que nous avons déjà dit de la fervente piété et de l'inébranlable attachement des chrétiens de la province de Nackshivan à l'Église romaine.

Pendant que Dieu leur donne leurs propres compatriotes pour les maintenir dans la foi, il envoie dans les autres provinces de l'Arménie et de la Perse des missionnaires françois pour

cultiver les fidèles qu'il s'y est réservés, et pour ramener au sein de l'Église ceux qui ont eu le malheur d'en être éloignés par leur naissance, ou qui s'en sont volontairement séparés par la corruption de leur esprit et de leur cœur. Il faudroit être sur les lieux pour jouir avec nous de la consolation que nous avons de voir ce troupeau de Jésus-Christ, tout persécuté qu'il est de temps à autre, s'augmenter en nombre, et croître en piété et dans l'exacte observance de leurs saintes pratiques, bien plus sévères ici qu'en Europe.

Ceux qui vivent au-delà de nos mers, beaucoup plus occupés de leurs grandeurs et des biens du siècle que de leur salut, seront peu touchés de l'exemple des catholiques du Levant, et prendront peu de part aux travaux des missionnaires : nous les plaignons autant que nous avons de reconnoissance pour ceux qui entrent dans les desseins de Dieu, par l'ordre duquel nous avons quitté la France, et qui veulent bien partager avec nous le fruit de nos bonnes œuvres.

CHAPITRE VI.

Du rit des Arméniens schismatiques.

Le rit de cette nation consiste particulièrement dans la liturgie, dans les sacrements, dans les fêtes, dans les jeûnes, dans le chant et dans les prières publiques. J'en ferai autant d'articles.

ARTICLE PREMIER.

De la Liturgie.

Dans les églises le pavé est couvert de nattes ou de tapis : la coutume est de quitter par respect ses souliers lorsqu'on y entre. Les autels sont de pierre, sans reliques, simples, étroits, et faits de manière qu'on peut aisément tourner tout autour. Le crucifix est peint, ou fait de nacre de perles enchassés dans du bois. Le calice et la patène ressemblent aux nôtres. On les couvre d'un voile de crépon,

sans pale. Le sanctuaire est séparé de l'église par un grand rideau qu'on tire pendant le mystère de la sainte messe. Il est rare qu'on dise deux messes en un jour dans la même église; mais on n'en dit jamais qu'une sur chaque autel. Le prêtre qui la doit dire couche dans l'église pendant la semaine. On n'y célèbre que des messes hautes, et toujours à la pointe du jour : mais la veille de l'Épiphanie et la veille de Pâques les messes se disent le soir.

Le célébrant porte un bonnet rond dont la pointe se termine en croix : son aube est étroite et courte; il a sur chaque bras un manipule qui est une espèce de manche qui ne monte que jusqu'au coude; son étole est ornée de croix; les extrémités en sont étroites. L'amict du prêtre est comme un collier de moine, d'argent ou d'or, d'où pend une toile sur les épaules ; il est ensuite revêtu d'une chape. Les prêtres assistants n'ont simplement qu'une chape sur leurs habits.

Les diacres ont une aube sans ceinture, et une étole sur l'épaule gauche qui pend devant et derrière. Les sous-diacres et les clercs ont un surplis, ou une aube étroite qui descend jusqu'aux talons. Le surplis ou l'aube sont marqués de croix peintes en fleurs sur la poi-

trine, sur les deux manches, et sur le milieu du dos, avec quatre autres croix plus petites aux quatre coins.

Les cérémonies des prêtres à l'autel sont celles-ci : le prêtre habillé, se lave les mains, dit l'introït au pied de l'autel, et fait seul sa confession, en termes presque semblables aux nôtres. Le prêtre assistant dit *Misereatur ;* le célébrant étant monté à l'autel, le baise trois fois; l'archidiacre lui porte l'hostie qui est d'un pain sans levain, et le prêtre la place dans un trou fait exprès dans la muraille, semblable à celui où l'on met les burettes dans quelques-unes de nos églises. Il y pose aussi le calice, après y avoir mis du vin pur et sans eau. Le diacre dit du milieu de l'église ces paroles : « Bénissez, Seigneur. » Le célébrant poursuit seul disant : Bénédiction et gloire au Père » et au Fils; » et récite le psaume, l'antienne et l'hymne du jour. Les clercs chantent trois fois le *Trisagion*, avec l'addition de Pierre Gnaphée : « Saint Dieu, saint fort, saint immortel, » qui avez été crucifié pour nous, ayez pitié de nous. Le clerc ayant fini, le célébrant lit le psaume, la prophétie et l'épître propre du jour; il se tourne vers le peuple, et dit : « La paix soit avec vous : — Et avec votre

» esprit, » répondent les clercs. Ces paroles se répètent sept fois pendant la messe.

Le diacre lit l'évangile du jour. Dans le symbole qui se chante après l'évangile, en parlant du Saint-Esprit, le schisme a supprimé ces mots : « Qui procède du Père et du Fils. » Les *oblata* se font ensuite en cette manière : le célébrant, le diacre et les clercs les portent en procession autour de l'autel, et chantent : « Le » corps du Seigneur, et le sang de la rédemp- » tion est en présence ; » et le peuple se prosterne. Le prêtre étant remonté à l'autel, et s'étant lavé les doigts, se tourne du côté du diacre et lui donne le baiser de paix. Le diacre dit alors : «Donnez-vous la paix mutuellement dans le baiser de pureté ; et vous, qui n'êtes pas dignes de communiquer aux mystères, descendez à la porte, et priez. » Le célébrant étant venu à la consécration, il prononce d'abord ces paroles : « Prenant le pain dans ses saintes, di- » vines, immortelles, immaculées et agissantes » mains, il bénit, rendit grâces, rompit, donna » à ses disciples choisis, saints et assis....»

Le prêtre continue, et profère les paroles sacramentelles, telles que nous les proférons, sur le pain et sur le vin, qu'il élève pour être adorés du peuple. Après la consécration, et

quelques prières faites avec des bénédictions, le célébrant lève le voile qui couvre le calice, et prenant l'hostie en main, dit trois fois : « Par » ceci, tu seras véritablement le pain béni, le » corps de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-» Christ. » Il ajoute, et dit trois fois : « Ton » Saint-Esprit coopérant, » et couvre le calice. Après ces paroles le prêtre prie pour tous les états réguliers et séculiers. Le diacre, en chantant, fait mention des saints, et en particulier des saints Thadée et Barthélemy, et de Grégoire-l'Illuminateur, auxquels il joint Jean Orodnicti, Grégoire Dukeratsi et Barsam, tous trois hérétiques. Il fait aussi mémoire d'Abgare, de Constantin, de Tiridate et de Théodose.

L'oraison dominicale est chantée par le peuple. Après l'oraison le prêtre se tourne deux fois vers le peuple, et lui montrant l'hostie sur le calice, dit d'abord : « Les choses saintes aux » saints, » et à la seconde fois il ajoute : « Man-» gez le saint vénérable corps et sang de Notre-» Seigneur et Sauveur Jésus-Christ avec sain-» teté, lequel descend du Ciel, habite parmi » nous; il est la vie. »

L'*Agnus Dei* se dit dans les termes dont nous nous servons, ou approchant, et le célébrant fait la communion. La communion étant

faite, le diacre dit au peuple : « Approchez » avec crainte et avec foi, et communiquez au » Saint : J'ai péché contre Dieu. Nous croyons » au Père, Dieu vrai; nous croyons au Fils, » Dieu vrai; nous croyons au Saint-Esprit, Dieu » vrai. Nous confessons et croyons que c'est le » vrai corps et sang de Jésus-Christ, qui nous » sera en rémission de nos péchés. » Les clercs répondent et chantent : « Notre Dieu et Notre » Seigneur nous a apparu; béni celui qui vient » au nom du Seigneur. » Alors le peuple communie; le célébrant le bénit, et chante : « Faites » vivre, Seigneur, votre peuple; » les clercs poursuivent en chantant : « Nous sommes rem- » plis de vos bontés. » Le diacre ajoute : « Avec » foi et avec paix; » et les clercs avec lui disent. « Nous rendons grâces. » Le célébrant marche ensuite vers le milieu de l'église; il y fait quelques prières, et les finit en se tournant du côté du peuple, disant : « La plénitude de » la loi et des prophètes; vous êtes le Christ » Dieu : » puis il monte à l'autel, et après trois adorations : « Seigneur Jésus-Christ, dit-il, » ayez pitié de nous. » L'évangile de saint Jean se récite à la fin de la messe, selon la coutume de l'Église latine.

Pendant la messe, les officiants ne font au-

cune génuflexion, mais seulement des inclinations. Le célébrant bénit le peuple plus de cinquante fois, étendant la main sans tourner le corps. Le diacre prononce presque autant de fois, et en même temps, ces paroles : « Bénis-» sez, Seigneur. »

Avant la messe, les Arméniens font une profession de foi qui est hérétique. Elle commence par un exorcisme, et finit par une confession de toutes sortes de crimes les plus capables de choquer les oreilles pieuses et chastes.

Pour ce qui est de l'office divin qu'on récite dans les églises arméniennes, l'ancienne langue de la nation, qu'on peut appeler un arménien littéral, y est seul en usage; mais son intelligence est réservée au ministre des autels, lesquels très souvent ne savent autre chose que le lire. C'est non seulement par ce rit singulier que la nation se distingue des autres sociétés chrétiennes, mais encore par l'administration des sacrements, où ils ont introduit des abus à corriger, et d'autres à abolir, comme on le va voir.

ARTICLE II.

DES SACREMENTS.

Du sacrement de Baptême.

L'évêque ou le prêtre qui administre le sacrement de baptême, reçoit d'abord l'enfant hors de la porte de l'église, qu'on tient fermée: il y récite le psaume CXXX^e^, et diverses prières. Ensuite se tournant vers l'occident, il répète trois fois l'exorcisme; puis se tournant vers l'orient, il fait trois fois les demandes ordinaires sur la créance des principaux articles de la foi, et dit le psaume *Confitemini*, qui est le CXVII^e^. Alors la porte de l'église s'ouvre; et étant ouverte, on marche vers les fonts baptismaux. Le prêtre y oint l'enfant d'huile bénite. Il récite à haute voix le psaume XXVIIIe: *Vox Domini super aquas*, et le troisième chapitre de saint Jean, où Jésus-Christ instruit Nicodême de la nécessité d'une régénération spirituelle que le saint baptême opère en nous; puis il bénit l'eau des fonts. Il y plonge le crucifix, et y répand le saint chrême, disant trois fois *Alleluia*, avec ces paroles : « Que » cette eau soit bénite, ointe et sanctifiée.»

Après ces premières cérémonies, le prêtre demande le nom qu'on donne à l'enfant, et le nommant alors par son nom, il le plonge entièrement trois fois dans l'eau des fonts, disant à chaque immersion : « N. serviteur de Jésus-» Christ, qui se présente de sa propre volonté » au baptême, est maintenant baptisé par moi, » au nom du Père, du Fils, et du Saint-Es-» prit. Vous êtes racheté par le sang de Jésus-» Christ, délivré de la servitude du péché; » vous êtes fils adoptif du Père céleste, cohé-» ritier de Jésus-Christ, temple du Saint-Es-» prit. » Cette forme convient mieux avec la nôtre que celle des Grecs, en ce qu'elle indique le ministre qui baptise; mais c'est un abus de la répéter à chaque immersion : car le sacrement ayant son intégrité et par conséquent son efficacité dès la première immersion, c'est pécher contre son unité de réitérer deux fois l'immersion et les paroles qui sont la matière et la forme du sacrement.

Un autre rituel arménien, que j'ai vu, prescrit une différente manière de conférer le baptême, mais qui n'est pas moins condamnable. Le prêtre dit à la première immersion, *Au nom du Père;* à la seconde, *au nom du Fils;* et à la troisième, *au nom du Saint-Esprit.* Cette répé-

tition *au nom* est contraire à l'institution de Jésus-Christ, dans laquelle les saints Pères remarquent, contre les ariens et les macédoniens, que les trois personnes de la sainte Trinité sont énoncées sous le mot *au nom* une fois prononcé, pour marquer l'unité des trois personnes en essence.

A ces erreurs des Arméniens, il faut ajouter un nouveau reproche qu'ils méritent, qui est d'attendre le huitième jour après la naissance d'un enfant pour le faire baptiser; car il n'arrive que trop souvent que l'enfant meurt pendant cet espace de temps sans baptême. Quelques-uns de leurs docteurs, pour se mettre à couvert de ce juste reproche, soutiennent que dans cette occasion le baptême n'est pas absolument nécessaire à l'enfant; et c'est ce qui a donné occasion de les accuser de ne pas croire le péché originel. Cependant il est certain que la nation en général croit la nécessité du baptême.

Du sacrement de Confirmation.

La confirmation se donne aux enfants, incontinent après le baptême : le même prêtre administre l'un et l'autre sacrement : tel est

l'usage ordinaire des églises du Levant. Leur chrême n'est pas seulement composé d'huile d'olive et de baume, on y ajoute le suc de différents aromates confondu dans du vin. Comme l'huile d'olive est très rare dans le pays, quelques églises y avoient substitué l'huile de sésame ; mais on l'a retranchée, n'étant pas une matière convenable.

La bénédiction du saint chrême est attribuée au seul patriarche des Arméniens, il en envoie chaque année une portion aux évêques pour en faire la distribution aux prêtres. Ceux-ci, craignant souvent d'en manquer, y ajoutent une huile étrangère, et s'exposent à l'altérer considérablement. Le rituel prescrit aux ministres de la confirmation, de faire premièrement le signe de la croix avec le chrême sur le front de l'enfant qui vient d'être baptisé, et il prononce ces paroles : « La suave onction, » au nom de Jésus-Christ, est répandue sur » vous ; le sceau des dons célestes au nom du » Père, du Fils, et du Saint-Esprit. »

Il ne répète point l'invocation des trois personnes de la sainte Trinité aux onctions suivantes. *A celle des yeux*, il dit : « L'onction de » la sanctification éclaire vos yeux, afin que » vous ne vous endormiez jamais dans le som-

» meil de la mort. » *Aux oreilles:* « L'onction de » la sanctification, pour vous faire entendre les » commandements de Dieu. » *Aux narines:* « L'onction de la sanctification vous soit, au » nom de Jésus-Christ, une garde à votre bou- » che, une porte forte sur vos lèvres. » *Dans les creux des mains:* « L'onction de la sanctifica- » tion soit en vous, au nom de Jésus-Christ, » la cause des bonnes œuvres. » *Sur la poitrine:* « L'onction de la sanctification formera » en vous un cœur pur, et renouvellera l'esprit » droit dan vos entrailles. » *Sur la paume des mains,* il dit : « L'onction de la sanctification » vous sera, au nom de Jésus-Christ, un bou- » clier pour repousser les flèches du malin es- » prit. » *Sur les pieds,* il dit : « L'onction de la » sanctification dirigera vos pas à la vie éter- » nelle. »

Après toutes ces onctions faites, le ministre met une couronne sur la tête de l'enfant, et le communie étant encore à la mamelle.

Du sacrement de l'Eucharistie.

Les Arméniens administrent le sacrement de l'eucharistie d'une manière qui leur est par-

ticulière. Le prêtre ne consacre qu'une seule hostie, quelque grand que soit le nombre des communiants. Leur hostie est ronde, mais trois ou quatre fois plus épaisse que les nôtres. Après avoir compté ceux qu'il doit communier, il rompt l'hostie en autant de petites parties qu'il y a de communiants; il les fait tremper toutes dans le sang de Jésus-Christ; et les en tirant avec les doigts, il les porte dans la bouche des communiants qui se présentent à lui, étant tous debout.

Cette manière de donner la communion avoit commencé à s'introduire dans l'Église latine vers la fin du onzième siècle; mais les papes Paschal et Urbain s'y opposèrent : le premier écrivit contre cette pratique à Ponce, abbé de Cluny, et le second la défendit dans le concile de Clermont. La raison est que selon l'institution de Jésus-Christ, la participation de son sang se doit faire en le buvant. C'est par la même raison qu'environ l'an 1053, le cardinal Humbert désapprouva la pratique de l'Église de Constantinople, de donner la communion dans une cuiller qui contenoit une particule de l'hostie consacrée et trempée dans l'espèce du vin. Les Grecs gardent encore aujourd'hui cette pratique, et les Arméniens

celle de communier les enfants immédiatement après le baptême et la confirmation, nonobstant le grand inconvénient dont ils sont souvent témoins, que les enfants rejettent la particule de l'hostie qu'ils ne peuvent avaler.

Nous ne nous taisons pas sur cet abus, non plus que sur un autre qui lui est contraire; c'est la rareté des communions parmi les adultes : car plusieurs passent les années sans s'en approcher, ou n'en approchent que deux fois l'année, savoir, le samedi saint et le jour de l'Épiphanie. Le malheur est que plusieurs de leurs évêques et de leurs vertabiets, qui sont leurs docteurs, autorisent cette coupable négligence par leur mauvais exemple; car à peine disent-ils la sainte messe une fois l'année. Ils croient beaucoup faire que d'assister en certains jours à celles des simples prêtres, sans vouloir y communier, sous prétexte que ce seroit avilir leur dignité de recevoir la communion de la main d'un prêtre leur inférieur.

Quant à leur manière de donner le saint viatique aux malades, leur rituel ordonne que le prêtre sera précédé de la croix et d'un encensoir : il récite des psaumes, des épîtres et des évangiles, le symbole de la foi, auquel il ajoute le *Trisagion*. Je ne sais pourquoi ils ont

pour pratique de ne donner la communion, même aux malades, que quarante jours après la précédente communion.

Du sacrement de la Pénitence.

L'incapacité des prêtres arméniens a introduit plusieurs abus intolérables dans l'usage du sacrement de la pénitence. Le confesseur, pour avoir plus tôt fait, et pour recevoir sa rétribution, a par écrit une longue liste de péchés qu'il récite, sans en supprimer les plus énormes. Le pénitent, soit qu'il s'en connoisse coupable ou non, répond : « J'ai péché contre » Dieu. » Si un confesseur, mieux instruit de son devoir, interroge son pénitent, il ne lui dira mot sur l'accusation qu'il lui fera de péchés griefs ; mais s'il vient à s'accuser de quelques faits, qui sont plutôt des superstitions que des péchés, comme d'avoir tué un chat ou un oiseau, alors le confesseur prenant un ton sévère, fait de rudes réprimandes à son pénitent, et lui impose de rigoureuses pénitences. Il n'oublie pas surtout de le questionner s'il n'a point de biens d'autrui ; car, si le cas y échoit, il s'applique, ou à son église, la restitution qui est due à l'homme volé.

Pour ce qui est des prélats et des vertabiets, qui ne daignent pas recevoir la communion d'un inférieur, ils se croiroient trop humiliés qu'on les vît aux pieds d'un prêtre pour recevoir l'absolution de leurs péchés.

Les termes dont les Arméniens se servent pour prononcer l'absolution sont différents de ceux que les Grecs y emploient. Les termes de ceux-là sont absolus, et ceux des derniers ont une forme déprécatoire. Voici la formule des Arméniens : « Que Dieu, qui a de l'amour » pour les hommes, vous fasse miséricorde; » qu'il vous accorde le pardon des péchés que » vous avez confessés et de ceux que vous avez » oubliés; et moi, par l'autorité que me donne » l'ordre sacerdotal, selon les divines paroles: » Tout ce que vous avez délié sur la terre, » sera délié dans le Ciel; avec les mêmes pa- » roles : Je vous absous de tous les péchés » que vous avez commis par pensées, paroles » et œuvres, au nom du Père, du Fils et du » Saint-Esprit. »

Du sacrement de l'Extrême-Onction.

Les Arméniens reconnoissent l'extrême-onction pour un des sept sacrements institués par

Jésus-Christ; mais ils en ont presque aboli l'usage, sous prétexte que l'extrême-onction ayant, disent-ils, la vertu d'effacer les péchés, les peuples se prévaloient de cette opinion pour s'exempter de la peine de confesser leurs péchés et de faire pénitence. Ainsi pour corriger cet abus ils ont supprimé le sacrement de l'extrême-onction.

Il faut cependant remarquer ici, que dans les églises d'Orient on l'administre indifféremment aux sains et aux malades; car, disent-ils, Jésus-Christ l'a institué pour guérir les maladies du corps et de l'ame; et c'est pour nous instruire de ce double effet du sacrement qu'on l'appelle l'onction des infirmes; or il arrive assez souvent que le corps étant en santé, l'ame est malade par la grièveté de ses péchés.

Mais les Arméniens ont une pratique bien singulière à l'égard des prêtres après leur mort.

Un prêtre vient-il de mourir, on en avertit aussitôt un autre prêtre, qui apporte le saint chrême, et qui en fait des onctions en forme de croix sur la main, sur le front, et sur le haut de la tête du cadavre, disant : « Que la main » de ce prêtre soit bénie, ointe, et sanctifiée » par ce signe de la sainte croix, par cet » évangile et par le saint chrême, au nom du

» Père, du Fils, et du Saint-Esprit. » Il répète la même formule, en faisant les deux autres onctions : c'est dans cette dernière cérémonie, concluent quelques-uns de leurs docteurs, que consiste, à proprement parler, le sacrement de l'extrême-onction. Les Arméniens ont encore pour pratique de laver les pieds de tous ceux qui sont à l'église. Après les avoir lavés, les prêtres les oignent de beurre, en mémoire du parfum que la femme pécheresse répandit sur les pieds du Sauveur. Ils se servent de beurre à défaut d'huile qui est rare dans le pays : l'évêque le bénit avant de commencer le lavement des pieds, et dit en le bénissant : « Seigneur, sanctifiez ce beurre, afin qu'il soit un remède contre » toutes les maladies; qu'il donne la santé à » l'ame et au corps de ceux qui en reçoivent » l'onction. » Leur rubrique porte que cette pratique est recommandée par les apôtres inspirés du Saint-Esprit.

Du sacrement de l'Ordre.

Le rit que les Arméniens observent dans les ordinations est conforme plus qu'aucun autre des églises d'Orient à celui de l'Église romaine. Aussi se glorifient-ils de l'avoir reçu du pape

saint Grégoire-le-Grand pour lequel ils conservent une singulière vénération.

Les prières que fait l'évêque en donnant les ordres sont belles et édifiantes. Elles ne s'éloignent pas, ou que fort peu, du sens de celles que l'Église romaine emploie dans les ordinations : ainsi je ne rapporterai ici que ce qu'il peut y avoir de différent entre leur usage et le nôtre.

La tonsure chez les Arméniens est, comme parmi nous, l'entrée dans l'état ecclésiastique, avec cette différence, que le rit romain ne donne aucun office au tonsuré dans l'église, et que le rit arménien le charge du soin de tenir l'église propre et nette ; c'est pourquoi l'évêque met entre les mains du tonsuré un balai, et lui dit : » Recevez le pouvoir de nettoyer l'église » de Dieu, et qu'en même temps le Seigneur » vous nettoie des péchés que vous avez pu » commettre. »

Les Grecs confondent les autres quatre ordres qu'on appelle moindres dans celui de lecteur. Mais les Arméniens les distinguent, et celui à qui ils sont conférés, reçoit de l'évêque, ainsi que dans le rit romain, ce qui doit être de son office : le portier reçoit les clefs de l'église et l'évêque lui dit : « Comportez-vous

» comme ayant à rendre compte à Dieu des » choses qui sont fermées sous la clef, et qui » vous sont données; soyez vigilant; priez » tandis que vous ouvrez et fermez la porte de » l'église. » L'évêque ensuite le conduit à la porte, et le diacre dit trois fois à l'évêque: « Enseignez-le. » L'évêque met la clef dans la serrure, disant aussi trois fois: « Faites ainsi. » Les autres ordres mineurs se donnent avec les cérémonies et les avertissements qui leur sont propres.

L'habit de sous-diacre est une aube, et rien plus. Celui du diacre est l'aube sans ceinture, et une étole. Ils reçoivent de l'évêque ce qui est propre de leur ordre, et l'évêque leur donne en même temps les instructions convenables à leurs emplois.

L'ordination des prêtres arméniens a des cérémonies particulières que je rapporte ici. Elle commence par le chant de plusieurs psaumes, et d'autres prières; l'évêque s'informe ensuite des qualités du diacre qui lui est présenté, de ses mœurs, de sa capacité, de sa naissance qui doit être d'un mariage légitime. Son information faite et jugée favorable, l'évêque impose sa main droite sur la tête du diacre, et prononce les paroles suivantes : « Seigneur, Dieu

» tout-puissant, créateur de toutes choses, ré-
» dempteur vivifiant et réparateur des hommes,
» qui par votre bonté infinie accordez à votre
» sainte Église les grâces et les dons visibles et
» invisibles; nous nous adressons aujourd'hui
» à votre charité bienfaisante envers les hom-
» mes, vous suppliant d'accorder à celui-ci
» votre serviteur, que par cette vocation et cette
» imposition de mes mains, il reçoive l'ordre
» de prêtrise; qu'il reçoive dignement votre
» Esprit saint, et le don de bien gouverner par
» la grâce de notre Seigneur et Rédempteur
» qui nous appelle tous par une vocation sainte,
» selon les ordres différents, pour servir Dieu,
» et pour glorifier avec action de grâces le
» Père, le Fils, et le Saint-Esprit, maintenant
» et toujours, et dans les siècles. Ainsi-soit-il. »

L'évêque, apres cette prière, fait deux nouvelles impositions de sa main sur la tête du diacre qu'il ordonne; il lui met l'étole sur le cou, une espèce de mître sur la tête, un amict sur les épaules, une chape au lieu d'une chasuble; il accompagne ces actions de différentes prières, et toutes conformes à chaque action. Mais il faut remarquer que lorsque l'évêque lui donne et met la ceinture, il lui dit : « Re-
» cevez du Saint-Esprit le pouvoir de lier et de

» délier, que notre Seigneur Jésus-Christ donna » aux saints apôtres, lorsqu'il leur dit : Tout » ce que vous aurez lié sur la terre sera lié dans » le Ciel, et ce que vous aurez délié sur la terre » sera délié dans le Ciel. » Ces paroles finies, l'évêque lui fait une onction dans les mains et sur le front, et lui présente ensuite le calice avec le vin, et la patène avec l'hostie, en disant : » Recevez, prenez; car vous avez reçu le » pouvoir de consacrer et de faire le saint-sacri- » fice, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, » tant pour les vivants que pour les morts. »

L'ordination du prêtre finit enfin par la bénédiction que l'évêque lui donne en ces termes : « Que la bénédiction de Dieu, Père, Fils et » Saint-Esprit, descende sur vous, qui avez » reçu l'accomplissement de l'ordre de prêtrise, » pour offrir le corps et le sang de Jésus-Christ » pour la paix et pour la rémission des péchés. » Ainsi soit-il. »

Il y auroit ici une question à examiner, et que je ne fais que proposer; savoir si la partie essentielle de l'ordination des prêtres arméniens consiste dans l'imposition des mains de l'évêque sur la tête du prêtre ordonné, ou dans la tradition du calice et de la patène; si on décidoit qu'elle consiste dans la tradition du calice et

de la patène, il s'ensuivroit que le pouvoir de lier et de délier seroit donné au prêtre avant le pouvoir de consacrer; le prêtre ayant déjà reçu de l'évêque la ceinture, et par conséquent le pouvoir de lier et de délier, avant que d'avoir touché au calice et à la patène, auquel cas il y auroit un contre-sens et un abus manifeste. Cette raison donne sujet de croire que les Arméniens mettent la partie essentielle de l'ordination sacerdotale dans l'imposition des mains de l'évêque sur la tête du prêtre ordonné, laquelle précède le temps où l'évêque lui donne la ceinture et le calice avec la patène à toucher. En effet, lorsque l'évêque lui met le calice et la patène entre les mains, il lui dit ces paroles qui supposent que le pouvoir de consacrer lui a été donné : « Recevez et prenez, car vous » avez reçu le pouvoir de consacrer et de faire » le saint sacrifice, etc. »

Les hérétiques qui ne perdent jamais aucune occasion de faire glisser partout le venin de leur hérésie, ont inséré dans leur rituel une profession de foi qu'ils font prononcer aux ordinands, avant leur ordination, et qui est conçue en ces termes : « Nous croyons en Jésus-» Christ une personne et une nature composée, » et pour nous conformer aux saints Pères,

» nous rejetons et détestons le concile de Chal-
» cédoine, la lettre de saint Léon à Flavien :
» nous disons anathème à toute secte qui in-
» troduit deux natures. »

Du sacrement du Mariage.

Les enfants des familles arméniennes se reposent absolument sur leurs pères et mères, ou sur leurs plus proches parents, du choix de la personne qu'ils doivent épouser, et des conventions matrimoniales. Le mariage se célèbre à l'église; les contractants s'y rendent de grand matin; la future épouse y est conduite par sa famille; son visage est couvert d'un grand voile, qui la cache aux yeux de tous les assistants, et c'est à l'église seulement que son futur époux la voit pour la première fois. Le Rituel contient de très belles oraisons pour la bénédiction de l'anneau des fiançailles : la bénédiction nuptiale que le prêtre donne ensuite aux fiancés est exprimée en ces termes : « Bé-
» nissez, Seigneur, ce mariage d'une bénédic-
» tion perpétuelle, et accordez-leur par cette
» grâce, qu'ils conservent la foi, l'espérance
» et la charité; donnez-leur la sobriété, inspi-
» rez-leur de pieuses pensées; conservez leur

» couche sans souillure, afin que fortifiés de » toute part, ils persévèrent dans votre bon » plaisir. »

Après la célébration du mariage, ceux qui ont été invités reconduisent les nouveaux mariés chez les parents de l'épouse, avec des cris de joie, et des frappements de mains qui en sont les marques publiques. La cérémonie des noces finit en présentant un bassin à tous les conviés qui y mettent leur présent, selon leurs facultés, et chacun d'eux reçoit un mouchoir des mains de l'épouse.

Les noces chez les Arméniens sont défendues depuis le dimanche de la Quinquagésime jusqu'à la Pentecôte. Les empêchements de leurs mariages, qu'on appelle dirimants, sont ceux-ci : contracter avec une personne infidèle qui n'est point baptisée; avoir embrassé la profession religieuse ; être déjà engagé dans le mariage; être lié de consanguinité et d'affinité, jusqu'au quatrième degré, avec la personne qu'on voudroit épouser. Le mariage entre les parents du mari et de la femme, jusqu'au troisième degré, est défendu. Deux frères ne sauroient épouser les deux sœurs, ni les cousins germains des cousines germaines, ni même issues de germains. L'empêchement provenant

de l'adoption légale se termine au second degré ; celui de l'adoption spirituelle s'étend au troisième. Mais pour borner cet empêchement à un petit nombre de personnes, toute une famille ne prend pour tous les enfants qui en naissent, que le même parrain et la même marraine. Les Arméniens ne mettent point au nombre des empêchements ceux qui proviennent du crime, ni ceux qn'on appelle simplement empêchants.

Il y a sujet de douter si l'ordre de prêtrise est chez eux un empêchement qui rende un second mariage nul et invalide, ou s'il n'est seulement qu'illicite ; la raison de douter est qu'un prêtre qui contracte un second mariage après la mort de sa première épouse, en est puni par la dégradation, sans passer cependant pour concubinaire. On le dépouille des honneurs, priviléges, fonctions et habits du sacerdoce; et il n'est admis que comme laïque à la participation des sacrements.

Pour ce qui est des troisièmes noces, les Arméniens les réprouvent, et les jugent illégitimes de droit divin ; mais leur pratique y est contraire; car si un particulier s'obstine à demander dispense pour un troisième mariage, et sur un refus menace de se faire mahomé-

tan, alors son curé, sans avoir recours ni au patriarche ni à son évêque, la lui accorde promptement. Les Arméniens croient avoir remédié à de grands désordres par la coutume établie parmi eux, et qui tient lieu de loi, qui est qu'un homme veuf ne peut épouser qu'une veuve en secondes noces.

A l'occasion du sacrement de mariage dont nous venons de parler, je rapporterai ici une pratique extraordinaire de cette nation, mais qui lui est commune avec d'autres nations du Levant. Les Arméniens célèbrent la mémoire du baptême de Notre-Seigneur le 6 janvier, et voici de quelle manière ils font cette fête. Ils s'y préparent par un jeûne très-rigoureux. Le jour de la fête ces peuples courent en foule sur le bord d'une rivière ou d'un ruisseau voisin. Le patriarche, ou un évêque, ou un vertabiet en son nom, ne manque pas de s'y rendre. Il commence la cérémonie par la lecture de plusieurs prières et leçons tirées des saintes Écritures, et qu'il applique à cette fête. Il bénit ensuite les eaux de la rivière, et y verse du saint chrême. Alors, disent les Arméniens, les eaux bouillent à gros bouillons; merveille dont ils sont les seuls qui s'aperçoivent. Mais ce qui est au vu de tout le monde, c'est l'empresse-

ment avec lequel ce peuple superstitieux et grossier se jette à corps perdu au milieu des eaux, et y va chercher les parties du saint chrême qui surnagent, pour s'en frotter les yeux, le visage et la tête. Leur dévotion en ce jour est si fervente, que le froid du mois de janvier, souvent excessif, et les eaux à demi-glacées ne les empêchent pas de s'y plonger. Ce trait de superstition et plusieurs autres semblables qu'on ne rapporte pas, font voir de quelle extravagance sont capables ceux qui se laissent dominer par le schisme. Comme cette fête ridicule ne manque jamais d'y attirer une grande foule de peuples de toutes nations, et que les désordres en sont inséparables, les magistrats turcs s'y transportent pour y remédier, et savent toujours se faire bien payer de leur présence.

ARTICLE III.

Des fêtes et des jeûnes des Arméniens.

Les Arméniens ont très-peu de fêtes pendant l'année qui ne soient précédées par plusieurs jeûnes ; et comme ils ont un grand nombre de fêtes, la plus grande partie de l'année se passe

aussi en jeûnes. Mais ce qui est infiniment à leur louange, c'est qu'ils les observent avec une régularité si exacte et si sévère, que ni l'âge, ni les maladies, ni le travail journalier, ni les longs et pénibles voyages ne leur sont point une raison pour s'en dispenser. Les plus réguliers sont à jeun jusqu'à trois heures après-midi; ceux qui le sont moins, avancent leur repas. Mais tous s'interdisent l'usage de la viande, du poisson, des œufs, du laitage, et d'un mets particulier fait avec des œufs de poisson, et qu'on nomme *caviar*. Ce seroit un relâchement parmi eux, si quelqu'un usoit de l'huile d'olive, et buvoit du vin. Enfin on peut dire que dans leurs jeûnes ils ne vivent que d'herbes et de légumes cuits dans l'huile de sésame, laquelle ne vaut pas mieux que l'huile de navette. Outre les jeûnes qui leur sont ordonnés pendant l'année, ils ont encore cinq jours où le seul usage de la viande leur est défendu; et ces jours s'appellent *nevagadik*. Au reste le grand nombre de jeûnes qu'ils observent, les prévient si fort en faveur de leur église, que lorsqu'ils la comparent à l'Église romaine, ils traitent les chrétiens européens d'hommes lâches, sensuels et efféminés, et prennent de là occasion de faire l'éloge de la sainteté de leur Église.

Je ne m'arrêterai point ici à faire un détail particulier de leurs jours de jeûne et de toutes leurs fêtes; le récit en seroit ennuyeux. Je rapporterai seulement ce qui mérite d'être remarqué. Les Arméniens ne disent point de messe les jours de jeûne ; ils ne la célèbrent que les jours de fêtes, parce que dans ces jours ils ne jeûnent point. Les mercredis et vendredis sont jours de jeûne, à moins qu'une fête particulière ne les en dispense. Ils n'ont pendant l'année que quatre fêtes non mobiles, qui sont l'Épiphanie, la Circoncision de Notre-Seigneur, la Purification de la sainte Vierge, et son Annonciation. Si le 15 août n'est point un dimanche, la fête de l'Assomption est renvoyée au dimanche suivant. Il en est de même de la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, qui ne doit être célébrée qu'un dimanche. Ces deux fêtes sont précédées de plusieurs jours de jeûne. Le samedi qui précède l'Assomption, est employé à dire anathème au concile de Chalcédoine et à saint Léon. Ils font la fête des trois cent dix-huit Pères du concile de Nicée avec la même cérémonie; le samedi, veille de la Nativité de la sainte Vierge, renvoyée au dimanche suivant lorsque le 8 septembre est un jour ouvrable.

La fête de saint Sergius, soldat, et de son fils, tous deux martyrs, et de leurs quatorze compagnons, est célèbre parmi eux. Ils la solennisent le samedi de devant la Septuagésime. Elle est précédée de cinq jours de jeûne, si rigoureusement observés, que plusieurs filles et garçons s'abstiennent de presque toute nourriture pendant ces jours-là.

Le dimanche de la Quinquagésime s'appelle *Pariegsentan*, c'est-à-dire, *bonne vie*, comme si ce jour annonçoit les jours de salut, le carême commençant le samedi suivant. Tous les samedis du carême sont destinés à des fêtes particulières. Celle de saint Grégoire l'Illuminateur se fait le cinquième samedi.

Le dimanche suivant, qui est celui des Rameaux, est solennisé, comme dans l'Église romaine, par la bénédiction des palmes et la procession. A son retour, un prêtre, accompagné du diacre, entre dans l'église, et en ferme la porte. L'officiant qui est à la tête de la procession frappe à la porte, et chante les paroles: « Ouvrez-nous, Seigneur, ouvrez-nous la porte » des miséricordes, à nous qui vous invoquons » les larmes aux yeux. » Le prêtre et le diacre qui sont dans l'église répondent : « Qui sont » ceux qui demandent que je leur ouvre? Car

» C'est ici la porte du Seigneur, par laquelle les » justes entrent avec lui. » L'officiant et ceux qui l'assistent répondent : « Ce ne sont pas seu- » lement les justes qui entrent, mais aussi les » pécheurs qui se sont justifiés par la confession » et la pénitence. » Ceux qui sont dans l'église répliquent : « C'est la porte du Ciel et la fin » des peines, promises à Jacob. C'est le repos » des justes et le refuge des pécheurs, le royau- » me de Jésus-Christ, la demeure des anges, » l'assemblée des Saints, un lieu d'asile, et la » maison de Dieu. » L'officiant et ses diacres ajoutent : « Ce que vous dites de la sainte » Église est juste et vrai, parce qu'elle est pour » nous une mère sans tache, et que nous naissons » en elle enfants de lumière et de vérité. Elle est » pour nous l'espérance de la vie, et nous » trouvons en elle le salut de nos ames. »

Après ce pieux et touchant dialogue, la porte de l'église s'ouvre, la procession entre, et l'office finit par d'autres prières très édifiantes. Les jours suivants et celui de Pâques n'ont rien qui leur soit singulier. Les saintes pratiques de l'Église romaine pendant la semaine sainte ne sont point observées et ne sont point en usage. Ils célèbrent la messe le jeudi saint, et plusieurs y communient.

La seconde férie de Pâques est employée à visiter les cimetières, où ils lisent des prières et des évangiles. Depuis Pâques jusqu'à l'Ascension ils n'ont point de jeûne ni les mercredis ni les vendredis. Depuis l'Ascension jusqu'au dernier jour de l'année, les Arméniens célèbrent plusieurs fêtes qui leur sont particulières et qui sont précédées par cinq jours de jeûne. Les principales sont la fête de l'invention des reliques de saint Grégoire l'Illuminateur; celle où ils font mémoire du jour auquel ce saint patriarche fut retiré du puits dans lequel Tiridate l'avoit fait jeter; la fête des deux cents Pères du concile d'Éphèse; celle de saint George, des Archanges, de Jonas, de saint Jacques de Nisibe, et de plusieurs hommes illustres de l'Ancien Testament. J'ai parlé de la fête de saint Sergius, soldat qui est célèbre parmi les Arméniens; mais je n'ai rien dit du jeûne qui la précède, et qu'ils appellent d'*artzibut*. Ce jeûne fait le sujet d'une grosse querelle qui est entre les Grecs et les Arméniens; car ceux-là font un crime aux Arméniens de faire un tel jeûne, et voici l'histoire sur laquelle est fondé le reproche que les Grecs leur font. *Artzibut*, disent-ils, étoit le chien d'un évêque, qui précédoit son maître en tous lieux, et qui

annonçoit son arrivée. L'évêque fut si affligé de la mort de son chien, qu'il ordonna cinq jours de jeûne pour le pleurer. C'est donc pour pleurer ce chien, disent les Grecs aux Arméniens, que vous jeûnez ces cinq jours. Une fable aussi absurde que celle-ci ne méritoit pas que saint Nicon et le patriarche Isaïe en fissent un chef d'accusation. Mais ce qu'il y a ici de réel, c'est que le mot d'*artzibut* signifie un avant-coureur, ou un messager, et que le jeûne de saint Sergius venant dans la semaine de la Sexagésime, annonce que le carême suit de près.

Il ne nous reste plus qu'à parler de l'office et du chant de l'Église arménienne pour finir tout ce qui regarde son rit. Les prêtres ont pour bréviaire le psautier; ils le récitent en psalmodiant en différents temps, soit dans le chœur ou chez eux. Ils chantent dans le chœur des hymnes, des leçons tirées des saintes Écritures, des oraisons et autres prières. Pendant le carême, ils vont trois fois à l'église, le matin, à midi, et le soir; les autres jours ils n'y vont que deux fois, le matin pour y dire matines et la messe lorsqu'ils la doivent célébrer, et le soir, pour dire vêpres. Leur chant est très pesant, et imite en cela leur langue: ils sont per-

suadés qu'il n'y en a pas de plus beau que le leur; ils le notent par des points sur les voyelles, et s'accordent parfaitement en chantant. Ils ont grand soin d'apprendre à leurs enfants tous les chants de l'église.

CHAPITRE VII.

Des erreurs des Arméniens.

L'erreur capitale des Arméniens, et qui est l'origine et le fondement de leur schisme, est de ne reconnoître qu'une seule nature en Jésus-Christ. Ils sont Jacobites, et conviennent avec les Suriens et les Coptes dans la même créance. Ils confessent avec eux que Jésus-Christ est Dieu et homme parfait, ayant un corps et une ame comme nous; que la nature divine s'est unie avec la nature humaine, sans qu'il se soit fait aucun changement dans l'une ou l'autre nature, et sans aucun mélange et sans confusion. Ils avouent que selon la chair il a souffert la fatigue, la faim, la soif; que c'est volontairement qu'il s'est livré aux souffrances de sa passion et à la mort, mais que selon sa divinité il étoit impassible et immortel. Leur confession de foi, qu'ils récitent très fréquemment, contient ces articles. Ils disent anathème à Eutichès, comme ils le disent à Nestorius, et

ils le condamnent comme complice d'Apollinaire, en ce qu'il a nié que le Sauveur fût homme comme nous. Quand donc sur l'aveu qu'ils font, que Jésus-Christ est Dieu et homme, l'un et l'autre parfait, et qu'il a souffert selon la chair, et non selon la divinité, on veut les obliger à conclure nécessairement de cette doctrine, qu'il y a deux natures en Jésus-Christ, ils se retranchent alors dans la comparaison de notre corps et de notre ame, lesquels, disent-ils, ne composent par leur union naturelle qu'une seule nature. Ce fut pour les chasser de ce retranchement, qui leur paroît un fort imprenable, que Théorien, théologien grec, employa dans ses conférences avec Niersès, patriarche de Sis, des arguments abstraits et métaphysiques qui sont rapportés dans la Bibliothèque des Pères. Mais comme notre foi n'a point besoin, pour être justifiée, de toutes ces subtilités, qui réduisent souvent les opinions combattues de part et d'autre à une pure question de nom, Théorien se servit bien plus à propos de l'autorité des saintes Écritures et des Pères qui prouvent solidement l'existence des deux natures en Jésus-Christ. Le théologien grec auroit pu faire voir au surplus la défectuosité de la comparaison en ques-

tion, dont les Arméniens même doivent convenir; car ils avouent, et il est vrai, que le Verbe s'est fait chair; que Dieu s'est fait homme; mais ils n'osent pas dire que l'ame se fasse corps. Ils confessent que Dieu est né, et qu'il est mort; mais ils ne diront pas, et ne disent pas en effet que l'ame soit étendue et formée par un arrangement de la matière, et qu'elle meurt : ainsi la comparaison dont il s'agit ne va pas plus loin qu'à expliquer l'union des deux substances dans une seule hypostase; mais l'union hypostatique des deux natures en Jésus-Christ opère ce qu'on appelle la communication du Verbe avec la nature humaine, laquelle n'a pas lieu entre le corps et l'ame.

Saint Euloge, patriarche d'Alexandrie, dans son troisième discours contre les Sévériens, dont Photius nous a conservé un bel extrait, explique parfaitement l'usage légitime qu'on doit faire de cette comparaison, et les justes bornes qu'on doit y donner; et il remarque que saint Cyrille ne l'a employée que comme un exemple imparfait de l'union hypostatique.

De ce faux principe d'une seule nature en Jésus-Christ, les Arméniens, de concert avec les autres monophysites, concluent qu'il n'y a qu'une opération en Jésus-Christ, et qu'une

volonté, entendant par ce mot de volonté l'action de la volonté, et non pas la faculté. C'est ainsi qu'ils abusent de l'expression d'actions *théandriques*, au point qu'ils ne s'accordent pas entre eux, et que, quand il est question d'expliquer leurs sentiments, ils se contredisent mutuellement, les uns parlant le langage des eutychiens, et les autres celui des monophysites, tous hérétiques, condamnés dans le concile de Chalcédoine. Mais ce qui est certain, c'est que le schisme n'avoit pas fait grande fortune avant le conciliabule de Thévin. Ses plus zélés partisans n'étoient que quelques moines et quelques évêques qui n'osoient pas même prêcher publiquement leurs erreurs. Cependant ils n'en étoient pas moins affectionnés à leur parti, et ils cherchoient les moyens de l'augmenter. Ils trouvèrent à propos un certain prêtre né avec des talents, tout propre à être un chef de parti. Il se nommoit Jacques Zangales, homme adroit, séduisant, parlant bien, populaire, se donnant des airs de modestie et d'humilité qui cachoient une ambition sans mesure. Il eut plusieurs conférences avec quelques évêques et quelques vertabiets qui pensoient comme lui. Il fit si bien qu'il leur persuada de le sacrer évêque, ce qu'ils firent.

Revêtu qu'il fut de cette dignité, il commença à dogmatiser, parcourant les villes et les villages. Il se donnoit la réputation d'un homme éclairé et envoyé de Dieu. Cette opinion conçue de lui, jointe à son art de bien parler, le faisoit écouter volontiers du peuple; il faisoit chaque jour quelque conquête; le nombre de ses disciples s'augmentoit, et devint si fort qu'on commença à les appeler *Jacobites*, du nom de leur séducteur Jacques Zangales, et ce nom leur est demeuré. Le conciliabule de Thévin, convoqué par le patriarche Niersès, surnommé *Achdaraghensis*, confirma les erreurs dont Jacques Zangales avoit déjà infecté les peuples. Il condamna de plus le concile de Chalcédoine, et forma enfin le schisme qui dura plus d'un siècle.

Pour ne parler présentement que des Arméniens qui sont sous nos yeux, nous leur devons la justice de dire qu'ils n'entrent point dans toutes ces sortes de questions. Ils s'en tiennent en général à ce qu'on leur a dit, qu'il n'y a qu'une nature en Jésus-Christ, sans en savoir davantage. Car pour ce qui est des autres erreurs qu'on reproche aux Arméniens, et dont nous allons parler, on les doit moins imputer à la nation qu'à quelques-uns de ses

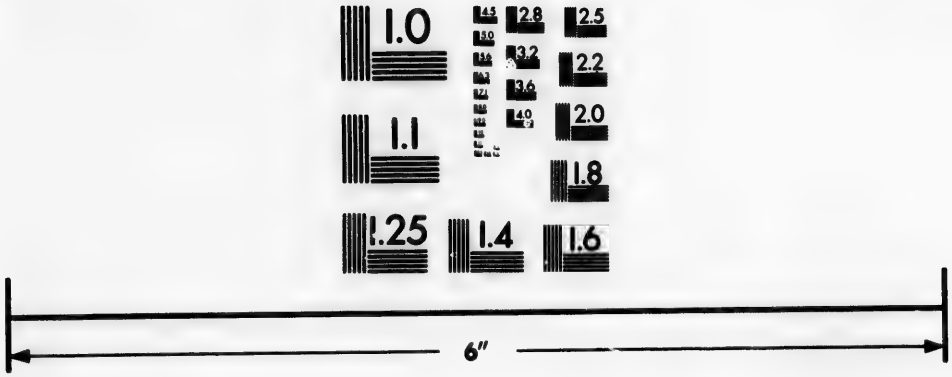
docteurs qui veulent se signaler dans leur pays en dogmatisant contre l'Église romaine, et qui croient en même temps qu'il est de leur intérêt d'inspirer à leurs compatriotes du mépris et de l'aversion pour les catholiques romains.

Quelques-uns de ces docteurs arméniens soutiennent avec les Grecs que le Saint-Esprit ne procède que du Père, et nullement de la seconde personne de la sainte Trinité. Ils ne peuvent pas cependant ignorer que les églises arméniennes chantent le jour de la Pentecôte une prose contenue dans un de leurs livres nommé *hiachoust*, où sont ces mots : « Gué-» rissez, Seigneur, Seigneur des vertus et vrai » Dieu, source de lumière et de vie, Esprit » saint, procédant du Père et du Fils. »

Comme une erreur conduit toujours à une autre, ils enseignent de plus que Dieu diffère la récompense des justes et la punition des pécheurs jusqu'après le jugement dernier; et cependant dans les prières publiques ils demandent à Dieu qu'il place les ames des défunts dans le royaume du Ciel avec les Saints, et ajoutent que les Saints sont dans la gloire avec les Anges.

A ces erreurs grossières ils en ajoutent d'autres qui ne sont pas moins extravagantes;

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.1
1.0

savoir, que Dieu créa toutes les ames dès le commencement du monde; que Jésus-Christ descendant aux enfers, en retira les damnés; que depuis ce temps-là il n'y a plus de purgatoire, et que les ames séparées de leur corps sont errantes dans la région de l'air. On reproche de plus aux Arméniens, et non sans raison, que se faisant honneur d'être chrétiens, ils défigurent le christianisme par des pratiques judaïques. En effet ils observent le temps prescrit par la loi de Moïse pour la purification des femmes. Ils s'abstiennent de tous les animaux que la loi a déclarés immondes, dont ils exceptent la chair du pourceau, sans pouvoir dire la raison de cette exception. Ils se croiroient coupables d'un péché s'ils avoient mangé de la chair d'un animal étouffé dans son sang. Comme les Juifs, ils offrent à Dieu le sacrifice des animaux qu'ils immolent à la porte de leurs églises par le ministère de leurs prêtres. Ils trempent le doigt dans le sang de la victime égorgée; ils en font une croix sur la porte de leurs maisons : le prêtre retient pour lui la moitié de la victime, et ceux qui l'ont présentée en consomment les restes. Il n'y a point de bonne famille qui ne vienne offrir son agneau aux fêtes de l'Épiphanie, de la Transfiguration,

de l'Exaltation de la sainte Croix et de l'Assomption de la sainte Vierge, qu'ils appellent le jour du sacrifice général. Ils font de pareilles offrandes à Dieu pour en obtenir la guérison de leurs maladies, ou d'autres bienfaits temporels. Mais ils ne s'aperçoivent pas qu'en faisant ces sacrifices, ils se condamnent eux-mêmes, car ils prononcent ces paroles contenues dans leur rituel, « Nous savons, Seigneur, que « vous ne voulez plus de victimes. » Ceux qui sont intéressés à les maintenir dans ces pratiques ne manquent pas de leur citer l'exemple de l'Eglise romaine qui bénit les agneaux dans les fêtes pascales. Mais nous leur faisons remarquer la différence de leur pratique à la nôtre; car notre seule intention est de bénir des viandes qui nous sont données pour notre nourriture, mais non pas d'offrir à Dieu des sacrifices qu'il a abolis lorsqu'il nous a donné son Fils unique qui s'immole continuellement pour nous.

Saint Nicon, célèbre missionnaire dans le Levant, dont nous avons la vie, traduite élégamment par le P. Sirmond sur un manuscrit grec, et qui a été insérée dans les Annales de Baronius, met entre les erreurs des Arméniens, l'an 560, le retranchement qu'ils ont fait de

deux endroits de l'Évangile ; le premier est du verset 43e du 22e chapitre de saint Luc, où cet évangéliste narre l'agonie et la sueur du sang de Jésus-Christ au jardin des Olives. Ce saint missionnaire a cru apparemment que ce retranchement avoit été fait par quelques docteurs schismatiques, qui non seulement n'admettoient qu'une seule nature en Jésus-Christ, mais qui soutenoient que Jésus-Christ avoit été impassible. Erreur en effet condamnée par ce verset 43e du 22e chapitre de saint Luc.

Pierre-le-Foulon, patriarche intrus d'Antioche, et quelques autres docteurs après lui, donnèrent dans une hérésie contraire, soutenant que la Divinité même avoit été crucifiée, et qu'elle avoit souffert ; et ce fut pour favoriser cette opinion impie, que cet hérésiarque fit insérer dans le *trisagion* des Arméniens, c'est-à-dire, dans la prière qui répète trois fois, *Saint Dieu, saint fort, saint immortel,* les paroles suivantes, *qui avez été crucifié pour nous, faites-nous miséricorde.* Mais les évêques arméniens catholiques anathématisèrent cette hérésie dans les conciles de Sis et d'Adana, proscrivirent cette addition hérétique, et ordonnèrent qu'on chantât publiquement le trisagion, en cette manière : « Saint Dieu, saint fort, saint

» immortel, Jésus-Christ qui avez été crucifié » pour nous, faites-nous miséricorde. » Dans cette prière catholique, on reconnoît la divinité et l'humanité de Jésus-Christ; on distingue deux natures en sa personne, l'une immortelle exempte de douleur, l'autre souffrante et mortelle.

L'autre endroit retranché de l'Évangile, que saint Nicon reproche aux Arméniens, est l'histoire de la femme adultère, en saint Jean, chapitre VIII. Mais comme cette histoire ne se trouve point dans quelques anciens manuscrits grecs, ni dans les exemplaires à l'usage de l'Église d'Antioche, la traduction arménienne qui aura été faite apparemment sur ces exemplaires ne doit point être responsable de cette omission, d'autant plus que cette histoire n'a aucun rapport à leurs sentiments particuliers, et ne les doit point par conséquent intéresser.

A ces erreurs que l'on impute aux Arméniens, il faut ajouter leurs abus dans l'administration des sacrements, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, et qu'il seroit inutile de répéter; mais nous ne devons pas omettre ce qui nous donne une consolante espérance de leur réunion à l'Église romaine. On sait que le schisme les en sépare depuis bien

BIBLIOTHECA

des années, mais, malgré leur séparation, ils conservent pour la sainte Église romaine et pour son Chef, un respect et une vénération qui peut faire honte à des catholiques. Ils l'appellent le successeur de saint Pierre, à qui Dieu a confié son troupeau. Ils avouent sans peine que le siége de Rome est le plus ancien et le premier siége du monde chrétien, qu'il est la lumière qui chasse les ténèbres. Ces sentiments, et plusieurs autres, que la bonté divine conserve dans leurs cœurs, sont comme un germe qui produit de temps en temps de bons fruits, mais qui ne viennent pas tous en maturité. Ils y viendront un jour avec la grâce de Dieu. C'est pourquoi nous ne cesserons pas de cultiver cette bonne et aimable nation portée naturellement à la piété et à tous les exercices de la religion les plus sévères. Nous prions les personnes qui liront ces mémoires, de nous aider du secours de leurs prières, afin qu'il plaise à Dieu de bénir nos travaux évangéliques et ceux de nos successeurs, que notre compagnie ne manquera jamais de nous donner. C'est en leur faveur que sera le dernier chapitre qui finira ces mémoires.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

Description de la ville de Salonique, par le P. Jean-Baptiste Souciet, de la compagnie de Jésus, missionnaire au Levant. . . . Pag. 1

Relation de l'établissement et des progrès de la mission de Thessalonique, extraite des mémoires du P. Braconnier, par le P. Souciet. 41

Mémoires sur la ville de Damaket, ses dehors. 100

Lettre du P. Monier, de la compagnie de Jésus, par le P. Fleuriau, de la même compagnie. 140

Chapitre Ier. État ancien de l'Arménie. 146

Chapitre II. Division de l'Arménie. . 159

Chapitre III. État présent des Arméniens. 170

Chapitre IV. Gouvernement ecclésiastique. 175

Chapitre V. L'établissement du christianisme dans l'Arménie. 183

Chapitre VI. Du rit des Arméniens schismatiques. 235

Chapitre VII. Des erreurs des Arméniens. 270

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.